



HAL
open science

Une étude thématique sur le personnage de l'enfant dans quelques contes africains francophones

Vincent O. Were

► **To cite this version:**

Vincent O. Were. Une étude thématique sur le personnage de l'enfant dans quelques contes africains francophones. Linguistique. 2000. dumas-01302438

HAL Id: dumas-01302438

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01302438>

Submitted on 14 Apr 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Une etude thematique sur le personnage
de l'enfant dans Quelques Contes
Africains Francophones**

UNIVERSITE KENYATTA

FACULTE DES LETTRES

UNE ETUDE THEMATIQUE SUR LE

PERSONNAGE DE L'ENFANT DANS

QUELQUES CONTES AFRICAINS

FRANCOPHONES

MEMOIRE PRESENTE A LA FACULTE DES
LETTRES POUR L'OBTENTION DU DIPLOME
DE MAITRISE ÈS LETTRES.

PAR

VINCENT O. WERE

SOUS LA DIRECTION DU

DR. WANJIRA MUTHONI

IFRA



IFRA004673

KE/ WER 12/04/00 T 301.4314

Thesis

TABLE DES MATIERES

	Page
Déclaration	v
Dédicace	vi
Remerciements	vii
Abstract.....	ix
Résumé	xii
CHAPITRE 1. INTRODUCTION GENERALE.....	1
Définifion des Termes.....	3
La Problématique.....	6
Hypothèses.....	7
Objectifs.....	7
Justification.....	7
Cadre théorique.....	9
Compte-rendu d'ouvrages	13
Corpus	19
Cadre d'analyse	21
CHAPITRE 2: THEMES COURANTS DANS LES CONTES DE L'ENFANT.....	23

2.0	Introduction.....	24
2.1	L'intelligence et L'héroïsme.....	25
2.2	La Désobéissance.....	44
2.3	L'amour et le Dévouement.....	49
2.4	La Méchanceté.....	55
	Conclusion.....	63

CHAPITRE 3: EDUCATION DES ENFANTS DANS LA SOCIETE

	TRADITIONNELLE AFRICAINE.....	64
3.0	Introduction	64
3.1	Valeurs de la société traditionnelle africaine vues à travers des thèmes évoqués.....	67
	Conclusion.....	85

CHAPITRE 4: POSITION DES ENFANTS DANS LA SOCIETE

	TRADITIONNELLE AFRICAINE.....	88
4.0	Introduction.....	88
4.1	Position du Garçon par rapport à celle de la Fille dans la société traditionnelle africaine.....	90
	Conclusion.....	111

CONCLUSION GENERALE.....	113
Bibliographie.....	118
Annexe.....	124

DECLARATION

Je soussigné, VINCENT O. WERE

déclare que ce mémoire est un travail original.

CANDIDAT Were

WERE O. VINCENT

Ce mémoire a été préparé pour examen sous ma direction.

DIRECTRICE D'ETUDE

DR. WANJIRA MUTHONI

DEDICACE

Ce travail est dédié à mon grand-père, le défunt **John D.Manyasa** et mes parents, Rebecca Makokha et Francis Wanyama qui m'ont beaucoup inspiré

REMERCIEMENTS

Ce travail ne pourrait pas être réalisé sans le soutien matériel et moral de quelques personnes que je dois remercier.

Tout d'abord, je suis profondément reconnaissant envers Madame le *Docteur Wanjira Muthoni* pour avoir accepté de diriger ce travail. J'aimerais la remercier pour la discussion que nous avons eue pour développer ce sujet et pour la critique et les renseignements qu'elle m'a donnés pendant la rédaction de ce mémoire. Je la remercie vivement d'avoir bien voulu passer du temps à me chercher des ouvrages qui m'étaient inaccessibles. J'ai été particulièrement touché par sa présence, dans laquelle il m'a semblé percevoir bien d'avantage qu'une simple guidance professionnelle.

Je suis aussi grandement redevable au chef du Département des Langues étrangères de L'Université Kenyatta, Dr. K.B.Kiingi, au Dr. M.P.K.Nzunga et R.Wafula du Département de Kiswahili pour leurs idées qui m'ont été très utiles. Cette attention constante a probablement joué un rôle prépondérant dans l'organisation de mon travail.

Madame le Docteur Bilha Mwenesi, Chef du Département de français de l'université de Nairobi et le bibliothécaire Pascal Mpaliriwa ont droit à ma profonde reconnaissance pour m'avoir donné l'accès à leur bibliothèque, où j'ai pu trouver quelques ouvrages utiles pour cette étude.

Inoubliable aussi est Emmanuelle Cheynet, qui m'a beaucoup encouragé en tant qu'organisatrice

de l'excursion sur la sociologie et la psychanalyse des contes réunionnais pendant mon séjour à la Réunion. En fait, cette excursion a été très étroitement liée à mon travail et j'en ai beaucoup tiré.

Je suis également redevable à tous les professeurs du Département des langues étrangères de l'université Kenyatta surtout Madame H.W.Dadet, Mademoiselle Dorothy Ooko et Monsieur Mbumburwanze pour leur soutien moral.

Pour Charles Diarra, qui a tapé tout ce travail, je ne t'oublierai jamais. Je ne peux pas oublier de remercier l'université Kenyatta pour m'avoir donné une bourse.

ABSTRACT

The study is based on themes and values in some African francophone folktales of french expression in which the child is the main character. It also looks at the depiction of boy and girl characters in folktales. The data is collected from sixteen African francophone folktales from different francophone countries. The rarity of folktales about children limited us to sixteen.

In our study, we pointed out major themes in folktales with a view to bringing out values that are imparted to the modern society . By cutting across gender boundaries, we looked at how boy and girl characters are depicted in folktales.

The study is justifiable in that there seems to be a gap in children's literature of french expression. While a lot seems to have been done on folktales of english expression, very little attention has been given to folktales about the child of french expression. Most analyses on folktales have been done in a general manner without specific reference to the child character.

We adopted two approaches namely the psychoanalytic and feminist approaches. The psychoanalytic approach examines the psychic implications and the deeper meaning of a literary work. In psychoanalysis, we used the Oedipus complex which is the identification or the first manifestation of affective attachment to the parent of the opposite sex. The Oedipus complex was helpful in analyzing the child character's behaviour and the reasons for such behaviour in relation to other beings and the

resultant feelings. However, it does not explain the male-female relationships in the society at large. Thus we also used the feminist approach which examines gender relations in the Society. It is noteworthy that gender determines social, political and economic relations in society. Thus it determines values and attitudes in the society.

We sampled sixteen folktales as our point of departure. Although this is not a comparative study, these folktales were compared with other folktales of similar versions. Our study was a library research in which we used the method of textual analysis. This method was important in understanding the deeper meaning of content and the intention of the author vis-a-vis the readers.

The study consists of four chapters; the first being on the context of the study ; the second and third, the discussion of themes and values respectively. The discussed themes indicated the values that are imparted to the modern society. We noted that although the traditional society is changing towards modernism, folktales in the written form still transmit desired values. In chapter four, we discussed the depiction of boy and girl characters in folktales.

In conclusion, we noted that folktales are not only for entertainment but also clarify a people's perception of the world and the social organisation of the African traditional society. That is folktales teach virtues which are necessary for moral development in both traditional and modern societies. It was noted that the African traditional society confined girls and restricted them from doing certain duties. Boys characters were depicted as more intelligent and brave than girls characters. In cases where girls proved their bravery and intelligence, they ended up being barred and reprimanded.

The study showed us the possibility of applying the psychoanalytic and feminist approaches in

analyzing folktales. We suggested that folktales should not be gender biased. Both boy and girl characters should be seen as capable of doing same duties. However, we can not say that we have exhausted the study on folktales about the child. One may also analyse folktales typologically or ethnographically. Others approaches like the stylistic and marxist approaches may also be used in analyzing folktales.

RESUME ANALYTIQUE

Cette étude porte sur des thèmes et des valeurs dans quelques contes francophones africains dont l'enfant est le personnage principal. Elle étudie aussi la perception du personnage du garçon et de la fille à travers ces contes. En ce qui concerne les données, nous avons analysé seize contes francophones africains des pays différents. La rareté de ces contes nous a limité à seize. Néanmoins, nous avons comparé ces contes aux autres contes africains de la même version. Cela ne dit pas que notre étude est comparative.

Nous avons discuté des thèmes majeurs dans les contes avec le but de déterminer des valeurs transmises à la société moderne. A travers le genre nous avons discuté comment la description du personnage du garçon diffère à celle du personnage de la fille et l'attitude qui en résulte dans la société traditionnelle Africaine.

Comme justification, nous avons constaté qu'il y a une lacune dans la littérature enfantine d'expression française. Beaucoup de recherches ont été faites sur des contes d'expression anglaise. Ainsi, il nous semble que peu d'études ont été faites sur des contes de l'enfant d'expression française. La plupart des contes étudiés ont été analysés de manière générale sans référence spécifique au personnage de l'enfant. La nôtre est basée sur le personnage de l'enfant.

Nous nous sommes servis de deux approches. Ce sont les approches psychanalytique et féministe. Le psychanalyse examine les implications psychiques et le sens le plus profond d'une oeuvre

d'art. En psychanalyse, nous nous sommes appuyés sur le complexe d'Oedipe, qui est l'identification ou la première manifestation d'attachement affectif à un parent du sexe opposé. Le complexe d'Oedipe nous a été utile dans l'analyse du personnage de l'enfant, cette approche examine les relations des enfants avec des parents et des sentiments qui en résultent. Néanmoins, elle n'explique pas des relations homme-femme dans la société toute entière. Ainsi, nous l'avons jugé utile de nous servir de l'approche féministe qui préconise les relations homme-femme concernant l'égalité. Le genre détermine les relations sociales, politiques et économiques dans la société. C'est à dire qu'elle détermine des valeurs et des attitudes dans la société.

La méthode d'analyse textuelle a été un appui utile pour nous. Cette méthode est importante dans l'analyse du contenu, surtout si l'on veut comprendre l'intention de l'auteur par rapport aux lecteurs.

L'étude est divisée en quatre chapitres. Le premier porte sur le contexte de l'étude; le deuxième et le troisième sont respectivement sur la discussion des thèmes majeurs et des valeurs. Les thèmes que nous avons discuté nous ont montré des valeurs transmises à la société moderne. En dépit du changement de la société traditionnelle vers le modernisme, les contes écrits transmettent des valeurs à la société moderne. Dans le quatrième chapitre, nous avons décrit le personnage du garçon et celui de la fille pour voir comment la société traditionnelle les perçoit.

Comme conclusion, nous avons noté que des contes visent non seulement à distraire mais aussi à clarifier la vision du monde du peuple qui les produit et l'organisation sociale de la société traditionnelle africaine. A travers la description des filles et des garçons, nous avons noté que la société

traditionnelle africaine cantonnait des filles à une seconde position. Les garçons sont dépeints comme plus intelligents et vaillants que des filles. Là où des filles montrent l'intelligence et la bravoure, elles terminent par être encadrées.

L'étude nous a montré la possibilité de nous inspirer des approches psychanalytique et féministe dans l'analyse des contes. Nous avons suggéré que des contes montrent le personnage des enfants comme capable de faire n'importe quelle tâche sans se baser sur le sexe. Nous avons suggéré d'autres pistes de réflexions dans ce domaine.

CHAPITRE 1: INTRODUCTION

1.0 LE CONTEXTE DE L'ETUDE

Cette étude porte sur des thèmes et des valeurs de quelques contes africains écrits en français sur le personnage de l'enfant. Il y a ceux qui ont tenté de faire des études sur des contes de l'enfant traduits en anglais. Généralement, l'on peut définir le conte comme un récit de faits, d'aventures imaginaires destiné à distraire. Pour D. Paulme (1976), le conte est une production sociale; chacun étant producteur et consommateur et chacun est aussi auditeur et orateur. Le conte occupe une place prépondérante parmi les divers genres de la littérature orale. Cette littérature orale constitue en effet la base culturelle des peuples d'Afrique noire. D'autres genres de la littérature orale qui jouent le même rôle que le conte sont des proverbes, mythes, fables, légendes, chansons, devinettes parmi d'autres. Ainsi le conte est parmi ce genre de littératures qui perpétuent la culture de n'importe quelle société traditionnelle. Selon Taylor, la culture peut être définie comme:

... la totalité complexe qui comprend la connaissance, croyance, art, coutume et d'autres capacités et habitudes acquises par l'homme comme membre de la société.

Notre traduction. (Mair, L. 1963:194)

... that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, customs and other capacities and habits acquired by a person as a member of society

En Afrique noire traditionnelle, la littérature orale joue un rôle majeur dans la transmission des valeurs. P. Erny (1968) constate que l'Afrique noire rassemble des ethnies, des cultures, des traditions nombreuses et différentes, chacune mettant en oeuvre des méthodes pédagogiques propres pour aboutir à la formation d'un type de personnalité spécifique.

D'après J. Copans et P. Couty (1976) les contes révèlent l'âme du peuple d'une façon implicite et détournée. Ils révèlent aussi la manière inconsciente dont une société formule ses propres problèmes et essaie de les résoudre.

Tout en se basant sur cette notion, nous espérons examiner quelques contes africains écrits en français, et dans lesquels l'enfant est le personnage principal, afin de déterminer comment ces contes peuvent transmettre des valeurs de la société à l'enfant dans la société pour créer le personnage voulu.

1.2 DEFINITION DES TERMES

1.2.1 FOLKLORE

Le folklore constitue des créations traditionnelles d'un peuple. Ces créations sont achevées à travers des sons et des mots dans une forme métrique et prosaïque. Elles incorporent aussi des croyances, des coutumes, des danses et des jeux.

Le terme folklore a été utilisé pour la première fois en 1846 par un Anglais William John Thoms pour prendre la place du terme: Antiquités populaires. Dans l'usage anthropologique, le terme folklore veut dire des mythes, légendes, contes, proverbes, devinettes et d'autres formes d'expression artistiques à travers la parole. Le folklore est ainsi un acte verbal. Dans toutes ses formes le folklore est lié à la littérature, soit écrite, soit orale.

Le folklore fait partie de la culture des peuples qui est sauvégarde, consciemment ou inconsciemment à travers des croyances et des coutumes, des mythes, des légendes et des histoires. Tous ceux-ci reflètent la vision du monde d'un groupe et non d'un individu.

Puisque le folklore est un répositoire des traditions populaires et un élément intégral d'une co-existence voulue, il sert comme une source et un cadre de référence pour la littérature et l'art.

1.2.2 Le conte:-

Le conte est défini comme:

"Un récit de faits, d'aventures imaginaires destiné à distraire" (Robert Méthodique - 1990).

Le conte traditionnel est ainsi un récit oral qui vise à éduquer, conseiller, consoler et à distraire les gens. Traditionnellement, le conte se transmet oralement de génération en génération. Il peut être fictif, imaginaire ou basé sur des faits réels car cela dépend de la culture et de la géographie physique et humaine du groupe qui l'a produit. Parmi les fonctions du conte sont, la fonction didactique, la fonction sociologique et la fonction carthartique. Concernant la fonction didactique, le conte enseigne la morale et d'autres choses utiles à la vie communautaire comme la coutume, l'histoire, la géographie entre autres. Cette assertion confirme que les contes légendes sont des musées, des monuments, des plaques de nees. C'est-à-dire que les contes sont comme les livres.

Au plan sociologique, la veillée de conte tient lieu de spectacle et de concert. La fonction sociologique est aussi moyen de cohésion sociale et il unit les membres de la même

communauté aux mêmes joies. Comme ça, les liens interpersonnels deviennent amicaux.

En ce qui concerne la fonction Cathartique, le conte dénonce le silence, les déséquilibres et les oppressions inhérentes qui donnent naissance à des conflits interpersonnels. C'est un moyen de poser et de résoudre des problèmes. Ainsi le conte aide à débarrasser certaines tensions interpersonnelles dans la communauté.

1.2.3 Contes des enfants

Cette expression veut dire les contes faits pour des enfants. C'est-à-dire les contes racontés pour des enfants. Selon Mpesha (1995), un bon livre des enfants est celui dans lequel l'auteur communique avec des enfants en traitant les expériences connues aux enfants comme le travail et des émotions de l'enfance. Dans ce cas, les contes des enfants sont ceux où le conteur/auteur peut communiquer avec des enfants en traitant des attitudes voulues par la société en question.

1.2.4 Contes de l'enfant

Le terme "contes de l'enfant" veut dire les contes dans lesquels l'enfant est le personnage principal. C'est-à-dire que l'enfant joue un rôle important dans le déroulement des

beaucoup de recherches faites sur des contes enfantins écrits en anglais, peu d'études ont été faites sur des contes de l'enfant écrits en français.

Peu d'études ont été abordées sur l'enfant dans les contes. La plupart des contes sont analysés de manière générale sans se baser complètement sur le personnage de l'enfant. Ceci est visible dans le compte-rendu d'ouvrages. Le personnage de l'enfant n'est pas étudié de manière exhaustive.

Il y a diverses formes de contes. C'est-à-dire que l'on trouve des contes qui relèvent de plusieurs catégories, car ils attribuent facilement les mêmes actions et fonctions aux êtres humains, aux choses et aux animaux. C'est ainsi que le choix des contes de l'enfant nous permettra de faire une étude détaillée dans ce domaine pour avoir une appréciation plus riche avec le but de tirer les conclusions valables.

Le contenu manifeste des contes peut se prêter à plusieurs formes d'analyses: typologique, thématique, structurale et ethnographique. Le choix de l'analyse thématique des contes de l'enfant nous permettra de faire une étude profonde dans ce domaine.

psychiques et le sens le plus profond d'une oeuvre d'art. Selon Freud (1979: 126) la psychanalyse voit dans l'"identification" la première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne. Cet attachement est appelé le complexe d'Oedipe. Selon M. C. et E. Ortiques (1984), le complexe d'Oedipe est le procès psychologique de différenciation sexuelle entre fille garçon qui se manifeste par une attirance de l'enfant pour le parent de sexe opposé, accompagné d'ambivalence ou de rivalité pour le parent de même sexe. Pour le garçon, il se fixe sur sa mère et veut s'identifier à son père.

Tout en discutant le processus de l'identification dans l'enfant, Lambert (1973) note que l'enfant se conduit comme s'il avait développé le désir ou le motif de se sentir, d'agir, de penser comme une personne particulière.

Ainsi, l'identification de l'enfant à l'un de ses parents et l'attachement à l'autre nous permettra d'analyser le comportement de l'enfant dans les contes avec les autres êtres afin de relever les thèmes.

Pour la fille, de Beauvoir (1949) note que la différence anatomique entre elle et le garçon fait qu'elle ait le complexe de castration. Ainsi, elle pense qu'elle a été mutilée et elle en souffre. Elle s'identifie à la mère et cherche à séduire

son père. Le complexe de castration et celui d'electre se renforcent l'un à l'autre; et le sentiment de frustration chez la fille fait qu'elle fortifie son amour au père.

Bettelheim (1976), parle de la rivalité fraternelle dans l'histoire de Cendrillon. La rivalité fraternelle est un ensemble d'un réseau complexe de sentiments et leurs causes. Ces sentiments peuvent être appelés le syndrome de Cendrillon où l'enfant se sent persecuté en présence des adultes. Tous les enfants souffrent de cette rivalité. Cette assertion nous aidera à voir les sentiments de l'enfant en présence des adultes pour relever les valeurs désirées.

1.7.2 L'approche féministe

Le féminisme est une approche qui étudie les rapports entre les hommes et les femmes dans la société. Droy (1990: 16) souligne que les mythologies africaines attribuent une place privilégiée aux rapports hommes - femmes et elle permet de justifier l'ordre des choses. Cette assertion nous aidera à déterminer qui occupe une place privilégiée entre le personnage du garçon et de la fille dans des contes.

Bullock (1994) note que le genre détermine les relations sociales, politiques et économiques. Il détermine aussi des valeurs et des attitudes dans la société entière.

Belotti E. G. (1973) nous dit que le conditionnement de l'enfant commence bien avant sa naissance. Dès la grossesse, l'attitude de la mère et de l'environnement vis-à-vis de l'enfant à naître est plus complaisante envers le garçon qu'envers la fille.

Pendant l'enfance, le garçon se développe librement, exprime son agressivité. De l'autre côté, la fille est incitée à la douceur, à la timidité et à la passivité. Ainsi les garçons et les filles sont élevés de manières différentes. Belotti dans Muth oni (1986:115) ajoute que la fille s'identifie à une personne socialement défavorisée. Ainsi elle hérite d'une tradition de soumission et le petit garçon d'une tradition de pouvoir.

Elle ajoute que:

L'éducation donnée aux enfants agit sur eux et oriente leurs aptitudes naturelles vers le modèle désiré par la société. Dans les sociétés patriarcales, les enfants apprennent très vite que la femme occupe une place inférieure à celle de l'homme sur l'échelle sociale.

De Beauvoir (1949) confirme cette assertion quand elle dit que l'on ne naît pas femme, on le devient. C'est-à-dire que c'est la société qui crée la fille avec les conduites et les comportements qu'elle a en l'incitant à la douceur et à la soumission. Ceci confirme ce que la psychanalyse dit. En

psychanalyse, la différence anatomique entre la fille et le garçon fait qu'elle ait le complexe de castration et elle pense avoir été mutilée. Elle devient frustrée et se sent inférieure.

Tout en s'appuyant sur le personnage de l'enfant à travers le genre, le féminisme nous aidera à examiner comment la description du personnage d'un garçon diffère de celle de la fille et l'attitude qui surgit envers les deux personnages dans la société traditionnelle africaine, à travers la parole, la localité et des activités comme souligné par Kabira et Masinjira (1994).

1.8 COMPTE-RENDU D'OUVRAGES

La plupart des oeuvres sur le personnage de l'enfant dans des contes en Afrique noire traditionnelle ne touchent pas entièrement ce sujet. Les réflexions à ce sujet ne sont pas faites profondément.

Christiane Abbadie dans son oeuvre, Les livres pour les enfants note que la littérature enfantine est une gigantesque nébuleuse où gravitent des étoiles rayonnantes. Il dit que la puissance du livre est considérable et durable sur l'imagination enfantine. Le livre pour les enfants forme la

sensibilité, les rêves, les croyances et les mentalités des enfants, leur proposant des modèles pour toute la vie.

André Mareuil (1977) dit que le livre peut devenir un extraordinaire moyen de structuration du moi. Le jeune lecteur y fera l'expérience, découvrira les vraies dimensions de la sexualité humaine, et aura l'occasion de se situer par rapport à des modèles culturels contrastés.

Ces deux oeuvres sont basées sur des livres que des enfants peuvent lire afin de s'enrichir en ce qui concerne la conduite et la personnalité voulues. La divergence entre ces oeuvres et notre étude est que la nôtre vise à mettre en lumière comment des contes de l'enfant transmettent des valeurs de la société traditionnelle africaine.

Rudolf S. (1982) discute de l'éducation que reçoivent les enfants d'aujourd'hui dans des écoles et à la maison. Il observe que si l'on ignore l'être humain dans sa profondeur, on ne peut pas répondre à ses besoins psychiques et spirituels. Pour devenir un adulte complet, d'après lui, l'être humain doit pouvoir élaborer sa vie durant ce qu'au cours de son enfance, il a reçu comme des germes vivants et que l'éducation aide l'être humain à comprendre les secrets de la nature humaine.

Le travail de Rudolf est lié au nôtre dans le sens que les deux visent l'éducation de l'enfant mais la différence en est que Rudolf vise principalement l'éducation spirituelle et psychique alors que nous traitons de l'éducation de l'enfant dans la société traditionnelle africaine, des valeurs et des différences résultant entre les deux sexes.

A.R. Walker dans, son Contes Gabonais, sépare les contes de fées ou récits merveilleux qui se passent dans un pays enchanteur, des contes proprement dits, apologues, fables, où défilent tour à tour gens et bêtes. Son étude ne porte pas entièrement sur l'enfant car il y a aussi des contes de bêtes.

R. Finnegan (1967) distingue les contes de moeurs, les mythes d'origine et les histoires d'animaux. Néanmoins, son oeuvre est liée à la nôtre car selon Propp (1970), le conte prête souvent les mêmes actions à des personnages différents. Ce qui change ce sont les noms et les attributs des personnages, ce qui ne change pas ce sont leurs actions et les événements relatés.

H.O.A. Mwanzi (1982) dit qu'il y a une relation entre des images vues dans la littérature des enfants et leur conduite. Chaque auteur de cette littérature écrit pour influencer des enfants de voir la société du point de vue donné. Les

démarches que propose Mwanzi peuvent s'appliquer aux contes de l'enfant parce que la littérature des enfants et celle de l'enfant sont faites pour les buts d'informer la société sur ses attentes en ce qui concerne le comportement de tout le monde.

P.W. Kahenga (1992) explique des valeurs du contenu des comiques Tin Tin. Son étude est basée sur ce qui est bien pour l'enfant (des valeurs) à travers des comiques. Son étude peut nous aider dans l'analyse des contes sur l'enfant car nous allons y chercher des valeurs de la société africaine traditionnelle à travers des thèmes évoqués et le comportement de l'enfant.

La valeur des contes folkloriques est aussi bien traitée par E. Kabaji (1991) qui, parlant des contes folkloriques Maragolis, évoque ce qui est admiré et détesté par des Maragoli. Néanmoins, parmi les huit contes que Kabaji a analysé dans son étude, il n'y a qu'un où des enfants sont des personnages principaux. Le choix de ces contes n'est pas entièrement sur l'enfant. Mais des contes utilisés par Kabaji s'appliquent à notre étude car tous les contes folkloriques africains évoquent les mêmes sentiments et attentes de la société traditionnelle africaine.

E.W. Gachiri (1987) traite de la transmission des valeurs dans la société traditionnelle Kikuyu à travers le conte folklorique. Son but principal est d'identifier des valeurs et chercher la possibilité de fonder une culture intégrée en se référant à cette fondation (contes) qu'on ne peut pas ignorer.

Parmi les contes qu'elle utilise pour parvenir à ses fins, il n'y a que quatre sur des êtres humains; certainement des adultes car elle traite des relations existant entre des co-épouses. Les autres sont des histoires sur des animaux.

Les Contes de Djibouti par D. Morin et Contes nigériens, et Contes et Berceuses Beti traitent des relations entre les animaux. Dans des Contes nigériens, l'on trouve que la plupart des contes sont ceux de la tortue. Néanmoins les contes des animaux s'appliquent à notre étude car, comme l'a noté Propp, (1970) les actions et les relations dans des contes sont les mêmes.

Une autre oeuvre littéraire qui parle de l'enfant est L'enfant noir de Camara Laye. Dans ce roman largement autobiographique, Laye retrouve ses impressions d'enfance.

A. Chemain - Degrange (1980:52) dit que ce roman est cité comme une oeuvre apte à faire comprendre la mentalité africaine. Ce

roman est dit un hymne à l'Afrique traditionnelle très pure. Trois romans, L'enfant Noir de Camara Laye, Ville Cruelle de Mongo Beti et Un piège Sans fin de Olympe Bhély - Quenum évoquent avec émotion une première enfance éclairée par les soins dont la tendresse maternelle entourait les enfants. Ces ouvrages sont pertinents à notre étude car ils traitent de l'enfant dans une enfance traditionnelle. Néanmoins, ils diffèrent de notre travail car le nôtre est basé sur le personnage l'enfant dans le conte africain.

Selon Pierre Erny (1968), l'environnement dans lequel l'enfant est élevé en Afrique le limite de se développer intellectuellement comparé à celui en Europe, car l'enfant en Afrique n'est pas entouré des jouets et des machines qui peuvent aider sa pensée intellectuelle. Cette affirmation ne voit le niveau intellectuel qu'à travers les jouets et les machines. Erny ne dit rien sur le niveau intellectuel du personnage de l'enfant dans le conte africain. Son argument peut nous aider à voir si et comment le personnage de l'enfant est aussi intelligent dans la littérature orale africaine.

L'enfant est considéré comme un petit idiot innocent, perpétuellement ébahi par ce qui se passe autour de lui. Selon Belotti (1974:62), l'enfant est dit petit et il ne comprend rien de toute manière. Le monde entrave l'enfant au lieu de le favoriser. Belotti met l'accent sur les soins de l'enfant et

non pas sur le personnage de l'enfant dans la littérature africaine orale.

Rao (1980) dit que le "Mahabharata", c'est-à-dire l'épopée est la source du plaisir esthétique et il donne l'éclairage moral et intellectuel aux enfants et à tout le monde. Les contes que Rao utilise pour parvenir à ses fins ne sont pas les contes enfantins africains.

Alembi (1991) examine la poésie orale des enfants Nyore de Kakamega. Son étude examine le contexte dans lequel les poèmes sont exécutés et la signification sociale de ces poèmes aux enfants et le clan Nyore tout entière. Bien que son étude soit basée sur l'enfant, il n'utilise pas les contes dans lesquels l'enfant est le personnage principal.

Mpesha (1995) fait une appréciation littéraire et un développement de la littérature enfantine en Tanzanie. La divergence entre le travail de Mpesha et le nôtre est que le nôtre est basé sur les contes de l'enfant alors que celui de Mpesha étudie le développement et l'appréciation de la littérature pour des enfants en Tanzanie.

Diop (1961) parle aussi des contes de l'enfant. Il met en lumière les relations qui existent entre les parents et leurs enfants, et aussi les relations entre les animaux et les enfants. Mais les thèmes qui jaillissent sont à travers la conduite des

parents et des animaux envers des enfants. Dans notre étude, nous traitons la conduite de l'enfant envers d'autres êtres afin de discuter les thèmes et les valeurs qui en résultent.

1.9 CORPUS

Dans cette étude nous nous sommes servis de seize contes. Ce sont: La fille dans l'impasse, La fille dans la baratte, Origine de l'inégalité, L'enfant au côté pourri, La fille dans le sac de l'hyène et Le frère, la soeur et l'ogre; dans LE RECIT POPULAIRE AU RWANDA; L'enfant terrible dans LE PAGNE NOIR; Une fille incomparable dans CONTES WOLOF DU BAOL; Les orphelins, la marâtre et le sorcier anthropophage, Les deux soeurs et le sorcier bossu, Les deux frères et la sagaie perdue chez les éléphants. Les deux soeurs, l'enfant prodige et la sorcière et Dog-lém et la sorcière-palmier dans CONTES ET MORALITES DU PAYS MBAI; Un enfant et son oncle maternel, L'adroite réponse dans LA MERE DEVORANTE et Ntantengegeri dans ANTHOLOGIE RUNDI.

Ces contes sont choisis car ils sont des pays africains francophones différents. Nous espérons que ces données sont assez représentatives car ils sont des régions différentes du continent de l'Afrique noire. Nous avons comparé ces contes avec d'autres versions des autres pays.

Pour parvenir à nos fins, nous allons étudier les thèmes de: l'intelligence et l'héroïsme, la désobéissance, l'amour et le dévouement, et la méchanceté.

Nous avons ignoré les pays africains francophones du nord comme l'Algérie et la Mauritanie car les contes que nous avons trouvés ont l'influence musulmane ce qui n'est pas purement la tradition noire. Etant donné que des contes de l'enfant écrits en français sont rares, nous n'avons pas pu en trouver d'autres. Ceci nous limite à seize contes.

1.9 CADRE D'ANALYSE

Notre recherche été faite à la bibliothèque. Nous avons sommes servis des oeuvres littéraires et critiques aux bibliothèques de l'Université Kenyatta, de l'Université de Nairobi, du Centre Culturel Français, de l'Institut Français de la Recherche en Afrique (IFRA) et d'autres bibliothèques. Ceci nous a aidé à clarifier notre travail.

Pour l'analyse des données, tout d'abord nous avons eu un aperçu sur la philosophie folklorique des contes africains pour voir ce qui est désiré et détesté dans et par la société. Une méthode convenable dans l'analyse des données est la méthode d'analyse textuelle de Linda Lundquist. Cette méthode est bien décrite dans son livre:

ANALYSE TEXTUELLE. Cette méthode est utile pour étudier comment les mots sont utilisés dans une oeuvre d'art. L'analyse textuelle permet aussi de découvrir et de saisir le vouloir-dire du contenu et l'intention de l'auteur auprès des lecteurs et des audiences ciblés, de comprendre aussi le fonctionnement des divers mécanismes de la langue mis en jeu dans un texte particulier.

Cette méthode nous a aidé à étudier certains mots et expressions utilisés dans les contes pour que l'on puisse examiner et déterminer l'intention des conteurs et ce que la société et sa culture mettent en lumière à travers ces mots, métaphores, expressions et ainsi de suite.

La méthode d'analyse textuelle est aussi avantageuse dans le sens qu'elle permet d'étudier systématiquement les thèmes et les sous-thèmes dans une oeuvre d'art comme les contes. Selon Linda Lundquist (1983), l'on peut étudier:

... comment le thème d'un texte - ce dont parle un texte-évolue en une cohérence thématique

C'est à cause de cette constatation que Linda Lundquist affirme que les éléments comme l'espace, les personnages, les objets, et le temps doivent être dégagés pour éclaircir le contenu d'un

texte. D'ailleurs, cette étude des contes peut être faite à partir de l'analyse de la conduite des personnages. A ce niveau-là, il s'agit d'étudier le comportement que les conteurs attribuent à leurs personnages dans les contes.

Notre étude est divisée en quatre chapitres à savoir l'introduction, la présentation des thèmes, les valeurs et les désirs de la société traditionnelle africaine et la position sociale des enfants dans la société traditionnelle africaine.

CHAPITRE 2

2.0 THEMES COURANTS DANS LES CONTES DE L'ENFANT.

INTRODUCTION

Avant d'aborder l'analyse des thèmes, il est tout d'abord nécessaire d'avoir un aperçu sur le conte. Selon M.A. Nguessan (1987:38-39), le conte est défini comme:

Un récit oral traditionnel itératif à tendance ludique, didactique, magique, fictive ou réaliste, reflétant une certaine vision du monde de la communauté qui l'a produit.

Nous entendons par la vision du monde l'ensemble des représentations à travers lesquelles un groupe humain donné perçoit la réalité qui l'entoure et l'interprète en fonction de ses préoccupations culturelles.

L'on peut dire que le conte peut être basé sur des événements réels, imaginaires ou fictifs. En ce qui concerne la nature des contes, il existe des contes à fées, des contes comiques, des contes inachevés, des épopées parmi d'autres. Les événements dans un conte à fées sont imaginaires et presque incroyables alors que les activités qui se déroulent dans un conte comique sont en forme de comédie. Concernant des épopées, ce sont des contes qui parlent des faits importants. C'est dire qu'elles racontent la grandeur d'un personnage mythique et qui n'a jamais existé dans la vie réelle.

Les personnages dans un conte sont toujours variés. Le choix des personnages dépend certainement de la nature du conte, de la géographie des peuples en question, et des motifs

et des buts du conte. Il existe des contes qui mettent en scène des personnes, ceux qui présentent des animaux et des contes astronomiques et cosmiques. Parmi des êtres humains comme des personnages du conte, l'on peut y trouver des vieux et des vieillards, des gens d'âge moyen et certainement des enfants.

Dans notre travail, ce sont des enfants qui sont l'objet d'étude.

Etant donné que le conte reflète la vision du monde de la communauté en question, on dirait qu'il incorpore tous les thèmes, tous les événements, toutes les activités et tous les phénomènes de la vie.

Le thème est défini par R. Trousson dans le magazine Recherche pédagogue et culture de Juillet - Août-Septembre ⁽¹⁹⁸¹ p.15) comme:

...la cristallisation et la particularisation d'un motif. Il y a thème lorsqu'un motif, qui apparait comme un concept, une vue de l'esprit, se définit dans un ou plusieurs personnages agissant dans une situation particulière, et lorsque ces personnages et cette situation auront donné naissance à une tradition littéraire.

Ainsi, quand on parle du thème, on parle d'une idée qui se développe et sur quoi s'exerce la réflexion ou l'activité.

2.1. L'INTELLIGENCE ET L'HEROISME.

L'intelligence et l'héroïsme sont parmi des thèmes évoqués dans les contes de l'enfant. L'intelligence des enfants est évoquée de manières différentes selon la situation dans

laquelle les événements se déroulent. Tout en s'appuyant sur les contes donnés, l'on constate que l'enfant prodige ou malin est celui qui est intelligent. Ce sont des enfants extraordinaires qui accomplissent des actes quelques fois très difficiles et même cruels mais pour le triomphe de la justice et de la vérité. En Afrique noire traditionnelle, la marque de l'enfant prodige c'est qu'il peut parler juste après la naissance. Cet enfant sort lui-même, il se met à marcher et à parler immédiatement. C'est ce type d'enfant qui sauve ses soeurs, ses frères et ses parents quand les vies de ceux-ci sont en danger. Les techniques qu'emploient des enfants prodiges et malins pour échapper les situations difficiles sont quelques fois aux mêmes et variées.

D'ailleurs, l'héroïsme est vu à travers un acte de courage dans l'intérêt de tout le monde. Dans la plupart des contes où l'on trouve l'intelligence et l'héroïsme, il y a soit deux personnages, soit deux groupes opposés; l'un ayant le pouvoir mais qui en abuse, l'autre n'ayant pas le pouvoir mais courageux ou intelligent, et qui s'oppose à celui qui abuse de sa position sociale.

D'après B. Bethelheim (1976), l'intelligence peut être un don de la nature. Cette sagesse vient de la profondeur intérieure des expériences significatives qui enrichissent la vie. L'on peut dire que l'intelligence est un état d'esprit qui imprègne la vie, la mentalité et l'action dans leur ensemble. Celui qui est intelligent doit avoir une personnalité riche et bien intégrée. L'enfant fait les

premiers pas vers cette personnalité intégrée quand il commence à lutter contre son attachement profond et ambivalent à ses parents.

Les contes dans les quels les enfants se présentent comme intelligents sont; *l'origine de l'inégalité* et *les deux soeurs, l'enfant prodige et la sorcière*. A travers ces deux contes, ce sont des enfants cadets qui, à la fin du conte, se révèlent les plus intelligents et ainsi des héros. Dans le premier, il existe trois fils que le père envoie à un endroit lointain qui s'appelle Gisaka demander de sa part quel est l'ainé des mois, afin que l'on puisse savoir quand l'on peut planter. Ceux-ci sont tous affamés car ils ne savent pas quand ils peuvent planter. Ces trois garçons sont Gatwa, l'ainé; Gahutu, le second et Gatutsi, le cadet. Tous ces trois garçons partent ensemble pour le voyage, chacun s'étant donné un rôle à jouer pendant le voyage. Dans le second conte, il y a aussi trois enfants; les deux premiers étant des filles et le cadet étant un garçon.

Dans ces deux contes, nous constatons que l'on trouve trois enfants comme des personnages principaux. En effet, le chiffre trois est symbolique dans le sens qu'il représente les trois aspects de l'esprit en psychanalyse. Ces trois aspects sont le ça, le moi, et le surmoi. Dans ce cas, Gatwa, qui est l'ainé à qui le père donne le rôle important de transmettre le message de sa part, représenterait le Surmoi.

D'après la psychanalyse, c'est le surmoi qui a des instincts de la critique ou de réfléchir avant de réagir. C'est dans le surmoi où l'on trouve des valeurs de la société. Dans la société traditionnelle africaine, l'enfant aîné est censé être plus responsable que les autres et c'est pour cela que le père de ces enfants confie le rôle de transmission du message à l'enfant aîné.

Gahutu, de sa part représenterait le Moi car le rôle confié à lui par son père pendant le voyage est de rappeler Gatwa le message au cas où il l'oublierait. En psychanalyse, c'est dans le Moi où on trouve des instincts d'ordonnance et de réalité. Le Moi se pose en médiateur, étant chargé des intérêts de la totalité de la personne et il met en jeu une série de mécanismes de défense. Ceci est prouvé par le fait que Gahutu, qui joue le rôle médiateur transmet le message de son père quand Gatwa l'oublie. Ceci démontre qu'il est chargé des intérêts de son frère et il arrive à son secours dans cette situation.

De l'autre côté, d'après le rôle donné à Gatutsi par son père pendant le voyage, il représenterait le ça. Selon Freud, le ça constitue le pôle pulsionnel de la personnalité. Ses contenus et l'expression psychique des pulsions sont inconscients. C'est dire qu'il contient des instincts non organisés mais qui aident à contrôler des désirs ou des pulsions. Ceci est prouvé par le fait que Gatutsi n'avait qu'à tenir compagnie et à distraire ses frères en route.

Du point de vue dynamique, le ça entre en conflit avec le Moi et le Surmoi. Gatutsi, représentant le ça entre en conflit avec ses deux frères aînés à cause de la nourriture et le message qu'ils avaient à rapporter à leur père. Quand Gahutu demande la nourriture de son frère aîné Gatwa, Gatutsi entre en conflit avec eux en disant qu'il n'est pas l'heure de manger.

*Vraiment, Gahutu, tu es un gourmand.
Veux-tu manger ce matin, avant même que les vers
ne se soient mis la tête en bas? [P. 143]*

Concernant le message que Gatwa dit à son père en retournant de Gisaka, Gatutsi désagrée avec son frère en disant à son père que le message que rapporte Gatwa est faux. Il dit à son père le premier mois.

L'enfant prodige, dans un conte de:

Les deux soeurs, l'enfant prodige et la sorcière, lui aussi, entre en conflit avec ses soeurs en insistant qu'il les accompagne chez leurs amies alors que celles-ci ne le veulent pas.

Ces deux contes sur trois enfants nous montrent que c'est le plus petit ou le cadet des trois enfants qui est le plus intelligent et devient héros à la fin du conte.

L'intelligence de Gatutsi se manifeste par le fait qu'il ne dort pas avant d'entendre toute la discussion de Kimenyi et sa

femme. Il veille pendant que ses deux frères aînés s'endorment. Il va même dans la hutte principale et se cache dans le recoin derrière le cloison de la tête du lit. Ceci montre non seulement l'intelligence mais aussi la bravoure et la vaillance de Gatutsi. Il finit par remporter le vrai message à son père que le mois aîné est Ukwakira car il reçoit toutes les semences. Kimenyi avait trompé ces enfants que le mois aîné est Mutarama pour qu'ils meurent de faim.

Une autre forme d'intelligence dans les contes est le fait que le personnage en danger se remplace et à sa place, il met quelqu'un d'autre qui finit par subir les méfaits que celui qu'il remplace devait subir. Dans la plupart des cas le personnage s'échappant se remplace par quelqu'un, parenté à celui qui veut méfaire le personnage s'échappant. L'enfant prodige sauve les vies de ses soeurs, qui, au commencement, ne voulaient pas être accompagnées de ce garçon. Ces filles sont réveillées par leur frère et elles se remplacent par la fille de la sorcière. La sorcière verse de l'eau chaude à sa fille pensant qu'elle tue les filles visiteuses pour les faire manger. Dans ce cas, nous constatons que des enfants aînés ne sont pas plus intelligents et plus attentifs que des enfants cadets.

Les contes des trois enfants où le plus jeune des trois se présente comme le plus intelligent sont comparables à l'histoire des trois plumes où le cadet de la famille rapporte à la maison ce qui est voulu par leur père et il devient le roi.

Dans les contes où le plus petit enfant triomphe comme le cas de Gatutsi et de l'enfant prodige, nous pouvons confirmer l'assertion de Bettelheim (1976, P. 176) que :

...le petit enfant, bien qu'il soit intelligent, se sent stupide et maladroit quand il se trouve confronté à la complexité du monde autour de lui.

L'on dirait que ces enfants se conduisent ainsi afin de pouvoir étudier et comprendre la situation avant de réagir. C'est pourquoi Gatutsi et l'enfant prodige veillent pendant la nuit, mais en se cachant pour savoir se qui ce passera.

Afin de comprendre la raison qui fait que le plus jeune enfant gagne, il faut considérer la signification du chiffre trois. Une caractéristique de ces enfants est que les deux autres, que ce soit frères ou soeurs ne sont pas si différenciés l'un de l'autre. Ils se ressemblent et agissent presque de la même façon. La conduite des frères de Gatutsi et des soeurs de l'enfant prodige confirment cette assertion. Ils dorment profondément afin de ne pas saisir et entendre ce qui se passe pendant la nuit. D'ailleurs, Gatutsi et l'enfant prodige veillent et ne dorment qu'après avoir accompli leurs missions respectives. Le chiffre deux représente un couple, marié ou non. La troisième personne se réfère à l'enfant. Ceci explique pourquoi l'enfant essaie toujours de surpasser ses deux autres frères ou soeurs, car dans l'inconscient, surpasser les deux autres frères ou soeurs c'est surpasser ses

deux parents. C'est ainsi que l'enfant peut se réaliser lui-même.

D'après le conte de l'origine de l'inégalité, nous observons que les trois fils Gatwa, Gahutu et Gatutsi sont les trois souches des trois groupes ethniques au Rwanda. Le conte dépeint la souche des Tutsi comme plus intelligente et vaillante que d'autres groupes ethniques au Rwanda. Ceci est dit dans le conte par le père de ces trois garçons après leur arrivée de Gisaka.

*Je nomme Gatutsi chef de ma famille
parcequ'il a fait preuve de beaucoup de
vaillance. [P. 147.]*

Gatwa et Gahutu sont condamnés à une seconde position. Les deux seront serviteurs de Gatutsi. Ce conte explique bien l'origine de l'inégalité des trois groupes ethniques au Rwanda. A l'époque actuelle, ce sont les Tutsi qui dominent le pouvoir politique et économique au Rwanda.

Selon J.J. Maquet (1961:164).

*...Tutsi were said to be intelligent
(in the sense of astute in political
intrigues), capable of command,
refined, courageous and cruel;
Hutus, hardworking, not very
clever, extrovert, irascible,
unmannerly, obedient, physically
strong; Twa, gluttonous, loyal to
their Tutsi masters, lazy, courageous
when hunting.*

*... Tutsi étaient intelligents
surtout dans les intrigues politiques,
capables de donner des ordres, calmes,
courageux et cruels; Hutu, travailleurs,
pas si intelligents, ...impolis,
obéissants, forts physiquement; Twa,
gourmands, fidèles à leurs maîtres
Tutsi, paresseux, courageux à*

la chasse.-Notre traduction.

La recherche faite par Maquet révèle que des stéréotypes physiques et des qualités morales que ces trois peuples exigent sont en accord avec ce qui est dit dans le conte.

En ce qui concerne l'inégalité, J.J. Maquet (1967:102) ajoute que:

*la justification africaine habituelle
de la hiérarchie des castes se
réduit à la présenter comme
un fait conforme à l'ordre
naturel des choses et donc
immuable.*

Il explique que des récits mythiques expriment cette idée de façon imagée. Le schéma est toujours comme si Les ancêtres des castes en questions avaient été frères (et l'ancêtre du groupe inférieur est souvent l'aîné). Leur père les soumet à une épreuve; par désobéissance, bêtise, paresse ou glotonnerie l'ancêtre-paysan ne réussit pas tandis que son frère ayant le courage, l'astuce et la maîtrise de lui-même remporte un succès. Comme ça, il prouve ses qualités de commandement et reçoit le droit et les raisons de régenter son (ses) frère(s).

Le parallélisme est encore plus profond. Le groupe dominant souligne les différences entre lui et la classe dominée, surtout les différences innées, donc qu'on ne peut changer. Ces stéréotypes sont ainsi créés. Dans les sociétés à castes, l'image que la caste dominante a forgé de la caste inférieure est parielle à celle que les Blancs des colonies

avaient des Africains en général: impulsifs, dépourvus du sens des responsabilités, peu intelligents, incapables de poursuivre une entreprise avec continuité.

Il est à noter que ce genre de contes où l'on trouve trois personnages; le plus jeune ou le plus petit des trois étant plus intelligent, a d'autres versions. La différence dans les versions dépend, comme nous l'avons déjà noté, de la vision du monde de la communauté produisant le conte.

Il existe aussi des contes Kenyans où l'on trouve trois personnages principaux. Dans les communautés Maasai et Kipsigis, il y a ce genre de contes où les personnages principaux sont trois fillettes qui rencontrent l'ogre. Les deux fillettes aînées se sauvent laissant la plus petite en danger d'être mangée par l'ogre. Enfin, c'est la plus petite des filles qui mène à la mort l'ogre malfaisant. Dans ce cas, la plus petite gagne dans le sens que c'est à travers elle que l'ogre est tué.

Un autre conte Kenyan où le plus petit des trois gagne est "The Talking Pumpkin" qui se raconte chez les Giriama. Il s'agit d'un potiron planté par un homme et sa femme. Ce potiron parlant se change en un grand oiseau qui dévore tout le monde sauf la mère des trois garçons qui se cache dans une grotte. un jour, elle se réveille avec une cuisse gonflée. Quand elle la pique, trois garçons en sortent un après l'autre.

Ces garçons se donnent une tâche de tuer la bête qui a dévoré tout le monde afin de retrouver leur père. Les deux garçons aînés tirent l'oiseau avec l'orgueil mais ils échouent. Le troisième garçon, qui avait trois flèches a utilisé les deux premières sans succès. Enfin une mouche lui dit de tirer l'orteil de l'oiseau. Le troisième garçon tue l'oiseau avec la troisième flèche. Quand ils brûlent l'oiseau, tout le monde que cet oiseau avait dévoré sort des cendres. Dans ce cas, ce n'est pas seulement le troisième garçon qui tue l'oiseau mais aussi avec la troisième flèche.

La seule différence est que ce sont des filles qui sont victimes et non des garçons comme évoqué par d'autres contes. Ces filles sont aidées par des oiseaux qui leur donnent des conseils, des secrets et des moyens de manipuler la situation avant de se sauver. Dans beaucoup de contes, il y a des animaux qui apparaissent dans les contes comme des êtres humains. Ces animaux peuvent être de petits animaux comme des oiseaux, qui, avec de jeunes filles et de vieilles femmes, jouent un rôle médiateur ou comme agent vers la solution du problème. Ceci signifierait que ces filles sont innocentes et par providence, elles sont aidées par les forces surnaturelles pour résoudre leurs problèmes, si elles obéissent aux conseils donnés par le médiateur.

Une autre forme d'intelligence manifestée par le personnage de l'enfant est la façon dont celui-ci arrive à

trouver une solution spontanément sans recourir à quelqu'un d'autre quand il se trouve dans une situation difficile.

D'après les contes du "Mâle qui met bas", l'enfant malin dénonce l'injustice de ceux qui ont le pouvoir en retournant contre ces derniers l'arme même dont ils font usage. Dans le cas d'un enfant et son oncle maternel, cet enfant confie une génisse à son oncle maternel mais ce dernier ne veut lui rendre que la vieille mère disant que les produits avaient été issus de son propre taureau. L'enfant part mais tout d'un coup, il rentre au village de son oncle maternel. Il dit à son oncle de lui donner unealebasse pour aller laver la fille que son père vient d'accoucher. Des vieux du village, très ébahis, se demandent comment un homme peut enfanter. En entendant ceci, l'enfant leur répond que c'est la même raison qui a fait que le taureau de son oncle enfante des vaches. C'est à ce moment que des vieux du village disent à l'homme de rendre toutes les vaches à son neveu.

Cette injustice que l'oncle commet contre son neveu pourrait être imaginée pour tester l'intelligence et le comportement de l'enfant. Jacques Maquet dans son oeuvre, *Africanité Traditionnelle et Moderne* (1967:59-60) confirme ceci en disant que:

*Chez les Amba, à la frontière du Congo-Kinshasa
et de l'Uganda, ...entre un homme et le fils de
sa soeur, existent des relations
de plaisanterie.*

S'il y a des relations de plaisanterie entre l'oncle et son neveu, ceci signifie que le mauvais traitement envers l'enfant

dans le conte n'est pas réel. Maquet ajoute que l'oncle maternel peut se moquer du jeune homme, il peut lui adresser des quolibets et même des insultes. Le neveu, de sa part ne peut pas lui répondre de manière analogue mais en revanche, il peut prendre tout ce qui appartient à son oncle. L'enfant ne doit pas le demander, il peut s'en emparer de manière agressive. Ceci expliquerait pourquoi l'enfant se montre intelligent dans le conte afin de prendre toutes les vaches que son oncle lui avait refusées.

Le conte de l'enfant terrible montre comment cet enfant, dont les parents étaient très pauvres, a été héroïque en chassant tous les animaux qui avaient occupé la terre. Ces animaux empêchaient les parents de cet enfant de traverser la terre. Ce conte explique aussi pourquoi les animaux ne vivent pas avec des hommes.

Un autre conte du Mâle qui met bas est *L'adroite réponse*, dans lequel le chef méchant donne une tâche impossible à un petit garçon. Le chef lui dit d'accoucher son taureau, sinon il le tuerait (le garçon). L'enfant sort et tout en revenant, il dit au chef que son fils (du chef) a accouché des jumeaux. Le chef, après avoir oublié la tâche impossible qu'il a vait donnée à l'enfant se demande en colère comment cela peut arriver.

L'enfant lui répond que c'est pour la même raison qu'il ne peut pas accoucher un taureau. Le chef, interloqué de cette réponse intelligente de l'enfant, le renvoie sans lui faire du mal.

Le chef pensait que l'enfant était si stupide pour ne pas savoir que les mâles n'accouchent jamais. La psychanalyse explique que le petit enfant, aussi intelligent qu'il soit, se sent stupide et maladroit quand il se trouve confronté à la complexité du monde qui l'entoure. Cette assertion aurait été la raison qui fait que l'enfant sort d'abord avant qu'il ne revienne avec la réponse précise. Pendant le stade du complexe d'Oedipe, l'enfant développe des sentiments d'agressivité à l'égard du père. En même temps, il intériorise son autorité. Ceci expliquerait pourquoi des enfants malins dans les contes deviennent agressifs quand l'on leur donne des tâches difficiles à accomplir. Ils imposent leur autorité quand ils deviennent vainqueurs et ainsi héros.

Concernant les contes du Mâle qui met bas, Bettelheim (1976:386), donne une explication psychanalytique montrant pourquoi des garçons, eux aussi, ont envie d'enfanter. Il dit que:

Les garçons sont très jaloux de ce que possèdent les filles: les seins, et la faculté de porter les enfants.

Chaque sexe est jaloux de ce que l'autre possède et comme conséquence, il peut aimer ce qui lui appartient et en être content.

Les contes du Mâle qui met bas nous montrent que ce sont des enfants opprimés et surtout des familles pauvres qui sont intelligents. L'intelligence devient le seul outil qui puisse sauver la vie des pauvres quand ils sont confrontés à des situations complexes. Ceci met en lumière l'inégalité qui existe entre deux classes, l'une ayant le pouvoir et l'autre étant subordonnée. Dans les sociétés à deux castes, il y a toujours une lutte qui existe entre les deux classes pour la domination politique.

Dès les temps les plus anciens, l'inégalité existait en Afrique. La preuve en est que les groupes dominants ont éprouvé le besoin de justifier l'inégalité à travers des proverbes, des contes, des fables et ainsi de suite. Des groupes dominés, eux aussi créent des contes pour s'y montrer intelligents malgré leur subordination.

L'intelligence et l'héroïsme se présentent dans les contes où les enfants jouent un rôle prépondérant dans la libération des peuples. Ceci est bien visible dans le conte du *Frère, la soeur et l'ogre* où le garçon tue la grosse bête pour libérer tout le monde que cette bête avait dévoré.

Ainsi, il sauve sa famille et s'empare aussi d'autres biens de l'hyène.

D'après le conte de *Dog-lém et la sorcière - palmier*, la sorcière méchante est punie par Dog-lém. Etant un enfant

prodige, il commence à parler même avant sa naissance. La sorcière méchante égorge sa fille pensant qu'elle égorge le frère de Dog-lém (le fiancé de la fille de la sorcière). Tout aveuglée par la colère, elle va au village transformée en un palmier et s'envole avec des enfants de tout le village. Heureusement, Dog-lém se déguise en une vache noire qui met bas un veau. Dog-lem (éguisé en une vache) pousse le veau pour aller écraser les poteries fraîches de la sorcière. La sorcière envoie des enfants avec qui elle s'était envolée du village chasser le veau. A cet acte, Dog-lem prend les enfants et s'en va au village. C'est comme ça qu'il sauve les enfants du village.

Les contes qui présentent l'intelligence et l'heroïsme non seulement dépeignent des garçons comme intelligents, mais aussi des filles dans certaines situations, surtout quand elles sont des enfants uniques. Les contes de *La fille incomparable* et *la fille dans l'impasse* sont témoins. Dans ces deux cas, ces enfants sont des enfants uniques.

D'après le conte d'une fille incomparable, nous observons que les boeufs du père de la fille sont enlevés par homme puissant qui est soutenu par une forte armée. Cette fille, étant la seule enfant, son père lui interdit d'aller à la poursuite de l'armée de peur qu'elle soit tuée. Mais la fille n'obéit pas son père. Elle va en outre avec un cheval. Tout en s'approchant de l'armée, elle dit au roi:

*Que je ne vous surprenne pas!
Vous êtes des hommes et je suis
une femme, mais vous allez voir
aujourd'hui que je suis une
femme au pagne bien serré.[P 126]*

La fille guerrière épaula son fusil et tira. Toute l'armée devient anéantie et elles s'en va chez elle avec des boeufs.

Le lendemain, les boeufs sont enlevés de nouveau par la même armée. Quand le père de la fille lui explique ce qui s'est passé, cette dernière lui dit de cesser les pleurs, car les ennemis sauraient qu'il compte sur un défenseur. La fille extermine tous les guerriers qui avaient pris des vaches.

Concernant la fille dans l'impasse, son père est enfermé au camp militaire par le chef car il n'avait pas de fils pour le remplacer. Le père de cet enfant est installé au camp militaire frontalier avec d'autres hommes qui devaient y rester jusqu'au jour où ils seraient remplacés par leurs fils.

La fille presse les seins, porte des habits des garçons et fait des exercices des garçons. Enfin, elle va au camp militaire remplacer son père. La fille s'identifie à son père et devient hostile à sa mère qui refuse de lui dire où se trouve le père. Ceci correspond aux sentiments de frustration qu'a la fille à travers le complexe de castration et le complexe d'électre. Ces sentiments de regret chez la fille fortifie son amour pour le père. C'est pourquoi la fille demande à sa mère de lui dire où se trouve son père. Finalement, la fille remplace son père au camp.

La conduite de ces deux filles, celle qui remplace son père et celle qui est incomparable dans le conte nous montre qu'elles s'identifient à leurs pères. J. Laplanche et J.B.Pontalis (1971:92) définissent l'identification comme:

*...un processus psychologique,
par lequel le sujet assimile un
aspect, une propriété, un attribut
de l'autre personne, et se
transforme totalement ou partiellement
sur le modèle de celui-ci.*

En effet, la psychanalyse voit dans l'identification, la première manifestation d'un attachement affectif à une autre personne. S'identifier à une autre personne veut dire se sentir comme elle. L'identification joue un rôle majeur dans la formation de la personnalité.

Cette assertion explique pourquoi la fillette assimile l'attribut des garçons en pressant les seins et en portant des habits des garçons afin de remplacer son père et l'autre prend le fusil pour lutter contre l'armée qui a pillé les vaches de son père.

D'après Freud, l'enfant unique pense que d'autres ont sur lui de grands avantages, et il en devient jaloux. C'est pourquoi ces deux filles travaillent fort pour réaliser leurs buts. Comme ça, elles se réalisent elles-mêmes.

D'ailleurs, l'on dirait que les actes de ces deux filles symbolisent qu'elles ont atteint la maturité sexuelle et

qu'elles font la sublimation. Comme l'a bien souligné Freud (1933:13):

*Parmi les forces instinctives ainsi
refoulées, les émotions sexuelles
jouent un rôle considérable, elles
subissent une sublimation; c'est
dire qu'elles sont détournées
de leur but sexuel et orientés
vers des buts socialement
supérieurs et qui n'ont plus
rien de sexuel.*

Le fait que ces deux filles utilisent des objets ayant une forme phallique comme le fusil, l'arc et la flèche nous montre que ces filles ont l'envie du pénis et sont jalouses des garçons. C'est pourquoi elles ont des préoccupations phalliques qui sont sublimées dans la lutte pendant qu'elles évoluent vers la maturité. Il s'agit aussi du refus de la féminité où elles n'acceptent pas de se montrer polies et passives car elles sont des enfants uniques qui doivent faire des choses elles-mêmes. Ceci est comparable aux activités de Salimata dans *Les soleils des indépendances* qui est très obsédée par des objets phalliques comme le couteau qui montre son agressivité et ainsi le refus d'être femme.

Comme conclusion, nous constatons qu'à la fin des contes sur l'intelligence et l'héroïsme, la retribution du héros n'est pas la mort, mais la supériorité, telle qu'elle est symbolisée par les victoires sur les ennemis et les rivaux, et par le bonheur final. Pour atteindre ce niveau, l'enfant doit se soumettre à des épreuves de croissance que doit subir l'enfant qui grandit et évolue vers sa maturité. Ces tâches encouragent

l'enfant à ne pas se laisser démonter par les difficultés qu'il rencontre en luttant pour devenir lui-même.

Tout en se basant sur des contes que nous analysons, il y a une différence entre l'intelligence chez les filles et chez les garçons. Les filles intelligentes prennent des caractéristiques masculines pour atteindre leurs buts.

2.2. LA DESOBEISSANCE

La désobéissance apparaît aussi comme thème dans un certain nombre de contes de l'enfant. Désobéir c'est avoir une conduite négative par rapport aux règles données dans une société. Normalement, ces règles doivent être observées par tous les membres de la communauté afin qu'il y ait l'harmonie et la co-existence attendue dans la société.

Ainsi, la désobéissance constitue tout ce qui appartient au refus de suivre ce qui est établi comme loi ou au refus de suivre des conseils, des opinions et des avertissements des membres de la communauté tout entière.

L'enfant comme personnage désobéissant refuse ou néglige les conseils donnés à lui par ses parents, frères, soeurs parmitant d'autres. Au cas où celui qui donne conseil est moins âgé que ce dernier, celui-ci est soit plus sage, soit plus expérimenté dans la situation dont il parle. Il arrive qu'il y ait aussi des contes dont les personnages donnant conseils sont des animaux, des plantes ou des personnages astronomiques et cosmologiques personnifiés par le conteur.

L'on dirait aussi que la désobéissance est une insulte à la sagesse et aux règles données pour la cohésion sociale. Dans la plupart des cas, les conséquences de la conduite négative aux règles sont très graves. Celles-ci peuvent être l'épidémie comme la peste, la mort ou une autre forme de souffrance qui fait que l'enfant désobeissant regrette son action et qu'il apprenne de manière implicite des valeurs qui lui sont utiles pour survivre dans une société en harmonie avec d'autres membres de la société.

A travers un conte Mbaï, nous constatons que la désobéissance et l'impatience ont de mauvais résultats; que des enfants impatients et désobeissants finissent toujours très mal. Deux frères Ngaba et Ngakoutu vont souvent surveiller leurs champs que des éléphants viennent abîmer. Un jour en absence de Ngakoutou, Ngaba lance la sagaie de Ngakoutou à un éléphant et celle-ci s'y enfonce si bien qu'il ne peut la reprendre.

Ngakoutou, très fâché, oblige son frère de lui rendre sa propre sagaie qui s'est bien enfoncée dans l'éléphant. Ngakoutou n'est pas prêt à accepter une autre sagaie. En allant retrouver la sagaie, Ngaba rencontre une souche qui lui donne conseils à suivre pour la retrouver. Bien que ces épreuves soient difficiles, Ngaba les observe attentivement et en retourne non seulement avec la sagaie mais aussi avec un coq blanc.

Un jour, pendant que Ngaba est au champ, son frère, Ngakoutou, reçoit des visiteurs et égorge le coq de Ngaba pour le servir à ses visiteurs. Ngaba, lui aussi, oblige son frère de lui rendre son coq. Ngakoutou, tout en allant chez des éléphants, est si pressé qu'il n'est pas prêt à suivre des conseils de la souche. Il veut même couper la souche quand elle le heurte en chemin. La souche avait heurté Ngakoutou pour lui dire ce qu'il fallait faire pour attrapper le coq.

*Va, coupe des feuilles de bandour,
fais-les cuire en sauce; prépare
une boule de son bien épaisse,
pleine d'une marmite et donne-
la à manger aux gardiens du
tombeau. Quand ils seront
morts de sommeil, attrape le coq
et va-t-en chez toi! [P.247.]*

Ngakoutou ne cuit pas assez pour des gardiens du tombeau. Ces derniers n'arrivent pas à mourir de sommeil. Quand Ngakoutou attrape le coq, des oiseaux qui avaient à peine goûté à la boule font du bruit et ceci avertit les éléphants. Des éléphants arrivent tout de suite, poursuivent Ngakoutou qui se sauvait et le tuent.

Ce que l'on apprend de l'expérience de Ngakoutou est comparable à un proverbe Swahili qui dit que:

*Asiyesikia la Mkuu
huvunjika guu.*

Celui qui n'écoute pas des conseils des vieux finit mal. D'après la sainte Bible aussi, nous pouvons remarquer que le quatrième commandement dit qu'il faut obéir aux parents. Donc,

si Ngakoutou avait bien suivi des conseils de la souche, il n'aurait pas été tué par des éléphants.

Nous constatons dans ce cas deux frères qui s'affrontent aux mêmes épreuves. L'un d'eux est obéissant et suit toutes les épreuves données à lui par la souche. Il est bien récompensé car il rentre chez lui, non seulement avec la sagaie mais aussi avec le coq. L'autre est si pressé qu'il fait par nochalance ce qui lui est dit par la souche et comme conséquence il est tué par des éléphants.

D'après D. Paulme (1976, P.38), quand il y a deux héros de conduites différentes (l'un obéissant et l'autre désobéissant) dans la même situation,

*...le premier est récompensé,
son compagnon jaloux veut l'imiter
mais là où l'autre s'était montré
courtois, discret, patient, attentif
aux conseils reçus, celui-ci
s'avère grossier, brutal, trop avide
et trop pressé et est puni en
conséquence.*

La conduite de Ngakoutou est pareille à celle de la femme dans un conte bété où celle-ci désobéit aux conseils de la vieille. La Vieille dit à la mère de préparer une sauce gluante et la porter au rocher sans la goûter. Comme ça, le rocher s'ouvrirait. Cette femme, si douteuse goûte la saule et rajoute beaucoup de choses.

Quand elle se rend près du rocher avec cette sauce, le rocher refuse de s'ouvrir. Elle ment à la vieille qu'elle a suivi

toutes les instructions. Ce n'est qu'après avoir préparé la sauce sous la surveillance de la vieille que le rocher s'ouvre.

Un conte Maasai nous montre aussi des résultats de l'obéissance et de la désobéissance. C'est un conte expliquant l'origine des vaches chez les Maasai. Maasinta fait tout ce que il lui ordonne et Dieu lui donne des vaches. Dieu avait dit à Maasinta de ne pas faire du bruit pendant l'arrivée des vaches. Dorobo fait un bruit d'exclamation quand il voit de nombreuses vaches. Dieu pense que c'est Maasinta qui fait le bruit et il arrête les vaches. Le bruit fait par Dorobo est un signe de désobéissance. Comme conséquence, Maasinta maudit Dorobo et lui, il reste avec les vaches. Ce conte explique aussi pourquoi des Maasai ont des vaches et pourquoi des Dorobo n'en ont pas.

D'après la conduite de Ngakoutou, nous constatons que la désobéissance ne paie pas. Ngakoutou veut faire des choses très vite et achever son but comme son frère sans savoir comment celui-ci s'y était pris. L'on dirait que Ngakoutou rivalise avec son frère. Bettelheim note que les enfants souffrent de rivalité fraternelle et ont le même désir d'échapper à leur position inférieure et de surpasser ceux qui semblent supérieurs à eux. Cette assertion expliquerait pourquoi Ngakoutou veut attraper le coq plus vite que son frère l'avait fait pour attraper la sagaie pour.

A travers la conduite de Gatwa dans l'origine de l'inégalité, il désobéit aux conseils de son frère cadet,

Gatutsi. Ce dernier lui conseille de ne pas manger très tôt mais Gatwa et Gahutu ne l'écoutent pas. Arrivés à Gisaka, Gatwa et Gahutu ajoutent bien d'autres repas à ce qu'ils avaient mangé en route et leurs ventres deviennent si gonflés qu'ils ne peuvent faire attention à la discussion de Kimeyi et sa femme pendant la nuit.

La conduite de Gatwa et Gahutu montre que les deux enfants n'ont pas de discipline. Ceci est comparable à la conduite de la femme dans un conte bété où elle goûte la sauce avant de se rendre au rocher. Elle avait été interdite de goûter la sauce. Comme ça le rocher ne s'ouvre pas.

Le manque de discipline fait que Gatwa échoue de donner le vrai message à son père et comme punition, il est condamné à occuper une seconde position. Il devient asservi à Gatutsi. Normalement, en Afrique Noire traditionnelle, c'est l'ainé des enfants qui hérite de la position de son père dans la famille mais à cause de la désobéissance et du manque de discipline, il n'est pas choisi à cette position. En conséquence le cadet qui s'est montré plus responsable est nommé à sa place.

2.3. L'AMOUR ET LE DEVOUEMENT

Le thème de l'amour est aussi très répandu non seulement dans les contes de l'enfant mais aussi dans d'autres contes. Comme nous l'avons déjà noté, le premier entourage de l'enfant dans sa vie est la famille. Avant que l'enfant ne commence son éducation, il faut qu'il y ait des sentiments d'amour entre lui et ses parents. Belotti(1973:25) note que:

*l'absence d'amour pour un
enfant est considérée comme
une faute grave et intolérable.*

Ceci démontre que des parents ont un rôle primordial à jouer dans l'éducation des enfants dans la famille pour qu'il y ait l'harmonie.

Nous pouvons définir l'amour comme une inclination sentimentale envers une personne et l'on peut toujours y constater un caractère pulsionnel. Ainsi, les enfants, eux aussi doivent avoir des sentiments de l'amour envers leurs parents et d'autres membres de la famille et la communauté tout entière.

Etant donné le fait que nous traitons du personnage de l'enfant, nous allons nous inspirer de l'amour maternel et paternel, l'amour filial, l'amour fraternel et l'amitié en général qui peut exister entre ceux qui n'ont pas les liens de parenté. Les trois premières formes d'amour existent entre des membres d'une famille.

Nous entendons par amour maternel et paternel les inclinations sentimentales que les parents ont envers des enfants. Par contre l'amour filial est exercé par les enfants envers des parents. Concernant l'amour fraternel, celui-ci existe entre des enfants de la même famille, soit des frères envers des soeurs et des frères ou des soeurs envers les soeurs et frères. L'amour fraternel peut aussi exister entre des demi-frères et les demi-soeurs. L'amitié existant entre des membres qui ne font pas partie d'une même famille se présente dans le sens que des amis font du bien l'un à l'autre.

Freud, (1979:124), affirme que:

*...dans le développement de
l'humanité, comme dans celui
de l'individu, c'est l'amour qui
s'est révélé le principal.*

Ainsi, nous pouvons dire que l'amour joue un rôle prépondérant dans la co-existence de l'humanité et de la société tout entière.

L'amour fraternel est bien décrit dans un conte rwandais; *l'enfant au côté pourri*. Bunyana et Burembo sont des demi-frères qui font toutes sortes de choses ensemble. Une fois après la mort de la mère de Bunyana, la mère de Burembo devient méchante et veut tuer Bunyana. Elle le pousse dans un panier et envoie son frère aller le jeter dans la rivière. Quand Burembo retourne de chez son oncle maternel, il demande où se trouve Bunyana. Il refuse de faire toutes choses en absence de son demi-frère. Ceci montre que l'amour fraternel entre ces deux enfants est si fort.

Quand la mère de Burembo refuse de lui dire où son beau frère est allé, celui-ci répond sa mère.

*Je ne mange pas en l'absence
de Bunyana. [P.355]*

Enfin Burembo trouve Bunyana au côté pourri dans la rivière. C'était avec l'aide des boeufs de Bunyana que Burembo a pu trouver son demi-frère. Les boeufs de Bunyana ont senti sa senteur et ont refusé de manger de l'herbe. C'est comme ça qu'il l'a trouvé. Burembo lui lave le côté pourri et l'emmène à la maison. Il le cache dans la hutte et y mange avec lui.

L'amour fraternel entre Burembo et Bunyana nous montre que les enfants dans n'importe quelle société, même s'ils sont des mères ou des familles différentes ne se différencient pas.

Ce conte est comparable à deux contes Kenyans. Chez les Maasai, l'on trouve cette version intitulée: *Les demi-frères qui étaient amis* notre traduction. Ces beaux-frères étaient inséparables. La mère de l'un des garçons meurt et la marâtre devient cruelle envers ce dernier, le faisant tomber dans un trou. Quand le demi-frère de celui-ci revient, il le cherche sans succès car sa mère avait couvert le trou d'un rocher. Un jour, le fils de cette mère méchante, assis sur ce rocher en chantant, son beau frère qui était dans un trou lui répond. Le fils de la mère méchante le recouvre, tue sa mère et les deux demi-frères restent ensemble.

Chez les Luo, l'on trouve aussi un conte des demi-soeurs inséparables, l'une étant plus jolie que l'autre. Adilero, la plus jolie des deux fait beaucoup de tâches qui lui sont données par sa marâtre. Malgré tout cela, Adum Iro, qui n'était pas si jolie, aidait sa demi-soeur à accomplir ces tâches. Elle n'est pas jalouse de la beauté de sa demi-soeur. Mais la marâtre en était jalouse. Elle fait noyer Adilero dans la rivière. A cause de l'amour fraternel que les deux demi-soeurs avaient l'une pour l'autre, Adum Iro va chercher sa demi-soeur. Arrivée à la rivière, elle entend une voix l'appeler en chantant. Ainsi elle retrouve sa demi-soeur.

Le conte de *La fille dans l'impasse* est un bel exemple de l'amour filial. Cette seule fille unique intelligente dont le père est enfermé dans le camp militaire se déguise en garçon pour aller le remplacer. Nous constatons que l'éducation donnée aux enfants agit sur eux de manière différente. L'éducation donnée aux filles les cantonne à une situation passive et à la soumission. Néanmoins, on dit que les filles sont inspirées par leurs pères des choses positives car elles essaient de les imiter.

A cause de l'amour filial, cet homme qui n'avait pas de fils pour le remplacer au camp, est enfin remplacé par sa fille. Nous ne pouvons pas parler de l'amour sans toucher au sujet du dévouement.

Simone de Beauvoir, (1974:311) dit que dans le dévouement;

C'est toujours le bien d'autrui qu'on veut.

C'est à travers de cette condition qu'on peut parler de dévouement. La fille se dévoue au bien et au bonheur de son père et c'est pourquoi elle va le remplacer.

Le thème de l'amour maternel est évoqué dans un conte Mbaï; *Les orphelins, la marâtre et le sorcier anthropophage*. Dans ce genre de contes, la marâtre maltraite les enfants et c'est toujours le père qui aime ses enfants. La marâtre bat les enfants en l'absence de leur père. Annéantis par le mauvais traitement de leur marâtre, ces enfants profitent de l'absence de leur parents et s'enfoncent dans la brousse. Les

enfants s'en vont en plein coeur de la forêt pour s'y reposer. Mais peu après ils voient une fumée légère s'élevant devant eux au milieu des arbres dans la forêt. En effet, Bettelheim (1976:149) note que:

*Depuis les temps les plus reculés
la forêt pratiquement impénétrable
où nous nous perdons symbolise
le monde obscur, caché, pratiquement
impénétrable de notre conscient.*

Le fait que ces enfants s'enfoncent dans la forêt afin qu'ils aient et mènent leur propre vie symbolise qu'ils arrivent à connaître des choses qu'ils ne savaient pas. La fumée qu'ils voient et le fait d'y aller symboliseraient que ceux-ci cessent d'être incertains sur ce que l'on est et où on commence à comprendre ce qu'on veut achever.

Les enfants fondent un foyer chez le sorcier qu'ils avaient effrayé. L'amour paternel se présente quand le père de ces enfants décide de les chercher. Il bat même sa femme qui essaie de le retenir. Ce fait démontre que cet homme aime ses enfants et rien ne peut l'empêcher de les chercher. Quand il les retrouve, il les embrasse et ces derniers l'acceptent. Les enfants de leur part, montrent l'amour pour leur père quand ils le logent pour deux jours et lui donnent à manger. Ils enterrent leur père où ils avaient fondé le foyer après sa mort.

Un autre conte sur l'amour est *Ntantengengeri*. Une jeune fille est éprise d'un jeune homme mais les parents de celle-ci veulent marier à une famille riche. Cette fille est dévouée à son ami pauvre malgré le fait que ses parents s'y opposent.

Elle préfère aller au ciel si ses parents s'opposent totalement à mariage. Dans le dévouement, la valeur de la vie de celui à qui on se dévoue est vue comme absolue. Le dévouement enfin atteint les résultats qu'il se propose, c'est-à-dire le jeune homme pauvre épouse cette fille. Lorsque le mari de cette fille est tué en participant à une escarmouche, cette fille le lave et lui donne du lait mais il était mort.

Elle ne cesse pas, de supplier "Imana" car c'est lui qui l'avait ramenée lorsqu'elle était partie pour le ciel. Imana écoute les pleurs de Ntantengengeri et son mari ouvre les yeux. Ainsi la fille consacre sa vie à son ami choisi par son cœur et non par ses parents.

2.4 LA MECHANCETE

Dans un certain nombre de contes, l'on trouve que la méchanceté est évoquée dans le contenu. On dirait que la méchanceté est le fait de faire mal ou de chercher à en faire à autrui, le plus souvent de façon ouverte et agressive.

La méchanceté est quelque fois mise en lumière par la cruauté de la marâtre. Nous constatons que la marâtre maltraite des enfants de sa co-épouse, normalement après la mort ou en l'absence de la co-épouse. D'après le conte de: *Les orphelins, la marâtre et le sorcier anthropophage*, la marâtre est très méchante surtout en l'absence de son mari. Quand le

père de ces enfants part en brousse, la marâtre les bat sans une raison valable.

Leur mère mourut, laissant ses enfants entre les mains de leur père et de la seconde femme qui était très méchante. Tous les jours le père partait en brousse au petit matin et ne revenait que le soir. Pendant son absence, la marâtre frappait les enfants sans aucun motif. [P.2611]

La cruauté de cette marâtre fait que les enfants s'enfuient dans la brousse. La méchanceté est aussi évoquée par la servante de ses enfants qui devait donner du mil au père de ses enfants afin qu'il ait à manger en route. Mais la femme méchante remplit à moitié le panier avec du sable et complète avec du mil. Le fardeau devient si lourd qu'il casse le cou de cet homme et il meurt misérablement en route.

Bethlehem (1976:291) souligne que:

La mort ne signifie pas forcément la fin de la vie. Elle symbolise que la personne est devenue indésirable.

En effet, si la mort symbolise que la personne n'est plus désirable, cela confirme ce que la fille aînée dit à son petit frère lorsqu'elle le voit courir à la rencontre de leur père et pourquoi elle le retient par la main.

Est-ce un père... l'homme qui nous a contraint à vivre dans la misère, quand notre mère est morte? Reste donc tranquille et assieds-toi! [P.265]

Un autre conte qui montre la méchanceté de la marâtre est *L'enfant au côté pourri*. Dès la mort de la mère de Bunyana, la

mère de Burembo veut tuer ce dernier pour des raisons inconnues. Elle cherche à l'empoisonner mais cela lui est difficile car ces deux demi-frères font toutes les choses ensemble. Ils sont inséparables. Quand le panier dans lequel Bunyana est enfermé est jeté dans la rivière, c'est par providence qu'il est retenu par un gros roseau. Ceci démontre l'innocence de Bunyana. Lorsque Burembo est au bord de la rivière, il commence à chanter au moment où les vaches de Bunyana refusent de boire de l'eau et de manger de l'herbe. Bunyana, lui aussi, répond son beau frère en chantant.

*Qu'elle s'abreuve, Burembo de mon
père, ce n'est pas toi qui l'a fait,
c'est ta mère. J'ai été envoyé
en commission et je me suis
hâté, elle m'a envoyé prendre
un peu de nourriture dans le
grand panier, elle m'a fait tomber
dedans et elle en a chargé son
frère qui est venu me jeter dans
la rivière. [P.357]*

Ceci démontre que la mère de Burembo est malfaiatrice dans le sens qu'elle n'avait pas seulement mis Bunyana dans un piège de le faire tomber dans le grand panier mais aussi qu'il y ait peu de nourriture qui ne serait pas assez pour Bunyana.

Les sorciers sont aussi des malfaiteurs et malveillants dans les contes de l'enfant. Le conte de: *Les deux soeurs, l'enfant prodige et la sorcière* met en scène la sorcière qui veut tuer les filles qui sont venues rendre visite à sa fille afin qu'elle puisse les manger. Malheureusement pour elle,

elle tue sa propre fille car celles-ci avaient échangé leurs places pendant la nuit.

Quand la sorcière revient avec sa grosse marmite, elle croit que les amies de sa fille sont toujours couchées sur la natte. Elle verse l'eau et ébouillante sur sa fille.

Les filles que la sorcière voulait tuer rentrent chez elles saines et sauvées, grâce à leur frère cadet qui les a sauvées par ses conseils.

La jalousie est aussi une sorte de méchanceté. Dans le conte de: *Les deux soeurs et le sorcier bossu*, il y a deux soeurs de conduites différentes. L'une est calme et obéissante, l'autre est désobéissante. En absence de la fille aînée et sa mère, le sorcier bossu trouve la fille cadette à la maison et l'envoie apporter de l'eau à boire. Cette fille obéit à toutes les demandes que fait le sorcier. Comme remerciements, le sorcier dit à la fille de se plonger dans l'eau magique noire car elle avait refusé de choisir elle-même dans quelle sorte d'eau elle plongerait en-disant au sorcier:

Une petite étrangère.... ne connaît pas les secrets des initiés. [P.225]

Tout en sortant de l'eau, cette enfant avait deux bracelets d'or aux poignets, deux autres auxchevilles et d'autre bijoux qui l'ont fait fort belle et jolie.

A cause de la jalousie, la soeur aînée se met à pleurer quand elle voit sa soeur glisser. Elle insiste de rester à la maison et que les autres (sa mère et la petite soeur) aillent

dans la brousse. La conduite de l'ainée montre qu'il y a une rivalité fraternelle comme traitée par Bethelheim (1976). Selon lui, la rivalité fraternelle se présente lorsque des enfants veulent se dépasser les les autres. L'enfant cadet pense que ses aînés sont favorisés et comme ça il essaie de tout faire pour dépasser les aînés. La rivalité fraternelle est aussi traitée dans un conte européen. Donner les références bibliographiques de ce conte ensopéen! dont ses soeurs de cendullon sont jalouses car elle est plus belle. Cendrillon est laissée vivre dans les cendres. Ses soeurs la laissent quand elles vont à la boîte de nuit mais par des forces surnaturelles, Cendrillon est aidée par une vieille femme qui lui donne de bonnes robes et d'autres conseils avant d'aller au bal. Cendrillon écoute les conseils de la Vieille femme et elle finit par être mariée par le prince à cause de sa beauté. Ainsi, la jeune fille dans: *les deux filles et le sorcier bossu* est comparable à Cendrillon car ce sont les plus jeunes dont on est jaloux qui deviennent victorieuses.

Quand le sorcier vient, cette fille aînée se met à rire quand elle le voit bossu. Elle le fait mal quand celui-ci demande quelque chose parcequ'elle comprend à la lettre ce que le sorcier dit. Quand le sorcier demande de l'eau portable sur une vieillealebasse du tombeau, cela est une coutume de déposer sur un poteau fourchu, près de la tombe des femmes, ou sur la tombe elle-même des marmites ou des calebasses ayant appartenu à la defunte la petite fille comprend vite le besoin

du sorcier. A la place d'une calebasse fondue, elle prend une calebasse neuve de sa mère et du beau mil blanc au lieu de son. Sa soeur aînée fait le contraire et le malheur lui arrive.

Tout en éclatant de rire après avoir vu le sorcier, cette fille aînée dit:

*comment se fait-il... qu'il ait
poussé une aussi grosse bosse sur
le dos de mon grand père? [P. 227]*

A travers cette assertion, nous voyons ici l'opposition dans l'attitude des deux soeurs envers le sorcier. La grande soeur se moque du sorcier bossu en exécutant mal ses demandes au lieu d'agir selon son coeur et avec générosité, comme l'avait bien fait sa soeur cadette.

Le moment de partir arrivé, le sorcier demande à la fille aînée de l'accompagner. La fille répond:

*Quand l'étranger a le premier
rang...alors c'est à ses hôtes de
l'accompagner sur la route; mais
dans ce cas, le maître de maison
est un homme de peu d'importance.[P. 229]*

Cette assertion est une façon insolente de faire sentir au sorcier qu'il ne mérite pas tant d'égards. Cette fille ne sait pas que la source de la beauté de sa soeur est le sorcier. Ainsi elle finit par être plus laide qu'elle était avant. Elle est jalouse de sa soeur qui a obéit aux ordres du sorcier.

Ce conte est comparable à Cendrillon dont les deux soeurs aînées sont jalouses car elle est jolie. Les soeurs aînées maltraitent Cendrillon en lui donnant tous les travaux dans la maison. Ces contes paraissent être bâtis autour des angoisses et des espoirs qui forment le contenu essentiel de la rivalité

fraternelle. La rivalité fraternelle englobe la jalousie et l'hostilité des soeurs ou des frères entre eux et les souffrances que celui (ou celle) qui est maltraitée endure.

D'après Bettelheim (1976), le fait de vivre dans les cendres pour Cendrillon symbolise l'infériorité par rapport à ses soeurs. Ceci est comparable au conte de: *Les deux soeurs et le sorcier bossu* car la fille cadette reste à la maison pendant que les autres vont travailler aux champs. C'est-à-dire que celle qui reste au foyer occupe une place inférieure.

Ces deux contes parlent des souffrances de la rivalité fraternelle, du désir qui devient réalité, de l'humble qui est élevé, du vrai mérite qui est reconnu, de la vertu récompensée et de la méchanceté punie.

La gourmandise est aussi une forme de méchanceté et de manque de discipline personnelle. Dans le conte de: *La fille dans le sac de l'hyène*, l'une des filles ne partage pas des grains de sorgho avec ses amies. Ceci démontre une méchanceté car toutes ces filles étaient allées ensemble arracher des herbes et il serait mieux de partager les grains. La fille oublie ses colliers de perles au ruisseau. Elle est attrapée par l'hyène quand elle y retourne les prendre. Si elle avait partagé des grains avec ses amies, celles-ci auraient pu l'accompagner à la rivière pour pouvoir retrouver ses colliers de perle. Si les filles avaient été nombreuses, l'hyène ne aurait pas attrapée.

La cruauté est aussi symbolisée par des ogres qui dévorent le monde. Nous constatons que l'hyène dévore la fille en l'absence de son frère. Elle est aussi ingrate car elle n'est pas reconnaissante envers la fille qui lui a donné à manger. Les contes de l'enfant malin évoquent la cruauté de la part des vieux et des rois. Par méchanceté, ceux-ci veulent punir les enfants en leur donnant des tâches nonfaisables. Dans le conte de: *L'adroite réponse*, le chef dit à l'enfant:

Tu vas accoucher de mon taureau. [P.199]

Le chef du village sait très bien que les taureaux n'enfantent pas mais il donne cette tâche à l'enfant. L'enfant lui dit que son fils a accouché des jumeaux. Le roi réagit avec colère en lui demandant comment les garçons peuvent enfanter. C'est l'enfant qui devient vainqueur car il montre que le chef est stupide et qu'il abuse de son pouvoir.

Dans tous les contes où on trouve la méchanceté, tous les personnages qui font du mal aux autres finissent par être punis à travers des moyens différents selon leur conduite. Les gens qui ne sont pas reconnaissants deviennent malheureux.

D'après les contes de la marâtre, nous observons que malgré sa jalousie, l'enfant trouve un grand bonheur. D'autre part la marâtre est quelque fois tuée ou renvoyée hors du village.

CONCLUSION

Il est à noter que les thèmes que nous venons d'analyser ont un rapport avec la valeur et la morale de la société.

Nous n'avons pas traité de tous les thèmes mais nous avons traité les thèmes à travers lesquels nous pouvons dégager la valeur et la morale de la société traditionnelle africaine.

Les thèmes de l'intelligence et de l'héroïsme, de la désobéissance, de l'amour et du dévouement et de méchanceté sont discutés à travers la conduite des enfants et bien d'autres personnages dans les contes. La conduite de l'enfant est variée et cela dépend du motif que le conteur veut évoquer.

Ce genre de contes sont utiles aux enfants dans le sens qu'ils leur permettent de mieux comprendre la nature de situations difficiles qui les entourent et présentent des idées qui leur donnent le courage de lutter contre les difficultés et qui renforcent leur espoir de parvenir à une solution heureuse.

CHAPITRE 3:

3.0. EDUCATION DES ENFANTS DANS LA SOCIETE TRADITIONNELLE AFRICAINE.

INTRODUCTION

Dans n'importe quelle société, l'entourage immédiat de l'enfant est d'abord et toujours la famille. La famille est une place naturelle pour modeler l'enfant en un être social. Il y a tout ce qui est nécessaire pour déterminer la personnalité de l'enfant. La philosophie africaine tend à définir les peuples à travers le contexte social dans lequel ils appartiennent. Ceci influence la nature et les buts de l'éducation indigène.

L'image qui est donnée de la famille à l'enfant est celle d'un monde de formation, d'enseignement et de formation de l'individu. Concernant la société traditionnelle africaine, c'est aussi la famille qui s'occupe de la formation des enfants dès leur naissance. En effet, la socialisation de l'enfant commence dès sa naissance.

L'éducation, comme tout autre art, vise certains buts qui sont bénéfiques à la société tout entière. L'éducation est donc avantageuse dans ce sens que l'individu acquiert l'image claire, cohérente et précise de sa vie et de la société.

R.Hubert (1970:398) définit l'éducation comme:

... l'ensemble des actions et des influences exercées volontairement par un être humain, en principe par un adulte sur un jeune, et orientées vers un but qui consiste en la formation dans l'être jeune des dispositions de toute l'espèce correspondant aux fins auxquelles, parvenu à la maturité, il est destiné.

Ainsi, l'éducation est une action inspirée par un idéal, par le souci de maintenir certaines valeurs. C'est une action qui, essentiellement, vise aux jeunes.

L'éducation cherche à développer toutes les virtualités de l'être humain, en le rendant aussi capable de remplir au mieux la tâche, quelle que soit la vie, les exigences sociales ou sa libre vocation, exigeront plus tard de lui. Selon certains, l'éducation a aussi pour but de créer des individus conformes aux besoins du milieu social, semblables au sein d'une société donnée.

L'on dirait que le but principal de l'éducation est de transmettre l'héritage de la société en question d'une génération à une autre afin que des êtres humains, qui sont porteurs d'une culture, s'assurent que les conduites nécessaires pour la vie sont apprises. L'éducation crée un caractère désiré, prépare l'individu pour la vie complète par rapport aux attentes voulues par la société en question, et elle vise à produire une personnalité saine de corps et d'esprit.

En somme nous pouvons dire que l'éducation doit mener à l'action morale par la triple voie de la possession de la santé physique, du développement d'une réflexion bien orientée et de l'organisation d'un système d'habitudes correctes.

D'après H.Marrou(1948), l'éducation initie la jeune génération aux valeurs et aux techniques qui caractérisent la vie de sa civilisation. Le processus de l'éducation dans la société traditionnelle africaine peut se dérouler de manière inconsciente. Les parents et les aînés font qu'il y ait l'enseignement de la morale et de bien d'autres choses utiles à la morale et de bien d'autres choses utiles à la vie communautaire.

En ce qui concerne l'éducation morale, René Hubert (1970:402) affirme que:

... il n'y a de moralité qu'autant que l'être prend possession de lui-même, de son unité dans le présent, de sa cohérence comme puissance d'action, de sa stabilité dans la durée.

Ainsi, la moralisation s'effectue dans le sens du développement normal de l'être.

Concernant l'éducation des filles et des garçons dans la société traditionnelle africaine, les deux sexes constituaient deux groupes séparés. Comme l'a bien noté R.

Hubert, il semble que dès les temps les plus anciens, des fonctions différentes leur ont été attribuées.

3.1. VALEURS DE LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE AFRICAINE VUES À TRAVERS DES THÈMES ÉVOQUÉS.

Rokeach M. Dans Gachiri (1987:15) définit une valeur comme:

*type of belief, centrally located
within one's total belief system
about how one ought or ought
not to behave, or about some
end-state of existence
worth or not worth attaining.*

*un type de croyance localisé dans
le système total des croyances de
l'individu en ce qui concerne comment
l'on peut ou l'on ne peut pas se
conduire ou en ce qui concerne l'état
d'existence que l'on peut réaliser
ou non.*

C'est-à-dire qu'une valeur est ce qui est beau, vrai, ou bien selon un jugement en accord avec celui de la société en question ou de l'époque. Donc, une valeur peut être positive ou négative. Puisque les valeurs peuvent être tenues inconsciemment, il est nécessaire de les déduire à travers ce que dit la personne. Les valeurs déterminent des jugements au delà des buts immédiats. Ce sont des modèles mises en place pour influencer des actions et des attitudes. Des valeurs ont aussi un aspect cognitif et comportemental.

Elles incorporent la connaissance sur des moyens et des fins considérés comme désirables.

Les contes jouent un rôle primordial dans la formation intellectuelle et sensible de l'enfant. Ils doivent, plus ou moins à l'insu de leur auteurs, véhiculer les aspirations et les objectifs de la société qui les produit.

A travers les peuples et les civilisations, les contes apparaissent donc comme la vraie littérature de l'enfance. Bien que le conte doit être ciblé à toute la communauté entière, le consommateur privilégié du conte est tout d'abord l'enfant. En effet c'est l'enfant qui est toujours à l'esprit d'un folkloriste.

Le conte est rendu à l'anonymat et il n'est plus l'expression d'une société particulière mais d'un peuple tout entier. Il devient ainsi un véhicule qui sert à une prise de conscience. Ainsi, au lieu d'être instrument d'initiation, d'éveil de la sensibilité, le conte devient un moyen d'intégration aux valeurs de la société en question.

A travers le vocabulaire, les personnages et le déroulement des activités, le conte a un contenu recherché et précis qui peut véhiculer des notions, des jugements et des opinions.

Ceux-ci sont appris et assimilés par des auditeurs.

Bettelheim (1976:22) confirme cette assertion en disant que le conte:

...est orienté vers l'avenir et sert de guide à l'enfant dans des termes que peuvent saisir son conscience ou son inconscient.

Le conte simplifie les situations et ses personnages sont dessinés pour faciliter et éclaircir sa compréhension. Les détails sont simplifiés et comme ça des auditeurs déchiffrent le message aisément.

Ainsi, les contes:

...ont infiniment plus de choses à nous apprendre sur les problèmes intérieurs de l'être humain et sur leurs solutions, dans toutes les sociétés, que n'importe quel autre type d'histoires à la portée de l'entendement de l'enfant.

Puisque tout comportement humain est symboliquement marqué, il faut savoir la règle du jeu auquel il appartient avant qu'on ne le décrive de façon cohérente. La personne est une valeur de position à l'intérieur d'un système d'alternatives symbolisées suivant des règles conventionnelles.

Comme nous l'avons déjà indiqué dans l'aperçu du conte, il est destiné à l'enseignement de la morale et bien d'autres choses utiles à la vie communautaire tels que l'histoire, la géographie, le droit coutumier, le savoir vivre et la commerce. Tout ce fatras est donc orienté dans deux grandes directions importantes: l'instruction et la morale.

Parlant de la littérature orale, H.-Mbarga et M.F. Minyono - Nkodo dans B. Binam et soundjock (1978:6) disent que:

...cette littérature constitue un véritable capital pédagogique: répertoire de perception, illustration vivante de modèles de vie, réservoir de valeurs de références, en un mot expression de la sagesse de la communauté africaine qui est à la fois sens social, sens de la vie, ethnique et esthétique.

Ainsi, le conte, on dirait qu'il fleurit l'âme du peuple de la société en question.

Les choses que la société juge bonnes ou mauvaises pour ses membres dépendent de ce qu'elle vise à faire d'eux et à quel modèle elle entend les conformer.

P.Erny (1968:189) souligne que:

Les valeurs que promeut un groupe sont intimement liées à ses structures économiques, sociales et politiques: elles forment un système qui correspond à l'ensemble ordonné et hiérarchisé des conceptions selon lesquelles explicitement ou implicitement une société estime que le monde et la vie doivent être réglés et organisés à la recherche des solutions aux problèmes que la vie lui pose.

L'existence des valeurs n'est pas abstraite. Les valeurs s'incarnent concrètement dans les ancêtres, les chefs et les sages. D'après R.Hubert(1970), l'on peut distinguer trois étapes successives qui sont considérées comme guide de la croissance morale. La première étape aide l'être humain à

sortir de lui-même en s'adaptant aux petits groupes dans lesquels son enfance est appelée à se dérouler. La deuxième étape est bénéfique dans le sens qu'il aide l'être humain à étendre son champ d'action en prenant conscience de ses obligations dans des milieux plus étendus. Troisièmement, l'on aide l'être humain à se réaliser et à se comprendre lui-même afin qu'il devienne membre d'une humanité raisonnable et en entrant dans le monde des valeurs spirituelles qui en soutient l'existence. E.Durkheim(1930:212) est d'accord avec l'assertion de Hubert quand il dit:

Avec l'éducation morale, on aborde le côté le plus synthétique de la socialisation.

Ainsi, le but principal de l'éducation morale est d'amener l'enfant à partir d'une simple conformité aux règles, à ressentir l'attrait des valeurs et enfin d'entendre l'appel de l'idéal. Cette éducation vise à acheminer les membres de la société d'une simple adaptation aux contraintes sociales à la création de leurs propres normes.

Etant donné le fait que les contes expriment la vision du monde de la société en question, ils transmettent donc des normes et des valeurs, des tabous et des stéréotypes. Ils enseignent aussi le normal et l'anormal, le beau et le laid. Cela assure l'ordre et la stabilité à la société traditionnelle africaine.

Des valeurs morales et des règles de comportement ne varient pas seulement d'un groupe ethnique à l'autre, mais

aussi en fonction de ces éléments de la vie sociale que sont les associations et les classes.

Les thèmes que nous venons de discuter sont étroitement liés à la morale de la société. L'intelligence, comme l'un des thèmes se montre comme une valeur prépondérante dans la société traditionnelle africaine. En effet, C. Diarrassouba dans dit que pour la société traditionnelle africaine, Recherche, Pédagogie et culture Juillet-Août-Septembre (1982:19)

*l'intelligence n'est pas d'ailleurs
plus seulement une simple
fonction intellectuelle, mais devient
une véritable valeur.*

L'intelligence est fort importante dans la société traditionnelle africaine car elle sert à trouver des solutions aux problèmes courants dans la vie. En somme, chacun ne peut surmonter des situations difficiles qu'à travers l'intelligence.

Comme l'a noté excellemment M.Towa dans Recherche pédagogique et culture Juillet-Août-septembre (1982:19);

*..la pensée traditionnelle ne place
rien au-dessus de l'intelligence.*

Il ajoute que l'intelligence est conçue comme la faculté d'inventer des solutions à tous les problèmes possibles sur base de la reconnaissance et du respect des processus objectifs, et de fonder sa conduite sur ce qu'on juge bon ou mauvais.

M.Griaule a trouké dans la notion de la sagesse, l'idéal définitif vers lequel l'humanisme africain s'oriente. Il explique que la sagesse est la culture et la connaissance, mais en plus, elle est une connaissance intégrée, un concept du monde exprimé par le raffinement de l'esprit, l'art de vivre et l'aptitude de percevoir le goût.

La sagesse est ainsi un état d'être, un état d'esprit valable dans toute la totalité de vie et elle est achevée par la maîtrise de soi-même.

L'intelligence est donc une valeur positive désirée par toute la société. Dans les contes du mâle qui met bas, nous constatons que des hommes ayant l'autorité commettent des injustices contre ceux qui n'ont pas de pouvoir. Par exemple le chef du village qui dit à l'enfant malin d'accoucher du taureau, sinon, il(le chef) le tuerait ou l'oncle qui prend des vaches de son neveu et refuse de les lui rendre. Les faibles sont intelligents et finissent par vaincre en retournant aux vieux malfaisants les mêmes armes qu'ils utilisent pour opprimer les faibles.

Dans ce cas, nous observons que ce n'est pas le pouvoir ou la richesse qui est désirable dans la société mais l'intelligence. Ce n'est qu'à travers l'intelligence que la société peut résoudre les problèmes de la vie. Ainsi, les

chefs ne doivent pas utiliser leur pouvoir pour opprimer la société.

Comme l'a bien souligné L.S. Senghor (1964:278)

*L'éthique, en Afrique Noire, est
sagesse active. Elle consiste, pour
l'homme vivant, à reconnaître
l'unité du monde et à
travailler pour son ordination..
ce n'est pas un catéchisme que
l'on récite; c'est une ontologie
que l'on réalise dans et par la
société, et d'abord en soi-même.*

A travers le message des contes, la société est avertie de ne pas être méchante. Le mensonge, la lâcheté, la jalousie et la cruauté sont d'ailleurs les plus souvent des indices de méchanceté, ou tout au moins d'obnubilisation de la sociabilité, ou d'impuissance à aimer. L'on peut dire que la méchanceté proprement dite porte un cran de plus qui est la volonté de faire du mal. Elle traduit une déformation de l'être.

La marâtre dans le conte des orphelins, la marâtre et le sorcier anthropophage dit le mensonge à son mari quand il lui demande où et ce que ses enfants sont allés. Cette méchante femme, qui d'ailleurs battait ces enfants dit à son mari:

*Ne t'inquiète pas,... ils sont
allés ramasser de vieilles
souches pour faire du feu,
ils reviendront bientôt. [P.265]*

Ainsi les enfants apprennent très vite que si l'on a quelqu'un qui a de la méchanceté, il ne faut pas écouter ses conseils. La femme dit le mensonge pour plaire à son mari alors que la vérité est cachée. Celui qui écoute et suit les

conseils de la personne méchante finit par regretter lorsque la vérité est découverte. L'on apprend donc qu'il ne faut pas traiter des enfants d'une manière mauvaise même s'ils ne vous appartiennent pas. Un autre conte dans lequel la méchanceté est condamnée est l'enfant au côté pourri. Bunyana, le demi-frère de Burembo révèle la méchanceté de sa mère à tous aux qui étaient réunis chez lui.

*Voilà ton fils...on avait dit qu'il
était mort, mais il n'était pas
mort, c'est ma mère que voilà
qui l'avait jeté dans la
rivière. Quand j'y suis allé
je l'y ai trouvé. Voilà comment
je l'ai ramené; maintenant,
dites ce que mérite cette personne
qui voulait ôter la vie à un
être humain. [P.359]*

De sa part, le père dit que la femme mérite le pal qui va de l'anus à la bouche, et que les carapaces viennent ensuite lui dévorer les yeux sur la colline. La femme est tuée à la fin du conte et les deux demi-frères restent ensemble.

Nous voyons que la méchanceté est punie. Une autre valeur est mise en scène par Bunyana. C'est celle de l'honnêteté et de la responsabilité. Bunyana est honnête car il révèle que c'est sa mère qui avait jeté Burembo dans la rivière. Il ne défend pas sa méchante mère. Ainsi les enfants apprennent la valeur de dire la vérité.

La gourmandise est une autre forme de méchanceté qui est découragée à travers les contes. Dans le conte; La fille dans le sac de l'hyène, les enfants apprennent d'une manière implicite la valeur de partager les biens. L'expérience d'une fille qui mange des grains de sorgho toute seule doit être prise comme conseil aux enfants de partager ce qu'ils ont même si ce n'est pas assez. Lorsqu'elle oublie ses colliers de perles au ruisseau, ses collègues lui disent:

*Quoi? Fais-toi accompagner par
ces petits grains de sorgho que tu
as mangés. Ne t'aurions-nous
pas accompagnée si tu nous en
avais donnés? [P.361.]*

Cette fille est attrapée par l'hyène lorsqu'elle se rend au ruisseau pour prendre ses colliers de perles. Ceci démontre qu'il faut faire du bien l'un à l'autre. Il ne faut pas faire du mal à autrui espérant que l'on vous fera du bien.

La jalousie, l'orgueil, le manque du respect et la désobéissance sont découragés à travers deux contes; les deux soeurs et le sorcier bossu les deux frères et la sagaie perdue chez des éléphants. Dans le premier, l'aînée est jalouse de sa petite soeur qui est devenue très belle après avoir reçu les bracelets d'or et bien d'autres bijoux grâce à son obéissance. La fille aînée ne respecte pas le sorcier bossu, lui donnant de l'eau à boire sur unealebasse cassée. L'aînée choisit elle-même l'eau pour s'y plonger à la demande du sorcier. Tout en sortant, elle se trouve très laide.

Elle change complètement et remplit toute la chambre.

Lorsque sa mère la voit, elle lui dit:

Alors, pie-jacasse, as-tu obtenu tout ce que tu voulais? Quand tu cherches, tu trouves! Quand tu sors de quelque part, tu cherches une place pour y rester... Moi quand j'étais enfant, je ne voulais dépasser ni mon père ni ma mère.[P.231]

Les thèmes principaux évoqués par le conte de: Les deux frères et la sagaie perdue chez des éléphants sont l'impatience et la désobéissance. Ngakoutou n'obéit pas aux conseils de la souche pour savoir comment il doit s'y prendre. Il fait des choses très vite mais non pas proprement. Ceci fait qu'il soit tué par des éléphants. D.Paulme (1976:38) confirme les expériences des personnages désobéissants dans ces deux contes:

Les héros entreprennent l'un après l'autre une quête au cours de laquelle ils sont soumis aux mêmes épreuves, mais leurs conduites inverses amènent des résultats opposés: là où le premier triomphe par sa docilité et sa bonne conduite., le second qui le jalouse et s'efforce d'obtenir les mêmes avantages accomplit mal les épreuves ou commet une faute et trouve sa punition.

Ceci nous montre l'importance du respect, de la discipline, de la patience et de l'obéissance comme les valeurs et les conduites souhaitées par la société. L'on apprend qu'il faut patienter et être discipliné pour atteindre les buts que l'on

veut. La gentillesse et la générosité font partie de la discipline personnelle. Celles-ci sont les conduites voulues par la société car elles mènent à l'harmonie et à la cohésion sociales. La fille gentille et généreuse est récompensée par le sorcier bossu. Comme ça l'on apprend être gentil envers les visiteurs, les étrangers et envers tout le monde.

D'après la moralité dans le conte des deux frères et la sagaie perdue chez des éléphants, nous constatons que pour avoir la cohésion sociale dans la famille il faut la générosité et le respect. La moralité est que:

Si ton frère dérobe ce qui t'appartient, ne le force pas à payer une compensation, de peur qu'il ne t'arrive, un jour aussi, de prendre son bien. Une autre en est que:

Si tu n'écoutes pas les conseils de ta mère, écoute au moins ceux de tes camarades.

Ainsi, l'obéissance signifie une vie heureuse dans la société. L'obéissance est étroitement liée au respect, à la discipline et à la patience dans le sens qu'il faut respecter et suivre les conseils et la loi, et patienter pour achever le bonheur dans la société. Ceci est visible dans le conte de: Dog-lém et la sorcière-palmier où les enfants sont conseillés de ne pas grimper sur le palmier car c'est une sorcière qui s'en est déguisée. Mais la sorcière jette quelques fruits à l'enfant qui en partage avec ceux enfermés dans des huttes. Les enfants y grimpent pour ramasser d'autres fruits et la sorcière s'en va avec eux.

L'enseignement qui jaillit est qu'il ne faut pas être trompé par des choses qui semblent bonnes alors qu'elles ne le sont pas. Comme dit le proverbe: tout ce qui luit n'est pas d'or.

L'autre enseignement est que si tu as de mauvais buts à l'autrui, c'est toi qui en souffriras. Telle est l'expérience de la sorcière qui veut aveugler Dog-lém mais quand Dog-lém découvre son piège, les choses se passent à l'enverse. La sorcière voulait tuer le frère de Dog-lém et voulait écraser la gourde à sel et à piment dans les yeux de ce dernier mais enfin, c'est la sorcière qui devient aveuglée par Dog-lém.

La discipline de soi-même mène à la responsabilité. La responsabilité est aussi une valeur souhaitée par la société comme évoquée par les contes d'une manière implicite. Le cas des enfants qui acceptent leur père et leur marâtre, malgré le mauvais traitement par cette dernière signifie que les enfants acceptent à la fin la marâtre comme leur propre mère car elle est l'épouse de leur père. Malgré leur force de caractère, ces enfants prennent la responsabilité de s'occuper de leurs parents. Ils ont le coeur de pardonner les mauvaises choses que leur marâtre avait faites. Accepter une mauvaise mère n'est pas une faiblesse chez des enfants mais une gentillesse. Ainsi, l'on apprend qu'il ne faut pas se venger.

L'infanticide est aussi une valeur négative dans les contes des orphélins. Commettre l'infanticide c'est tuer un enfant. D'après les contes, nous constatons que ce sont les marâtres qui ont envie de commettre l'infanticide car elles essaient toujours de tuer les enfants de leurs co-épouses mortes.

Dans les contes de: *L'enfant au côté pourri* et *les orphelins*, *la marâtre* et *le sorcier anthropophage*, les marâtres veulent tuer les enfants de leurs co-épouses à cause de la rivalité. Nous avons vu qu'après la mort de la mère de Bunyana, la mère de Burembo avait toujours envie de tuer Bunyana sans aucune raison. Après la mort de la mère des deux filles et du garçon, les enfants sont battus par leur marâtre en absence de leur père. L'on dirait que chaque mère veut que ses enfants héritent des biens et c'est pourquoi elle n'aime pas les enfants de sa rivale.

Les marâtres finissent toujours mal dans les contes car elles sont punies de leur méchanceté. Donc, il faut traiter tous les enfants de la même façon même s'ils appartiennent à autrui. D'autre part, l'image de la mauvaise marâtre est utilisée dans les contes pour permettre à l'enfant de retenir intacte l'image favorable de sa mère et d'arriver à une solution dans une situation difficile. Le personnage de la mère est partagé en deux; la bonne mère, le plus souvent

morte (comme nous l'avons constaté dans les contes) et une marâtre cruelle. C'est pourquoi Bettelheim (1976:110) dit que:

Le fantasma de la méchante marâtre, non seulement laisse intacte la gentille maman, mais empêche également l'enfant de se sentir capable lorsqu'il est en colère contre elle. Sentiment de culpabilité qui compromettrait sérieusement les relations mère-enfant.

La responsabilité se présente aussi à travers le conte de: *Le frère, la soeur et l'ogre*. Quand le frère revient de la chasse, il chante:

*Nyansha de Baba, ouvre-moi!
Enfant de ma mère, ouvre-moi!
J'ai tué une petite bandelotte,
elle est pour toi. J'ai tué un
petit lièvre, il est pour toi, le
plus grand d'entre eux, nous le
partagerons. [P.371]*

Le frère prend la responsabilité de s'occuper de sa soeur. Il fait des choses tout d'abord pour elle. Si ce qu'il a tué n'est pas assez, il le donne en entier tout à sa soeur; si c'est une chose assez grande, ils en partagent.

La fille incomparable, qui est aussi une enfant unique, en l'absence du frère, va en guerre afin de retrouver les vaches de son père. La responsabilité que prend cette fille est récompensée quand sa mère lui dit:

Que Dieu te bénisse ma fille. Les services que tu as rendus à ton père sont inoubliables. Sois sûre qu'avec les prières de tes parents,

*tu vivras toujours dans des flots de
bonheur. [P.51]*

La responsabilité est ainsi une valeur appréciée non seulement par les parents mais par toute la société car elle fait que les choses soient réglées et mises en ordre.

Tout en se basant sur l'éducation des enfants dans la société traditionnelle africaine, la société s'attend à un certain type de réponses, de réactions, d'attitudes et de comportement selon le sexe de l'enfant. Bien que la société enseigne toutes les valeurs morales aux enfants, la société traditionnelle africaine interdit aux filles de faire certaines choses alors que les garçons sont encouragés à faire des choses interdites aux filles. D'après E.G.Belotti (1974:130):

*La fille héritera d'une tradition de
soumission et le petit garçon
d'une tradition de pouvoir.*

Le garçon est élevé dans une grande liberté pendant que la fille est élevée dans une restriction.

C'est-à-dire que le garçon s'exprime avec agressivité et se développe librement. D'ailleurs, la fille est incitée à la douceur et à la timidité.

Nous constatons que la douceur est une valeur aussi.

R.Hubert (1970:459) confirme cette assertion en disant que:

*Les restrictions apportées à la
culture féminine apparaissent dès
lors comme un moyen, non seulement
de ramener la femme à son antique
subordination, mais encore de
restituer, par l'intermédiaire de la*

*femme, gardienne des traditions
d'obéissance, les disciplines considérées
comme indispensables à toute la
vie sociale."*

La femme est vue comme gardienne des traditions d'obéissance car c'est elle qui, dans la société traditionnelle reste au foyer avec des enfants. Donc elle doit passer ces traditions aux enfants. En effet, Sigmund Freud (1936:152) note que:

*Il est possible qu'il existe chez la
femme, du fait de son rôle dans la
fonction sexuelle, une tendance plus
manquée aux comportements et aux buts passifs.*

Dans les contes de: *La fille dans l'impasse, La fille incomparable* et *Les orphelins, la marâtre et le sorcier anthropophage*, nous observons que l'agressivité des filles est condamnée de manière implicite. La parole de la mère et celle du chef des hommes du camp dans *la fille dans l'impasse* montrent que les filles doivent être douces et non agressives. Quand la fille demande où se trouve son père, sa mère lui répond:

*A quoi te servirait-il que je te le
dise puisque, tu es une fille? Si tu
était un garçon, là je te le dirais. [P.181]*

Le chef des hommes du camp, de sa part, dit au roi celui-ci lorsqu'il découvre que cette fille (qui s'est déguisée en un garçon) est une vraie fille:

*Savez-vous que celui qui vous
bat au tir à l'arc, qui les
bat tous au saut en hauteur,
c'est une fille?*

Le père de la fille unique se met à plaindre quand l'on vole ses boeufs disant qu'il n'a pas de garçon pour aller à la poursuite des voleurs.

Or, je n'ai personne pour me venger, je n'ai pas de garçon, je n'ai que toi et tu es une fille. Tout mon espoir est parti et je vais mourir. [P.125]

Quand la fille décide de poursuivre les voleurs, son père lui reproche disant qu'il ne veut pas tout perdre.

Toutes ces paroles mettent en lumière l'assertion que les filles doivent se montrer et se présenter douces. Ce ne sont que les garçons qui peuvent aller au secours de leurs parents à cause de la liberté, qui leur est confiée par la société. La parole du chef insinue le fait que les filles ne peuvent pas s'exprimer agressivement. Elle révèle que les filles ne jouent pas au tir à l'arc et au saut en hauteur. C'est pourquoi tout le monde est étonné quand on découvre que c'est une fille et non un garçon qui bat tout le monde, le chef inclu, dans ces jeux des garçons.

La docilité comme valeur des filles est bien montrée par Ntantengengeri, une très belle fille dévouée à son mari. Selon le conteur;

Ntantengengeri était très belle et non seulement belle mais aussi douce, calme et prudente, toutes qualités qui font d'une fille la chérie de son mari. [P265]

La docilité et la prudence sont ainsi des qualités que les filles doivent avoir pour être appréciées par la société traditionnelle africaine.

Paul, dans un épître aux Corinthiens I, 14:34, dit aussi:

*Que les femmes se taisent dans
les assemblées car il ne leur
est pas permis d'y parler, mais
qu'elles soient soumises selon ce
que dit aussi la loi.*

Les filles qui fondent un foyer dans un endroit lointain à cause de la mauvaise marâtre, malgré leur force de caractère les filles se présentent douces et prudentes en acceptant leur père et aussi la marâtre, qui arrivent en pleurant.

CONCLUSION

En guise de conclusion, nous pouvons dire que les contes de l'enfant traduisent les conduites souhaitées par la société traditionnelle africaine. Ils sont parmi les moyens utilisés dans la société traditionnelle africaine pour critiquer les méfaits de la méchanceté, de l'orgueil, de la gourmandise, de la colère et de l'envie. Nous constatons aussi que la conduite attendue de l'enfant Africain envers tout le monde doit être faite par le respect envers toutes les personnes âgées comme les anciens, les vieillards et même les étrangers.

Selon J.J.Maquet (1967:59):

*Parmi les garçons et les filles
de sa génération à qui il est
lié par la parenté ou
l'affinité, le jeune Africain
apprend vite à discerner ceux
envers qui une conduite de
reserve est imposée et ceux
envers qui une conduite de
familiarité est admise.*

Ainsi, l'enfant apprend la valeur sûre de l'amitié, qui n'est pas liée à la richesse matérielle. Il apprend aussi la force d'une personnalité épanouie. C'est pourquoi D.Zahan dans P. Erny (1968:215) affirme que l'Africain valorise la domination de l'homme sur lui-même. Qu'il faut avoir l'aptitude à contenir ses passions, ses émotions et son comportement. Il ajoute que la seule règle gouvernant l'éducation de l'être humain c'est:

*Le support stoïque de la douleur
senti comme meilleur entraînement
à la maîtrise de soi; qui devient
ainsi le fondement de la
condition humaine vécue dans sa
plénitude.*

L'on peut dire que l'éducation morale doit s'adapter aux intérêts des enfants à chaque stade de leur évolution. La chose la plus importante est donc de modeler les dispositions affective qui feront de l'enfant un être effectivement social et moral.

Quant aux contes que nous traitons, c'est très clair que la société traditionnelle africaine avait développé un système de valeurs et un bon moyen d'en transmettre à ses membres. Ces

valeurs jouent un rôle primordial dans le fondement d'une société harmonieuse.

Malgré le fait que les structures de la société traditionnelle africaine changent vers la modernité, et que la forme nouvelle de l'éducation occidentale fondée sur une culture ouverte éclate le lien familial, nous pouvons dire que le conte à l'écrit transmet les valeurs de la société par rapport ou en contact avec le passé. L'Africain moderne est toujours en contact avec les autres à la campagne. Il n'est pas coupé de son lignage à la campagne. Pour celui qui n'a plus de contacts avec la campagne, le conte à l'écrit le rappelle les valeurs traditionnelles. Comme le dit excellemment, Mircea Eliade(1963:3);

"Pour intéresser un homme moderne,
cet héritage traditionnel doit être
présenté sous forme du livre".

CHAPITRE 4

POSITION DES ENFANTS DANS LA SOCIÉTÉ

TRADITIONNELLE AFRICAINE.

4.0 INTRODUCTION

Dans la société traditionnelle africaine, les enfants ont un rôle prépondérant à jouer dans la vie de la société tout entière. La position qu'occupent les enfants est si importante qu'on ne peut pas la négliger. Les enfants sont également le moyen dont des valeurs culturelles et des traditions sont transmises à l'autre lignage à travers le processus de la socialisation.

Nous entendons par socialisation le processus par lequel les enfants assimilent la part importante de leur patrimoine social. En ce qui concerne la société traditionnelle africaine, les enfants apprennent leur patrimoine social par l'observation des règles de la vie quotidienne de leur famille, de leur lignage, de leur village et par les commentaires que font les vieux et les anciens. C'est ainsi que le garçon et la fille en Afrique Noire, lorsqu'ils atteignent l'adolescence, ils savent leur place dans le réseau des relations interpersonnelles. Ils savent aussi la place de l'être humain dans la société et le monde tout entier.

La place que l'enfant occupe dans la société africaine dépend largement de son sexe. Belotti(1974) observe que la

société s'attend à un certain type de réponses, de réactions, d'attitudes conformes au sexe de l'enfant.

Beauvoir(1949:237) note que:

Depuis les premiers temps du patriarcal, ils ont jugé utile de maintenir la femme dans un état de dépendance; leurs codes se sont établis contre elle; et c'est ainsi qu'elle a été constituée comme l'autre.

Cette assertion démontre qu'il y a l'inégalité entre les deux sexes dans la société traditionnelle africaine en ce qui concerne leur rôle. On dirait qu'il y a deux sortes d'inégalité dans l'espèce humaine. L'une est naturelle car elle est fondée par la Nature. Celle-ci comprend la différence d'âges, de la santé, des forces du corps et des qualités de l'esprit. L'autre est l'inégalité politique parce que d'après Rousseau(1965:43)

....elle est établie ou du moins autorisée par les différents privilèges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme l'être plus riche, plus honoré, plus puissant qu'eux, ou même de s'en faire obéir.

Ainsi les relations nouées dans l'enfance par les parents constituent la base sur laquelle se fondent l'identité féminine et l'identité masculine.

POSITION DU GARÇON PAR RAPPORT CELLE DE LA FILLE DANS LA SOCIÉTÉ
TRADITIONNELLE AFRICAINE

D'après les activités réservées aux filles et aux garçons dans les contes, nous constatons que dans la société traditionnelle africaine, les enfants ont à se conduire et faire des choses selon leur sexe. En effet, les contes font parti des mythes qui définissent la condition humaine dans la société traditionnelle africaine.

L'importance et le rôle de l'enfant dans une famille et la société toute entière sont soulignés dans tous les contes que nous analysons. Néanmoins, dans la plupart des contes, on dépeint les garçons comme plus intelligents et vaillants que les filles. D'après les contes de: La fille dans l'impasse, et la fille incomparable, la préférence du garçon à la fille dans la société traditionnelle africaine est bien marquée. Dans le premier, le père de la fille est enfermé au camp militaire jusqu'au jour où il est relevé par son fils. Selon le conte, l'on dit que s'il n'avait pas d'enfant, il mourrait là-bas. Mais le règlement est que cet enfant doit être un fils. Ainsi la fille est vue comme inférieure par rapport au garçon pour une double raison. La première en est que la fille n'est pas permise d'avoir accès aux secrets de la société car sa mère refuse de lui dire où son père est allé:

*A quoi te servirait-il que je te
le dise puisque tu es une fille?
si tu étais un garçon, là,
je te le dirais.! [P. 181]*

Dans ce conte, ce sont les garçons que l'on dépeint d'une manière implicite comme intelligents et donc supérieurs, même si ce n'est pas le cas. Le fait que cette fille fait des exercices des garçons relève un point important; qu'il y a des exercices strictement réservés aux garçons ou aux filles.

Selon P. Erny (1990:41-::)

*Au sérieux inhérent à tout jeu
d'enfants, s'ajoute celui que donne
la conscience de tenir un rôle, de
remplir une fonction, dont les
conséquences dépassent celles
des jeux ordinaires*

Ceci expliquerait pourquoi, cette fille, en l'absence du frère qui devait relever son père au camp militaire, apprend les exercices des garçons afin qu'elle puisse relever son père et pour décharger sa mère des travaux excessifs.

P.Erny(1990:42) ajoute que:

*Par le jeu et la parodie, l'enfant
acte de la vie culturelle.*

Nous constatons, à travers cette assertion que la société traditionnelle africaine a l'attitude négative envers les filles qui font les activités masculines. Ceci est confirmé par la parole du chef des hommes du camp quand il découvre que la fille qui s'est déguisée en garçon est réellement une fille.

*Savez-vous que celui qui vous
bat au tir à l'arc, qui les
bat tous au saut en hauteur,
c'est une fille? [p.183]*

L'attitude du roi vers la fille est aussi non seulement négative mais aussi démoralisante. En apprenant que c'est une fille et non un garçon qui bat tout le monde dans les jeux, il tranche:

*ça, c'est extraordinaire! Pars,
va te marier; les filles, ça se
marie; une fille ne va pas à
la guerre. [P.185]*

En disant à la fille d'aller se marier, le roi réduit la fille à la fonction sexuelle et ses corrolaires.

Quand la fille refuse d'aller se marier disant qu'elle a pressé les seins, le roi finit par l'épouser lui-même. La marier illustre que le roi ne reconnaît pas toute la réussite de la fille.

Ceci est aussi dit dans le conte de: La fille dans la baratte. Cette fille n'est pas libre de faire sa propre décision. Tout d'abord, elle se cache dans la baratte pour ne pas être attrapée par les chasseurs qui veulent l'épouser forcément. Se cacher dans la baratte symbolise être enfermée et interdite de faire ce qu'elle juge utile.

Quant elle sort de la baratte, on enlève la barette, la cache et ne trouve nulle part où se cacher. C'est ainsi que le roi l'attrape et l'épouse. Ceci démontre que les filles sont subordonnées aux hommes.

Le conte de: La fille incomparable montre bien le degré auquel des garçons sont préférés aux filles dans la société. Cette fille, dont le père a perdu toutes les vaches aux armées, est refusée par son père d'aller à la poursuite de l'armée. Son père se plaint disant que:

*Or, je n'ai personne pour me
venger, je n'ai pas de garçon,
je n'ai que toi et tu es une
fille. Tout mon espoir est parti
et je vais mourir. [p.125].*

Malgré le refus de son père, cette fille passe outre et reprend les vaches de son père de l'armée. Les paroles des parents dans ces contes mettent en scène l'assertion et la pensée que dans la société traditionnelle africaine, le rôle d'aller aux secours des parents est assigné aux garçons. Celle du roi révèle que les filles ne jouent pas au tir à l'arc et au saut en hauteur et que leur place est dans le mariage. C'est pourquoi tout le monde est époustoufflé quand l'on découvre que c'est une fille et non un garçon qui bat tout le monde, le chef inclu, dans ces jeux des garçons.

Ces deux contes mettent en scène les situations différentes mais étroitement liées où des filles sont obligées d'aller aux secours de leurs parents car le règlement en place ne différencie pas entre les parents ayant des fils et ceux qui n'en ont pas.

Mais la conduite de ces filles est inspirée par le refus de la féminité.

D'après S. de Beauvoir(1949:84)

Il y a chez tout individu une volonté de puissance mais qui s'accompagne d'un complexe d'infériorité; ce conflit le conduit à user de mille subterfuges pour éviter l'épreuve du réel qu'il craint de ne pas savoir surmonter. En ce qui concerne la femme, son complexe d'infériorité prend la forme d'un refus honteux de sa féminité: ce n'est pas l'absence du pénis qui provoque ce complexe mais tout l'ensemble de la situation; la fille n'envie le phallus que comme le symbole des privilèges accordés aux garçons; la place qu'occupe le père dans la famille, l'universelle prépondérance des mâles, l'éducation, tout la confirme dans l'idée de la supériorité masculine."

La supériorité masculine est aussi évoquée par le conte de: Une fille incomparable.

Dans ce conte, la fille accomplit la grande prouesse de remporter deux fois des boeufs de son père. Mais peu après, cette fille enfante un enfant prodige. Dans leur foyer, il y avait une poule. Partout où elle grattait avec son poussin, il en sortait de l'or et de l'argent. Au moment où la mère était en train de prendre le nouveau-né pour le laver et lui couper le cordon, un aigle a emporté ce précieux poussin.

Cet enfant a délivré le poussin en tuant l'aigle avec le fusil. Le conteur finit par demander qui a accompli la plus grande prouesse parmi les deux personnages. Ceci nous mène à la comparaison de la mère et son fils. C'est-à-dire l'état masculin et féminin.

Cette situation est confirmée par Belotti

(1974:76-77) quand elle dit que:

La mère tolère, désire même intimement que son fils lutte contre elle et prenne l'avantage, car "c'est dans l'ordre des choses" (comme, pour la mère, le fait de sortir vaincue de la lutte). Mais, elle n'accepte pas de la part de sa fille, et elle ne tolère pas qu'elle prétende à l'autonomie (elle n'a pas en cette autonomie, et à cause de cela, elle doit prendre sa revanche sur quelqu'un d'une façon ou d'une autre), elle n'accepte pas davantage qu'un être semblable à elle, mais non égal, soit sa rivale.

Cette question révèle que les filles, même si elles font du bien, sont moins appréciés que les garçons. Bien que la mère du garçon ait battu l'armée et ait remporté des boeufs de son père deux fois, ce qu'a fait son fils est plus apprécié si l'on peut considérer l'âge de ces deux personnages. L'enfant qui vient d'être né; même avant qu'il ne commence à marcher prend le fusil et tue l'aigle. Que ferait-il donc s'il avait l'âge de sa mère?. Le garçon ferait plus que sa mère. C'est pourquoi Belotti (1974:25) affirme que:

La vérité est que la fille est moins désirée que le garçon, en fait souvent elle ne l'est pas du tout, et aussi que sa valeur sociale est considérée comme inférieure à celle du garçon.

Malgré la prouesse de cette fille, le conteur n'oublie pas de la cantonner dans une situation de la mère où elle enfante un enfant prodige qui devient plus brave et vaillant.

Belotti (1974:122) note que:

La naissance d'un garçon, surtout s'il est le premier né, représente pour l'homme l'apothéose, le triomphe: Si la procréation d'un enfant donne à l'homme la preuve réconfortante de sa virilité, la naissance d'un fils est ressentie comme l'expression complète parfaite, suprême de sa propre puissance, la virilité productrice de la perfection incarnée.

L'enfant de la fille, qui était le premier né et aussi un garçon, fait l'acte de vaillance et de bravoure en sauvant le poussin précieux. I.Droy (1990:29) constate que:

Les tâches féminines sont en général dépréciées et les tâches masculines entourées de prestige. La dévalorisation du travail féminin et la suprématie du masculin sur le féminin sont des faits universellement répandus dans le temps et l'espace.

Ceci expliquerait pourquoi la mère interdit à sa fille d'aller au camp militaire relever son père disant qu'elle n'est pas un garçon. De toute façon, la mère refuse de lui dire où le père est allé car elle est une fille.

C'est pourquoi I.Droy (1990:29) ajoute que:

Quant aux femmes, les tabous et les interdits (justifiés de manière symbolique ou religieuse) les maintiennent à l'écart des

activités masculines. La répartition des tâches n'est jamais neutre. Elle permet la reproduction de l'ordre social à travers la construction des identités sociales des individus. Les relations nouées dans l'enfance par les hommes et les femmes avec les figures parentales constituent la base sur laquelle se construisent l'identité féminine et l'identité masculine.

Ainsi, nous constatons que la société patriarcale cantonne la femme dans un état de dépendance où elle ne peut pas faire ce qu'elle juge bon, même si le but qu'elle poursuit pour le bien de toute la société. Friedrich Nietzsche, dans R.Thalmann, (1972:67) appuie cette lorsqu'il dit:

Dans une société maculine semblable à celle de la Grèce antique, les femmes ne seraient là que pour donner des enfants à l'exclusion de toute autre chose; aucune relation intellectuelle avec elles ni même vraiment d'amour. ...Point d'autre tâche pour les femmes que de mettre au monde des corps beaux et vigoureux, animés par le caractère directement transmis par le père.

A travers les travaux des enfants dans la société traditionnelle africaine, le garçon occupe une place plus privilégiée que la fille. Ceci est dit dans la plupart des contes où la fille fait les travaux du ménage au foyer alors que le garçon fait les travaux qui, naturellement le tient hors du foyer. Le lieu des

filles par rapport aux garçons tiennent les filles dans une position passive. Dans le conte de: Le frère, la soeur et l'ogre, nous constatons qu'après être devenus orphelins, ces enfants vont dans la forêt chercher de quoi manger. Comme nous l'avons déjà mentionné, la forêt en psychanalyse symbolise la situation où l'enfant ne sait pas que faire. Donc, aller à la forêt chercher à manger serait un symbole de la prise de conscience par ces enfants et qu'ils deviennent indépendants après la mort de leurs parents.

Arrivés à la forêt, ce garçon cherche pour sa soeur un abri dans un rocher. Cette fille devrait y vivre tout en attendant que son frère l'apporte quelque chose de sa chasse.

*Le garçon allait chasser des
petits oiseaux. La fille restait
là [p.367]*

Ainsi nous voyons déjà que la fille n'a pas de liberté car elle est déjà enfermée dans un enclos, c'est-à-dire le rocher. Elle n'a pas même le droit d'ouvrir la porte du rocher pour autrui sauf son frère dont elle devait maîtriser la voix. S. de Beauvoir (1949) dit que les femmes demeuraient au foyer faisant des tâches domestiques alors que les hommes se tenaient hors du foyer, faisant la chasse, la pêche ou bien d'autre chose ailleurs. Les femmes avaient à rester au foyer car, naturellement, elles devaient s'occuper des enfants. C'est à ce niveau primitif que sont nées les deux classes différentes, selon

le sexe. Que c'est aussi à ce moment où il est né la division du travail et ainsi les classes sociales.

E. Durkheim (1930:211) ajoute que:

*Cette cause ne saurait consister
dans une représentation
anticipée des effets que produit
la division du travail en
contribuant à maintenir l'équilibre
des sociétés*

Quand la bête trompe la fille et entre dans le rocher, la fille ne la tue pas car elle n'est pas armée. Son frère était parti à la chasse avec l'arc et la lance. La fille chasse la bête en jetant les petits pépins grillés en dehors du rocher. La bête trompe la fille encore une fois et la dévore. A la fin du conte, c'est le frère de la fille qui tue la bête et sauve non seulement sa famille qui avait été dévorée par cette bête, mais aussi il s'empare aussi des biens. Le garçon devient ainsi vainqueur riche pendant que la fille ne le devient pas car ce n'est pas elle qui a tué la bête.

Un conte rwandais Origine de l'inégalité, met en lumière non seulement l'origine de l'inégalité entre les ethnies mais aussi l'inégalité des sexes. Le sexe féminin est réduit à une place inférieure car les filles sont mentionnées juste en passant dans le conte. L'on dit qu'après la naissance de trois garçons;

*Leur mère donna ensuite
naissance à des filles. [P.141].*

Cette assertion montre que la société veut toujours perpétuer l'ordre masculin. Les trois garçons; Gatwa, Gahutu et Gatutsi sont les souches des trois groupes ethniques du Rwanda.

Si l'on définit le groupe ethnique comme l'ensemble de toutes les personnes vivantes ou défuntes qui se reconnaissent en un ancêtre commun, l'enfant joue un rôle prépondérant dans la perpétuation du groupe ethnique en question.

D'après le conte, il est évident que l'appartenance au lignage se transmet par le père. Le système patrilinéaire se trouve dans la plupart des sociétés africaines sauf la communauté kikuyu et beaucoup d'autres tribus africaines. Au Rwanda, le conte nous dit que Gatwa est de source Twa, Gahutu est de souche Hutu alors que Gatutsi est de souche Tutsi. Les souches des filles ainsi que celle des mères de ces garçons ne sont pas indiquées dans le conte.

Même dans le Bible, la fille n'est nommée nulle part parmi le lignage des fils de Noé.

Dans la postérité des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet sont les fils de Noé et il leur est né des fils après le déluge. La Bible nous donne les familles des fils de Noé d'après leurs générations et leurs nations. C'est de ces fils que sont sorties les nations qui se sont répandues sur la terre après le déluge.

D'après un conte Maasai, on explique l'origine des clans Maasai et comment on a abordé la division des clans.

F.Ngoma (1963:191) écrit que le clan est l'ensemble des ancêtres morts, des vivants et des membres futurs non encore conçus.

Les souches des clans Maasai sont ainsi des garçons. La division est qu'il y a deux groupes qui s'identifient à travers la couleur des vaches. L'un s'appelle "la maison des vaches rouges", tandis que l'autre est la "maison des vaches noires". Il est expliqué que ces deux groupes sont partagés encore en cinq pour former les cinq clans Maasai.

Naiteru-kop épouse deux femmes. Il donne à la première femme des vaches rouges, lui construit une maison à droite de la barrière. A la deuxième femme, il donne des vaches noires et sa maison est construite à gauche de la barrière. On dit que la première femme met au monde trois fils; Lelian qui est la souche du clan Ilmolelian. Le second fils, Lokesen est devenu l'ancêtre du clan Ilmakesen alors que Losero, le troisième fils est l'ancêtre du clan Iltraarrosero. Ce sont des clans de la main droite car la maison de leur mère a été construite à droite de la barrière.

De l'autre côté, la deuxième femme donna naissance à deux fils. Le premier est *Laiser*, qui donna naissance au clan *Aiser*. Le second fils, *Lukum* a donné naissance au clan *Lukumai*. Ceux-ci sont des clans de la main gauche. Ceci démontre que dans la plupart des sociétés, l'on préfère des fils plutôt que des filles. Un historien de la femme *Dmonaldson*, dans *S. de Beauvoir* (1949:95) remarque que c'est seulement chez les psychanalystes où l'on définit l'homme comme un être humain et la femme comme femelle; chaque fois qu'elle se comporte en un être humain on dit qu'elle imite le mâle. Pour elle;

*la femme se définit comme un être
humain en quête de valeurs au
sein d'un monde de valeurs, monde
dont il est indispensable de
connaître la structure économique
et sociale.*

A mesure que l'enfant grandit, il est soumis aux règlements qui régissent l'ensemble de la société. Il est mis à la contribution des activités de la société. Comme le dit *P. Erny* (1968:122):

*...le petit Africain est appelé très
tôt à participer à la marche de la
société par son travail et les
responsabilités d'ordre économique
qu'on lui demande d'assurer.*

Les tâches des filles dans la plupart des contes sont centrées au foyer. Elles ne vont hors du foyer qu'en allant arracher les herbes. En fait, arracher les herbes est une activité principale des filles, au cours de laquelle elles se retrouvent entre elles.

Après avoir arraché les herbes, les filles se confinent de nouveau au foyer.

Le conte de: Origine de l'inégalité montre que le fils qui s'associe étroitement à sa mère devient un enfant gâté.

Gatutsi, le cadet dépasse les autres en agilité et en intelligence. Il apprend vite l'art de flatter et de ruser. Son occupation favorite est de garder le bétail. Son frère Gahutu, lui, aimait cultiver et aider sa mère aux travaux du ménage et il avait peu d'intelligence. Gatutsi, qui ne restait pas à la maison avec sa mère est représenté comme le plus intelligent des trois garçons à travers le rôle qu'il a joué à Gisaka quand leur père les y avait envoyés pour demander quel était le premier mois. A la fin du conte, c'est Gahutu (qui aidait sa mère dans le travail du ménage) et Gatwa qui sont maudits par leur père. Leur père leur dit qu'ils seront asservis à Gatutsi, qui, d'ailleurs s'est montré intelligent et brave à Gisaka. Il avait veillé pendant toute la nuit pour écouter la conversation pendant que ses frères s'étaient endormis. Comme ça, Gatutsi est nommé chef de la famille malgré le fait qu'il est le cadet.

Ce type de conte maintient que la femme est toujours dans une seconde position par rapport à l'homme parce que l'enfant qui

reste à la maison avec sa mère n'est pas représenté comme aussi intelligent que celui qui passe ses temps hors de la maison.

Ainsi, l'origine de l'inégalité des sexes commence à la maison par les attitudes des parents envers les enfants.

On dirait que les contes ne dépeignent pas la fille comme une enfant prodige. Ayant noté que l'enfant prodige a le pouvoir surnaturel de manipuler des choses qui sont contre lui, il va sans dire que celui-ci occupe une place privilégiée dans la famille et ainsi dans la société. Dans la plupart des contes, tous les enfants prodiges ne sont que des garçons.

Il est à noter que les enfants qui s'opposent aux rois et aux gens puissants mais qui abusent de leur pouvoir sont des enfants prodiges; et certainement des garçons. Leur opposition est toujours pour la justice dans la société. C'est ce type d'enfant qui arrive toujours au secours de ses parents quand leurs vies sont menacées par des gens malfaisants. Les seules exceptions des enfants filles qui s'opposent aux gens malfaisants finissent mal car elles ne deviennent pas héroïnes. Tels sont les cas de la fille dans l'impasse qui termine par être épousée par le roi et la fille incomparable qui, après avoir sauvé les boeufs de son père, met au monde l'enfant prodige qui accomplit une tâche de tuer l'aigle malfaissant juste après sa naissance. Le conte, implicitement montre que le fils de cette fille a fait une plus grande prouesse que sa mère.

Le conte de: Les deux soeurs, l'enfant prodige et la sorcière montre les filles comme jalouses et imbéciles dans le sens qu'elles refusent d'être accompagnées de leur frère qui vient d'être né. Elles le battent et le chassent en disant qu'il ne peut pas les accompagner chez leur amie. Mais ce garçon prodige insiste d'aller avec elles. Le fait que ce garçon dit à sa mère de le faire sortir même avant que le jour d'être né n'arrive, signifie que le garçon a un pouvoir. Ceci est confirmé quand le garçon sort lui-même le moment où sa mère va uriner et se nomme lui-même.

Le nom qu'il se donne est "Masoedi". C'est un nom qui montre la liberté que les garçons jouissent dans la société traditionnelle africaine. Masoedi veut dire " je-vais-avec-elles". C'est un nom de temérité.

La nuit, les deux filles dorment profondément pendant que leur frère veille. Lorsque la sorcière vient verser de l'eau chaude sur ces filles, c'est leur frère prodige qui les réveille. Il leur dit:

*Vite, levez-vous! Il y a quelqu'un
qui vient! [P. 127]*

Ceci signifie que les filles ne sont pas attentives et elles attendent qu'on leur donne la direction à suivre dans les situations complexes.

La prouesse de l'enfant prodige s'explique aussi à travers l'enfant terrible dont les parents sont tellement pauvres. La route qui menait au foyer de ses parents passait par le champ des animaux. Chaque fois quand la mère de ce garçon emporte le repas à son père, les animaux la maltraite. Mais dès que cet enfant sort du ventre de sa mère, il demande à porter le repas de midi à son père. Cet enfant, malgré son âge et sa petitesse est courageux et puissant dans le sens qu'il bat les animaux qui s'affrontent à lui et le gênent quand il porte le repas à son père. Tous les animaux qui l'affrontent sont vaincus par cet enfant. Si nous comparons ce garçon à sa mère, nous voyons que le sexe féminin est présenté comme dépourvu du courage et du pouvoir de lutter. Ce conte explique la raison qui fait que les animaux ne vivent pas avec l'homme et l'origine de la haine. C'est à travers les efforts d'un garçon et non d'une fille que les animaux vivent loin de l'homme.

Si nous analysons ce conte par rapport au conte de: Les orphelins, la marâtre et le sorcier anthropophage, nous constatons que les filles et leur frère cadet se cachent dans un jare. Le sorcier anthropophage revenu, voit dans son foyer des pas indiquant que quelqu'un avait marché dans son foyer. Lorsqu'il commence à chercher qui était dans les jares, ces filles l'effraient et il s'en va. Ces filles ne s'affrontent pas au sorcier comme font des garçons aux ennemis.

Le sexe féminin est montré comme impuissant en absence de l'homme. Le père de ces enfants faisait tout pour sa femme et ses enfants. Mais après sa mort, la marâtre va chez les enfants en pleurs espérant rester avec les enfants qu'elle punissait sans aucune raison auparavant.

Un autre conte où l'on trouve un enfant prodige est: Dog-lém et la sorcière-palmier. Littéralement le nom Dog-lém veut dire "mon buffle". Lui aussi, il est un enfant prodige car il sort quand sa mère va uriner. C'est lui qui sauve tous les enfants du village lorsqu'ils sont pris par la sorcière-palmier. Le conte met en scène la sagesse du garçon et celle de la femme. La sorcière se déguise en un palmier quand elle vient au village mais Dog-lém le sait. On enferme tous les enfants dans les cases mais un boiteux qui est resté dehors ouvre la porte pour les enfants afin qu'ils puissent, eux aussi, manger des fruits.

Quand ils grimpent le palmier, le palmier s'en va avec eux. Mais Dog-lém se change en une vache et va chez la sorcière chercher des enfants. Celle-ci dit à Dog-lém (déguisé en une vache) d'enfanter un veau s'il est vraiment une vache.

Dog-lém le fait. Le veau dérange les potteries de la sorcière. Celle-ci se fâche et envoie des enfants chasser le veau. C'est comme ça que Dog-lém prend des enfants et retourne au village.

Quand la sorcière revient au village avec le but de tuer Dog-lém, c'est celui-ci qui la tue en écrasant la gourde à sel et à piment aux yeux. c'est comme ça que Dog-lém devient chef du village alors que la femme sorcière qui s'opposait à lui est réduite à la mort.

La société traditionnelle place les filles à l'état de soumission comme le confirme le conte Ntantengengeri. Ntantengengeri est une fille dont la décision n'est pas respectée par ses parents. Ses parents l'obligent à se faire marier à une famille princière pendant qu'elle a son fiancé qu'elle avait choisi elle-même. Ceci est un témoignage que la fille ne peut pas décider de faire ce qu'elle pense être mieux pour sa vie. Cette fille préfère mourir au lieu de se marier à celui qu'on lui a imposé. D'autre part, le jeune homme l'abandonne quand il voit que les parents de Ntantengengeri s'opposent à leur mariage. Ainsi, le conte met l'accent sur l'inconsistance masculine car le jeune homme abandonne la fille pendant qu'elle lui est dévouée. Ceci confirmerait ce que Belotti (1974) dit, que les garçons sont élevés avec plus de liberté que les filles.

D'ailleurs, en Afrique traditionnelle, selon les règles de la bonne éducation, les jeunes filles ont à se montrer très réservées à l'égard des hommes et surtout des étrangers qui visitent la maison.

En effet, le conte de: Les deux soeurs et le sorcier bossu présente la fille réservée comme celle ayant la conduite la plus désirée. Le fait que l'une des soeurs est obéissante au sorcier fait qu'elle soit récompensée par de bons bijoux que lui donne ce sorcier. La soeur qui fait les choses à la hâte et orgueilleusement est punie par le sorcier car elle devient plus laide.

En ce qui concerne les rites de l'accouchement, (A.Van Gennep: 1981:51) dit que ceux-ci ont pour but de réintégrer la femme dans les sociétés auxquelles elle appartenait antérieurement, ou de lui assurer dans la société générale, une situation nouvelle, en tant que mère, surtout s'il s'agit d'un premier enfantement et d'un garçon. D'après cette constatation, l'arrivée du garçon est fêtée par la société alors que celle de la fille ne l'est pas. Les rites qui sont faits à la naissance des enfants, dépendent du sexe de l'enfant.

En Afrique traditionnelle, la vie sociale et la vie cosmique sont étroitement liées. Il y a donc des rites d'agrégation du nouveau-né au monde cosmique. C'est ici d'où vient la présentation au soleil, à la lune et à la terre. Cette présentation est significative dans le sens que le garçon est présenté après trois jours.

En Lucane, Belotti (1974:33) souligne que dès la naissance d'un garçon, l'on jette un broc d'eau dans la rue pour symboliser que le garçon est destiné à parcourir tous les chemins du monde. Quand la fille est née, on répand l'eau dans l'âtre. Ceci symbolise que sa vie se déroulera enfermée entre les murs domestiques. Ceci démontre la liberté pour le garçon et la restriction pour la fille.

CONCLUSION

Dans le chapitre qui précède nous avons discuté comment le garçon et la fille sont vus dans la société traditionnelle africaine. Le rôle que les enfants jouent dans les conte dépend principalement de leur sexe respectif. Ainsi il n'y a pas de participation équitable au travail en ce qui concerne la vie agricole, artisanale et culturelle. On attribue aux enfants des rôles différents.

D'après les cycles de l'enfant dans les contes africains, le petit garçon (surtout le cadet ou le garçon unique) est présenté comme très vaillant; il a le pouvoir surnaturel et un don de vision qui lui permet de surmonter toutes les difficultés se dressant devant lui. Le jeune garçon accomplit très aisément ce que ses parents et ses aînés ne peuvent pas faire. Il triomphe des rois injustes, des géants et d'autres personnes malfaisatrices. Il se joue d'eux comme ils se sont joués de ses parents.

D'ailleurs, comme le dit Belotti (1974:30):

La fille est désirée-si elle l'est-
selon une échelle de valeurs, pour
ainsi dire de commodité.

Cette assertion est confirmée par la plupart des contes. Les filles, si elles sont vaillantes, finissent mal lorsque les hommes les réduisent à un état inférieur de dépendance.

Mais comme l'a noté Jung dans P. Erny (1990:68):

Il y a un paradoxe surprenant dans tous les mythes de l'enfance: d'une part, l'enfant se trouve livré sans défense à des ennemis extrêmement puissants, il est constamment menacé de destruction, et d'autre part il dispose par contre de forces qui dépassent la mesure humaine. Cette affirmation du mythe est étroitement liée au fait psychologique que d'une part, l'enfant est insignifiant...d'autre part, il est divin.

On dirait que les contes sont comme ça parce que depuis le temps le plus ancien l'homme était le détenteur du pouvoir et il ne veut pas que cela finisse avec lui. Il essaie de le garder toujours et de le transmettre à une autre personne comme lui-même.

Si nous nous basons sur la réalité sociale actuelle, la préférence pour les garçons ne serait pas valable si l'attente des parents n'était pas aussi différente d'après les deux sexes. Si les parents et la société entière considèrent l'enfant comme un être unique qui peut être aidé à se développer dans la direction propre à lui, le problème du sexe serait faux. Ainsi, il faut que les parents montrent à leurs enfants qu'ils sont égaux malgré le sexe en les entraînant également dans les tâches domestiques et bien d'autres tâches indistinctement à leurs sexes.

CONCLUSION GENERALE

Cette étude n'avait pas pour but d'étudier tous les thèmes des contes de l'enfant. Elle avait pour but d'étudier les thèmes centrés autour de l'enfant et de montrer comment ils sont porteurs de valeurs morales et éducatives, soit explicitement, soit implicitement; et de mettre en lumière les différences existant dans le traitement des garçons et des filles dans la société traditionnelle africaine. Tout en analysant les thèmes que nous avons choisis, nous espérons montrer comment l'auditeur ou le lecteur de ces contes peut dégager le sens et l'importance à travers les thèmes.

Les contes ne racontent pas seulement les histoires pour distraire. Ils transmettent aussi la vision du monde et l'organisation sociale de la société traditionnelle africaine. A travers les contes que nous avons vus, les sphères sociales ne sont pas partagées entre les adultes et les enfants.

Tout le monde est interdépendant car le processus de l'éducation morale de l'enfant joue le rôle de producteur et de fonction du système culturel pratiqué par la société. C'est comme ça que la société peut s'assurer de la continuité car comme l'a noté J. Kenyatta (1971:107) la prospérité dépend des activités de tous les membres du groupe familial.

Normalement l'éducation doit se déplacer de l'adulte vers le jeune et dans une attitude directive vers une autre tenant compte du potentiel éducatif que contient l'exercice. C'est pourquoi, les contes sont aussi un bon moyen d'éducation car ils ne s'imposent pas aux auditeurs ou aux lecteurs. Au contraire, les contes guident et fournissent des modèles désirés. A travers les contes, les enfants sont enrôlés dans un bon système d'éducation. Le petit enfant cherche toujours à s'affirmer. Ainsi, lui donner une éducation lui permettra de se réaliser lui-même. Ceci l'aidera de s'exprimer et d'avoir un comportement selon les règles, les circonstances et les milieux où il se trouve.

Une éducation plus étendue est consacrée à la période de l'enfance dans la société traditionnelle africaine. Elle peut être une éducation militaire, technique, religieuse ou physique. Toutes ces formes d'éducation sont enseignées à travers le folklore.

Selon les contes, nous constatons qu'il n'y a pas mal d'exercices physiques. Il y a la lutte, comme le fait la fille dans l'impasse; la chasse, comme le font des garçons; les travaux dans les champs dans la plupart des contes; le maniement des armes comme le font la fille incomparable, la fille dans l'impasse et les garçons qui vont à la chasse; et arracher les herbes dans les forêts.

La souffrance des enfants comme nous l'avons vu dans quelques contes est symbolique dans le sens qu'elle fortifie la co-existence. Cette souffrance joue un rôle prépondérant car elle donne l'accès à l'ouverture de l'esprit et plus important, à la joie. En souffrant ensemble comme les orphelins chez la marâtre ou les beaux-frères dont la mère de l'un n'aime pas l'autre, cela les unit plus que ne le ferait la joie. Par exemple l'union des orphelins ne se réalise qu'après être maltraités par la marâtre. Ceux-ci s'enfuient et fondent leur foyer dans la brousse. L'amour de Burembo envers son frère se fortifie après la souffrance des deux.

Bunyana avait été jeté à l'eau par quelqu'un envoyé par la mère de Burembo. Burembo de son côté avait mis beaucoup de temps en cherchant son demi-frère. Quand les deux se retrouvent (Burembo trouve Bunyana) ils deviennent très contents et vivent ensemble. On les marient même ensemble.

Un autre élément psychologique dans les contes qui pourrait créer entre enfants une atmosphère spéciale est le jeu. Si les enfants jouent ensemble, cela montre que rien ne doit être étranger ou caché entre eux. Il ne faut pas qu'il y ait des secrets entre des enfants qui vivent ensemble. En somme, les contes enseignent les conditions essentielles pour la réussite dans la vie dans la société traditionnelle et moderne.

A travers la parole, le jeu et des activités qui se déroulent dans les contes, nous constatons que la fille dans la société traditionnelle africaine reste contournée à une position secondaire.

Ce sont des garçons qui sont dépeints comme intelligents et braves. Là où les filles triomphent, elles finissent par être dégradées et réduites au profit des hommes. Le sexe dominant, le mâle, se voit lui-même supérieur et s'impose à l'autre qu'il considère inférieur.

Nous pouvons dire que dans la société traditionnelle africaine, ainsi que dans la société moderne, l'éducation se fait dans et par la vie.

D'après les méthodes actives, l'enfant est centralisé autour d'un programme car il participe à des travaux et à des préoccupations réels.

Cette étude nous a montré la possibilité d'adopter l'approche psychanalytique et l'approche féministe dans l'analyse du contenu des contes en ce qui concerne les thèmes, les valeurs morales et éducatives, et la position sociale des garçons et des filles dans la société traditionnelle africaine. Ces théories nous ont été utiles pour montrer comment la psychanalyse et le féminisme peuvent s'appliquer aux contes de l'enfant.

Nous espérons qu'ils auront contribué à apporter des données dans l'étude de nos objectifs, aspects qui d'ailleurs, ne semblent pas avoir été étudiés à fond dans les contes de l'enfant.

Nous ne pouvons pas conclure que nous avons tout exploité en ce qui concerne les données dans les contes de l'enfant. Il y a beaucoup plus d'autres approches à utiliser car celles-ci ne sont pas les seules. Il y a aussi d'autres champs à suivre dans l'analyse des contes. L'on peut aussi étudier les contes en suivant l'analyse typologique ou ethnographique ou l'on peut s'inspirer sur l'approche stylistique ou marxiste.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES DE REFERENCE

Copans, J. et Couty, P. 1976. Contes Wolof du Baol, Paris: Union Générale d'Éditions.

Dadié, B.B.1953. Le Pagne noir. Paris: Présence Africaine

Fortier, J.S.J.(ed.).1974. Dragon et sorcières:Contes et Moralités du Pays Mbai. Paris Editions Arnold Colin

Paulme, D.1976. La Mère dévorante. Paris:Éditions Gallimard.

Rodgem, F.M. (ed.) 1972. Anthologie Rundi. Paris Classiques Africaines.

Smith, P.(ed.).1975. Récit Populaire au Rwanda. Paris Editions Arnold Colin

CONTES

Ayissi, L.M. 1968. Contes et Berceuses Beti
Yaoundé: Editions clé Yaoundé.

Diop, B. 1961. Les Contes d'Amadou Koumba. Saint-Amand: Editions Présence Africaine

Finnegan, R. 1967. Limba stories and story telling
Oxford: Clarendon Press.

Kipury, N.1983. Oral literature of the Maasai
Nairobi:Heinemann Educational Books.

Morin, D. 1980. Contes de Djibouti
Paris: Conseil international de la langue française.

Nathan, F. 1985. Les Contes de Perault. Malesherbes: Les Presses de Maury

Odaga, A.B. 1984. Yesterday's Today: The study of Oral literature
Kisumu: Lake Publishers and Enterprises.

Ogike, U.A. (éd) 1978. Contes nigériens
Paris: Hatier

Walker, A.R. 1987. Contes Gabonais
Paris: Présence Africaine.

ROMANS

Beti, M. 1954. Ville Cruelle
Paris: Présence Africaine.

Bhely-Quenum, O. 1960. Un piège sans fin
Paris: Editions Stock

Camara L. 1953. L'enfant noir
Paris: Librairie Plon.

OUVRAGES FEMMES

Belotti, E.G. 1974. Du Côté des Petites filles. Paris:
Editions des Femmes

Bullock, S. 1995. Women and work.
London: Zed Books Ltd.

Chemain-Degrange, A. 1980. Emancipation féminine et Roman Africain Dakar-Abidjan-Lomé: Les
Nouvelles Editions Africaines

Chisungu, R.A. 1956. A girl's initiation ceremony among the Bamba of Northern Rhodesia
London: Faber

- de Beauvoir, S. 1949. Le deuxième Sexe: Tôme 1
Paris: Editions Gaillimard.
- 1949. Le deuxième Sexe: Tôme 2
Paris: Editions Gaillimard.
- Droy, I. 1990. Femmes et développement rural.
Paris: Editions Kartha.
- Goumberger, B. Le narcissisme dans la sexualité
féminine dans Chasseguet, J.S.1972
La sexualité féminine.
Paris: Petite Bibliothèque Payot
- Kabira, W.M.et Masinjila, M. 1994 ABC Gender of analysis.
Nairobi: FAWE.
- Leblanc, M. 1960 Personnalité de la femme Katangaise
Contribution à l'étude à son
acculturation
Nauvelaerts: Publication Universitaire
de Louvain
- Nietzsche, F. Humain trop humain, dans
Thalman, R. 1972. Etre femme sous le IIIe Reich.
Paris: Editions Laffont
- Robert, G.1979. Simone de Beauvoir et le féminisme
dans:Magazine Littéraire: Simone de Beauvoir
Paris: Information Press.

OUVRAGES PEDAGOGIQUES, SOCIOLOGIQUES ET MORALES

- Abbadie-C,C et al. 1973. Les livres pour les enfants
Paris: Editions Ouvrières.
- Balla, M.H. et Minyono-Nkodo, M.F. dans la préface aux
Contes du Cameroun de B. Bikoi et
E. Soundjock. 1978. Yaoundé: cevec:

- Dadié, B.B. 1957. Le rôle de la légende dans la culture populaire des Noir d'Afrique
dans Présence Africaine, No. XIVXV-
Juin-Septembre.
- De Beauvoir, S.1974. Pour une morale de l'ambiguïté
Phyrhus et ciné: Editions
Gallimard.
- Durkheim, E. 1934. L'éducation morale
Paris: Presses Universitaires de
France
- 1930. De la division du travail social.
Paris: Presses Universitaires de
France
- Eliade, M. 1963. Aspects du mythe.
Paris : Gallimard.
- Erny, P. 1968. L'enfant et son milieu en Afrique Noire
Paris: Editions de l'école
- 1990. L'enfant dans la pensée
traditionnelle d'Afrique Noire
Paris: Editions l'Harmattan
- Giaule, C. 1965. Ethnologie et langage: La parole
chez les Dogon
Paris: Gallimard.
- Hubert, R. 1970. Traité de pédagogie générale
Paris: Presses Universitaire de France.
- Kenyatta, J. 1971. Facing Mount Kenya. Nairobi: Heinemann
Educational Boos
- Marcien, T. 1977. L'idée d'une philosophie négro-
africaine.
conférence Yaoudé

- Mareuit, A. 1977. Le livre et la construction de la personnalité de l'enfant
Paris: casterman.
- Marrou, H.I. 1948. Histoire de l'éducation dans l'antiquité
Paris: Seuil
- Ngoma, F. 1963. L'initiation Bakongo et sa Signification
Elisabethville: C.E.P.S.I.
- Rokeach, M. 1970. Beliefs, Attitudes and values
Sanfrancisco: Jossey-Bass inc. Publishers.
- Steiner, R. 1982. L'éducation de l'enfant: à la lumière de la science spirituelle
Paris: centre Friades.
- Van Gennep, A. 1981. Les rites de passages.
Paris: Editions A. et J. Picard.

OUVRAGES CRITIQUES

- Bettelheim, B.1976. Psychanalyse des contes de fées
New York: Editions Robert Lafont
- Comerin, R. 1976. Littérature d'Afrique noire de langue française
Paris: Presses Universitaires de France.
- Freud S.1933. New Introductory lectures on psychoanalysis traduit/revue par James strachey. New york: Northon
- 1936. Nouvelles conférences sur la psychanalyse
Paris. Gallimard
- 1979. Essais de psychanalyse
Paris: Petite Bibliothèque Payot

- Jan. 1.1969. Essais sur la littérature enfantine
Paris: les éditions ouvrières.
- Lambert, W.E et Lambert, W.W (ed) 1973. Social psychology.
New York: Prentice hall.
- Lundquist, L. 1983. L'analyse textuelle: Méthodes et
exercices.
Paris: CEDIC.
- Mair, L. 1963. New nations
Trome: D.R. Hilman and sons Ltd.
- Maquet, J.J. 1961. The premise of inequality in Ruanda.
London: Oxford University Press
- 1967. Africanité traditionnelle et moderne
Paris: Editions Présence Africaine
- Ng'uessan, A.M. dans Littérature de côte d'Ivoire 1.
Notre Librairie. Jan-Mars 1987.
- Ortigue, M.C. et Ortigue, E. 1984
Oedipe Africain
Paris: Editions L'Harmattan
- Rao, S.R. 1980. The children's MAHABHARATA
Bombay: Orient Longman Ltd
- Rousseau, J.J.1965. Discours sur l'origine et les
fondements de l'inégalité parmi les
hommes.
Paris: Gallimard.
- Senghor, L. S. 1964. Liberté 1, négritude et humanisme.
Paris: Seuil.
- Trousseau, R. 1965. Un problème de littérature comparée.
Les études de thèmes (Essai de
méthodologie, Paris, Minard, lettres modernes,
situation no. 7).

William, W.A. 1987. The deeper necessity folklore and humanities.
Journal of American folklore No. 400.

OUVRAGES LINGUISTIQUES

Dubois, J., Gaciomo, Guespin, L., Marcelles..C.,
Baptiste, J. et Mevel, J.P. 1973
Dictionnaire Linguistique
Paris: Librairie Larousse

Laplanche, J. et Pontalis, J.B. 1971. Vocabulaire de la psychanalyse
Paris: Presses Universitaires de France

Propp, V. 1970. Morphologie du conte
Paris: Gallimard

THESES ET MEMOIRES

Alembi, E. 1991. Analysis of the style and social significance of the Abanyole children's soiral poetry: Kenyatta University (Mémoire de maîtrise). 1976.

Gachiri, E.W. 1987. Transmission of values in kikuyu traditional society with special reference to story.
University of Birmingham (Mémoire de Maîtrise)

Kabaji. E. 1991. The Maragoli folktale. It's meaning and aesthetics. Kenyatta University (Mémoire de maîtrise)

Mpesha, N.G.A. 1995. Childrens literature in Tanzania: A literacy appreciation of it's growth and development.
Kenyatta University (Thèse de Doctorat).

Muthoni, W. 1986. La femme et les problèmes sociaux chez les romancières noires francophones. Montpellier: Université Paul Valéry. Thèse de Doctorat).

Mwanzi, H.O.A. 1982. Children's literature in Kenya:
An appreciation of children prose fiction.
University of Nairobi (mémoire de maîtrise).

----1995. The style of the short story in
Kenya: An analysis of the short stories
of Ngugilwa Thiong'o, Leonard Kibera
and Grace Ogot.
University of Nairobi (Thèse de Doctorat).

VARIA

Tinitarian Bible Society. 1988. La Sainte Bible Genèse Chapitre
10 London.

Recherche, Culture et Pédagogie. Juillet-Août-Septembre 1982

Fouda, J-B. Julliot, H. et Lagrave, P. 1961. Littérature
Camérounaise Yaoundé/Revue

ANNEXE

LES DEUX SOEURS, L'ENFANT PRODIGE ET LA SORCIERE

Une femme avait mis au monde deux enfants, des filles toutes les deux et elle était encore enceinte. Les deux filles se dirent entre elles: <<Demain, nous irons en voyage au village voisin chez notre amie.>>

Le soir même, l'enfant qui était dans le ventre de sa mère remua et dit: << Maman ! fais-moi sortir! Maman! fais-moi sortir!>> et pouf! le voilà sorti. Aussitôt, il se met à parler et déclare:<< Mon nom est Maosédi, c'est-à-dire: Je-vais-avec-elles.>>

Durant la nuit, il se lève, se met à marcher, va saluer ses soeurs et leur dit: << Alors, demain nous partons? - Pour aller où?>> lui demandent-elles. << Mais pour le voyage dont vous parliez tout à l'heure. - Qui t'a parlé de cela à toi qui étais encore aujourd'hui dans le ventre de ta mère?>>

Le lendemain matin, les deux soeurs se mettent en route et voilà que le petit frère se précipite derrière elles. Elles se retournent, l'attrapent, lui donnent une bonne fessée et le ramènent à sa mère. Puis elles continuent leur route. Mais le petit repart à leurs troussees.

Elles marchent longtemps. Enfin, les voilà au village de leur amie. Le petit les suivait toujours. En le voyant, elles étaient furieuses. [Il faut savoir que la mère de leur amie était une sorcière.] Quand le jour tombe, elles continuent à s'amuser entre elles jusqu'au milieu de la nuit. Enfin, leur amie les emmène dormir avec elle dans sa hutte.

La mère entre derrière elles et dit à sa fille: <<Mon enfant, dis à tes amies d'étendre leur natte par terre pour se coucher et mets-toi sur le lit.>>

Puis, la sorcière s'en va et met de l'eau sur le feu dans une grande marmite. Quand l'eau sera bouillante et que les enfants dormiront, elle la leur versera dessus et les fera mourir en les ébouillantant afin de les manger.

Une heure plus tard, les filles étaient endormies: La sorcière arrive avec sa marmite d'eau bouillante.

Heureusement le petit frère ne dormait pas. Il réveille ses soeurs et leur dit: <<vite, levez-vous! Il y a quelqu'un qui vient!>>

La sorcière qui s'est rendu compte que tous les enfants étaient levés, s'en retourne à pas de loup. Elle attend un bon moment avant de revenir. Maosédi en profite: Il fait lever ses soeurs et doucement, pour ne pas la réveiller, celles-ci prennent la fille de la sorcière et la déposent sur leur natte. Puis, elles montent sur le lit à sa place.

Quand la sorcière revient avec sa grosse marmite, elle croit que les amies de sa fille sont toujours couchées sur la natte. Elle verse l'eau dessus et elle ébouillante sa fille. Puis elle se retire sur la pointe des pieds. Dans un grand silence aussi, les deux soeurs se lèvent avec leur petit frère et s'en retournent chez elles.

Extrait de: Dragon et sorcières: Contes et Moralités du pays Mbai: PP. 126-129

L'ENFANT AU COTE POURRI

Il était une fois un homme qui épousa deux femmes et ils eurent ensemble des enfants; le premier s'appelait Burembo, l'autre s'appelait Bunyana. Un jour, l'homme se rendit à la cour. En arrivant à la cour, il apprit que la mère de Bunyana était morte. Il revint alors dire à la mère de Burembo: <<Tu garderas cet enfant, je retourne faire mon temps à la cour.>>

Dès lors, la mère de Burembo voulut tuer Bunyana. Burembo et Bunyana cependant s'aimaient et si l'un n'était pas là, l'autre ne mangeait pas. Elle cherchait donc comment l'empoisonner mais cela lui était difficile et un jour, comme ils ramenaient les vaches, elle leur dit: <<Préparez-vous, je vais vous envoyer demain chez vos oncles maternels. >> Elle envoya ainsi

son fils Burembo au loin et elle envoya l'autre tout près. Bunyana qu'on avait envoyé tout près, s'en alla, revint rapidement et elle lui dit alors: <<Va prendre ta récompense dans le grand panier près de l'oreiller!>> Comme il se penchait, elle le poussa dedans, mit le couvercle, puis en chargea son frère qui alla le jeter dans la rivière. Mais un gros roseau qui était dans la rivière, le retint.

Burembo revint: <<Où est Bunyana? - Il n'est pas encore revenu.>> Lorsqu'on lui donna à manger, il refusa: <<Je ne mange pas en l'absence de Bunyana.>> Lorsqu'on lui donna du lait, il refusa: <<Je ne mange pas en l'absence de Bunyana.>> Il menait paître les vaches et une fois dans les pâturages, il cherchait les cultivateurs en train de cultiver et leur quémandait des patates douces; il les mangeait crues ou parfois les grillait.

Puis un jour, il abreuva le bétail au gué où on avait jeté Bunyana. Les vaches de Bunyana, sentant sa puanteur, refusèrent de boire l'eau. Alors il se mit à chanté: <<La Noire de Bunyana a refusé que je l'abreuve.>>

La Grise de Bunyana a refusé que je l'abreuve.

La Brune de Bunyana a refusé que je l'abreuve.

La Noire de Bunyana a refusé que je l'abreuve.

Et Bunyana qui était là avec un côté pourri, dit: [chanté] << Qu'elle s'abreuve, Burembo de mon père, ce n'est pas toi qui l'as fait, c'est ta mère. J'ai été envoyé en commission et je me suis hâté; elle m'a envoyé prendre un peu de nourriture dans le grand panier, elle m'a fait tomber dedans et elle en a chargé son frère qui est venu me jeter dans la rivière.>>

Puis il le dit de nouveau et ils continuèrent à parler ensemble; après quoi, il nagea pour aller chercher ce panier et le déposer sur le gué; il le délivra, il l'étendit sur le sol, il lui lava le côté qui était pourri, puis il alla emprunter un pot à lait dans le voisinage, revint traire pour lui et le soir il l'enveloppa dans des feuilles de bananier et de la paille; il alla enfin le déposer dans l'arrière-cour. Ce jour-là, les vaches de Bunyana qui refusaient d'être traités, se laissèrent enfin traire. La mère demanda: <<Comment se fait-il que cette fois les vaches se soient laissées traire? - C'est parce qu'on m'a fait une consultation divinatoire: pour qu'elles se laissent traire, il faudra que j'aïlle chaque fois dans cette hutte de la mère de Bunyana pour y manger et y boire mon lait. Il a dit aussi que si un de tes enfants y allait, la foudre le frapperait sur-le-champ.>> Sa mère lui donna alors de la nourriture et du lait et il alla les donner à Bunyana; voyant que celui-ci ne pourrait pas manger, il lui donna seulement le lait.

Peu après, le père revint de la cour. Il arriva au moment où Bunyana était presque guéri. Burembo lui dit alors: <<Rassemble les gens demain, ceux de ma famille et ceux de la famille de Bunyana; j'ai un mot à te

dire! Dis en outre à ta femme de préparer beaucoup de bière.>> Elle prépara beaucoup de bière, il invita beaucoup de monde, puis Burembo lui dit: <<Achète-moi aussi deux peaux, l'une pour le pagne et l'autre pour la tunique!>> Il les acheta, après quoi Burembo se rendit dans cette hutte et habilla Bunyana; après l'avoir habillé, il s'habilla lui-même, puis ils sortirent. A la vue de Bunyana, tous se réjouirent et battirent des mains. <<Voilà ton fils, dit Burembo on avait dit qu'il était mort, mais il n'était pas mort; c'est ma mère que voilà qui l'avait jeté dans la rivière. Quand j'y suis allé, je l'y ai vu. Voilà comment je l'ai ramené; maintenant, dites ce que mérite cette personne qui voulait ôter la vie à un être humain! - Elle mérite, dit alors le père de la femme, le pal qui va de l'anus à la bouche, et que les rapaces viennent ensuite lui dévorer les yeux sur la colline!>> Ainsi on l'empaila et ces enfants continuèrent à s'aimer; on les maria en même temps; que ce ne soit donc pas ma fin!

Extrait de: Le récit populaire au Rwanda PP. 354-359)

LES DEUX FRÈRES ET LA SAGAIE PERDUE CHEZ LES ÉLÉPHANTS

Il y avait une fois deux frères, Ngakoutou et Ngaba. C'étaient de grands cultivateurs de mil. Ils passaient la journée à surveiller leurs champs, parce que les éléphants venaient continuellement dévorer leur mil. Un jour, Ngakoutou n'alla pas aux champs. Ngaba prit sa sagaie et celle de son frère et partit surveiller le mil.

Les éléphants arrivèrent, entrèrent dans le champ et se mirent à manger le mil. Ngaba prit une sagaie et la lança sur un éléphant

- c'était celle de son frère Ngakoutou - la sagaie entra profondément dans le corps de la bête si bien qu'il détala. Lorsque l'éléphant rentra au village, il mourut. Ses camarades l'enterrèrent, retirèrent la sagaie et la plantèrent sur sa tombe. Ils prirent des corbeaux, des poulets et des crapauds et les placèrent en sentinelles près du tombeau.

Ngaba retourna au village et dit à son frère Ngakoutou:

<<Les éléphants sont venus manger notre mil, j'en ai blessé un avec ta sagaie et il a détalé. - ça ne se passera pas comme ça! répondit Ngakoutou, je ne veux pas d'une autre sagaie; puisque tu as tiré avec la mienne, tu iras la chercher et si tu ne me la rapportes pas, nous ne serons plus des frères.>>

Ngaba se mit en route et partit chercher la sagaie de

son frère au village des éléphants. Quand il arriva aux abords de l'enclos, brusquement la souche heurta son pied: << Souche, laisse-moi passer, dit-il. J'ai pris la sagaie de mon frère, j'ai blessé un éléphant qui a détalé en l'emportant,; mon frère m'a forcé à partir la chercher, et maintenant, pourquoi me frappes-tu?>>

<<Assieds-toi, lui dit la souche, mords de la terre douce et cache-la; mords de la terre amère, mâche-la bien et avale-la! et laisse-moi te parler.>> Puis, elle ajouta: <<Va et lorsque tu rencontreras deux oiseaux, l'un qui s'envole et tombe, s'envole et tombe, et te dira (prends-moi ! prends-moi!) celui-là, laisse-le. Mais, lorsque l'autre fera le même manège et te dira: 'laisse-moi! laisse-moi!' celui-ci prends-le.>>

Ngaba marcha longtemps, puis il rencontra les deux oiseaux. Le premier s'envola et tomba, s'envola et tomba, et lui dit: <<Hombaï! Hombaï! Prends-moi! Prends-moi!>> Ngaba le laissa. Le second fit le même manège et dit: Yambaï! Yambaï! Laisse-moi! Laisse-moi!>> Ngaba lui mit la main dessus, le fourra dans son sac et continua son chemin.

Il marcha longtemps et arriva devant un fourré d'épineux extrêmement touffu. <<Yambaï! Yambaï! que vais-je faire avec ces épineux si touffus pour en sortir? - Coupes-en un petit bout, lui dit Yambaï, jette-le derrière moi et nous passerons.>> Ngaba coupa une petite branche épineux, la jeta derrière Yambaï; alors, une route bien droite s'ouvrit devant lui et il passa.

Au bout d'un certain temps, il parvint au bord d'un grand fleuve, à la fois très large et très profond. <<Yambaï! Yambaï! lui dit-il, ce grand fleuve, comment vais-je faire pour le passer? - Prends un peu d'eau [dans le creux de ta main], jette-la derrière moi, entre dans l'eau et nous passerons.>> A peine eut-il pris un peu d'eau et l'eut-il jetée derrière Yambaï que le fleuve se partagea en deux, lui laissant au milieu un chemin pour passer.

C'est ainsi que Ngaba parvint au village des éléphants. Quand il fut derrière l'enclos, il tomba à la renverse et se releva, tomba et se releva, puis s'assit [près du tombeau]. En le voyant, le fils du défunt se mit à chanter:

<< Maman, c'est celui qui a tué mon père, qui vient pleurer là!

Maman, c'est celui qui a tué mon père, qui vient pleurer là!>>

Sa mère donnait la réplique [en chantant à son tour]:
<<C'est un grand couillon de ta parenté qui vient pleurer avec toi!>>

Quand ils eurent bien pleuré, ils se reposèrent. <<Nous voulons voir, dirent les éléphants, si cet homme est vraiment notre parent.>>

Ils apportèrent un tabouret, et lui dirent: <<Si ce tabouret n'est pas trop grand pour toi, tu es notre parent. - Yambaï, Yambaï, que vais-je faire avec ce tabouret, pour qu'il soit ajusté [à ma carrure]? - Ramasse la poussière qui est dessus, jette-la derrière moi et assieds-toi dessus.>> Ngaba ramassa la poussière, la jeta derrière Yambaï et s'assit sur le siège qui maintenant lui convenait parfaitement.

Les éléphants lui apportèrent de l'eau dans une énormealebasse: <<Si tu bois cette eau jusqu'à la dernière goutte, tu es bien notre parent. - Yambaï, Yambaï, soupira encore Ngaba, comment vais-je faire pour boire toute cette eau? - Prends-en un peu [dans le creux de ta main], jette-la derrière moi et bois.>> Ngaba prit un peu d'eau, la jeta derrière Yambaï et à peine eut-il approché laalebasse de sa bouche qu'il n'y eut plus d'eau dedans.

Après quoi, ils lui apportèrent un gros paquet de tabac [bourré dans une énorme pipe], et lui dirent: <<Si tu arrives à fumer tout ce tabac, alors, cette fois, tu es vraiment notre parent. - Yambaï, Yambaï, supplia Ngaba, comment vais-je faire pour fumer ce tabac jusqu'au bout? - Prends-en une pincée, jette-la derrière moi et fume.>> Il prit une pincée, la jeta derrière Yambaï, alluma le tabac; à peine eut-il tiré une bouffée: han..han..han! qu'il ne restait déjà plus que quelques fibrilles dans le culot de la pipe. << Cette fois, dirent les éléphants, tu es vraiment notre parent.>>

Le lendemain, de bon matin, les éléphants partirent aux champs pour travailler, laissant Ngaba au village. Celui-ci se leva, prit la sagaie dans l'intention de retourner chez lui. Aussitôt les corbeaux, les coqs, les crapauds se mirent à piailler à qui mieux en un vacarme asourdissant et à battre le tambour: tog..tog..tog..tog.

[Là-bas, dans la savane,] un jeune éléphant, qui avait

l'oreille fine, dit: <<Quelqu'un a frappé le tambour au village!>> Mais, les anciens le contredirent: <<Nous, qui avons de bonnes oreilles, nous n'avons rien entendu, et toi, qui es dur de la feuille, tu serais le seul?>> Mais, peu après, eux aussi entendirent résonner le tambour.

Alors, ils revinrent au grand trot, en chantant ce refrain:

<< Qui donc a touché le tambour, car maintenant il a résonné?

Qui donc a touché le tambour, car maintenant il a résonné?

Quelqu'un a touché le tambour, et maintenant il a résonné.

Quelqu'un a touché le tambour, et maintenant il a résonné.>>

Au bout d'un certain temps, ils entendirent une autre chanson:

<<J'ai enfilé la peau de cabri, plus moyen de courir,
yimri, yimri!

J'ai enfilé la peau de mouton, plus moyen de courir,
yimri, yimri!

J'ai mis la peau de katembour, plus moyen de courir,
yimri, yimri!

J'ai mis la peau d'antilope-cheval, plus moyen de courir,
yimri, yimri!>>

Quand Ngaba entendit le beau vacarme que faisaient les oiseaux, il alla replanter la sagaie [près du tombeau] et se remit à tomber à la renverse. Bientôt, les éléphants arrivèrent près de lui: <<pourquoi tout ce bruit?>> demandèrent-ils. <<Je suis tombé à la renverse, dit Ngaba, et les oiseaux se sont mis à piailler.>> - Les éléphants reprirent le chant de deuil avec Ngaba, puis retournèrent aux champs.

Lorsque Ngaba se lève, la souche le frappe brusquement:

<<Souche, lui dit-il, quand le malheur m'éprouve à ce point, pourquoi me frappes-tu? - Assieds-toi, dit la souche, mords de la terre douce et crache-la; mords de la terre amère, mâche et avale-la, puis laisse-moi te parler.>> Ngaba fait ce que lui a dit la souche. Celle-ci ajoute: << Va couper des feuilles de boundour, fais les cuire en sauce; prépare une boule de son bien épaisse, plein une marmite et donne le tout à manger aux oiseaux: quand ils seront morts de sommeil, enlève la sagaie et va-t-en dans ton village.>>

Ngaba va couper des feuilles de boundour; prépare une boule de son plein une marmite et la donne à manger aux gardiens du tombeau. Bientôt, ils sont morts de sommeil et les voilà qui dorment. Ngaba se lève, attrape un coq blanc, enlève la sagaie et retourne au village.

Il court aussi vite que lui permettent ses jambes. Quand il arrive au bord du fleuve: << Yambaï, yambaï, dit-il, comment vais-je faire pour passer ce fleuve? - Prends un peu d'eau, jette-la derrière moi et nous passerons.>> Ainsi fut fait. Il arrive devant les buissons épineux extrêmement touffus: <<Yambaï, yambaï, qu'allons-nous faire pour traverser ces buissons épineux? - Coupes-en une branche, jette-la derrière moi et nous passerons.>> Ngaba obéit. Quand il arrive à l'endroit où il avait pris Yambaï, il le dépose par terre et s'en va dans son village.

Mais, là-bas, les gardiens du tombeau s'étaient réveillés. Ne voyant plus la sagaie, ni le coq blanc, ils se mettent à piailler à qui mieux mieux. Les crapauds battent le tambour, tog..tog..tog.tog! [Au loin dans la savane], le jeune éléphant qui a l'oreille dure dit: <<Quelqu'un a touché le tambour [au village]. Les anciens le contredisent: <<Nous qui avons de bonnes oreilles, nous n'avons rien entendu, et toi qui es dur de la feuille, tu serais le seul?>> Mais, peu après, ils entendent, eux aussi résonner le tambour.

Alors, ils reviennent au grand trot, en chantant ce refrain:

<<Qui donc a touché le tambour, car maintenant il a résonné! (bis)

Quelqu'un a touché le tambour, et maintenant il a résonné.>>(bis)

Au bout d'un certain temps, ils entendent une autre chanson:

<<J'ai enfilé la peau de cabri, plus moyen de courir, yimri, yimri!

J'ai enfilé la peau de mouton, plus moyen de courir, yimri, yimri!

J'ai mis la peau de Katembour, plus moyen de courir, yimri, yimri!

J'ai mis la peau d'antilope-cheval, plus moyen de courir,

yimri, yimri!>>

Quand ils arrivent près du tombeau de leur frère plus de sagaie, plus de coq blanc, plus de Ngaba. Après avoir

marché longtemps sans le trouver, ils s'en retournent chez eux. Ngaba, lui, a rendu la sagaie à son frère, mais il a gardé le coq qu'il a apporté.

[A quelque temps de là], Ngakoutou reçoit des étrangers. Tandis que son frère Ngaba est encore aux champs, il prend le coq que celui-ci a rapporté du village des éléphants, il l'égorge et le donne à manger à ses hôtes. Ngaba de retour, il lui dit: <<C'est moi, cette fois, qui ai tué ton coq et l'ai donné à manger et mes invités.

De quel droit as-tu pris mon coq et l'as-tu donné à tes hôtes? dit Ngaba; quand j'ai pris ta sagaie et que je l'ai lancée sur les éléphants [pour sauver] le mil que nous mangeons tous tu m'as forcé à retourner chez les éléphants qui [peut-être] allaient me tuer. Maintenant, dis-moi, pourquoi t'es-tu emparé de mon coq? Si tu ne vas pas le chercher et que tu ne me le rapportes pas, nous ne serons plus des frères. C'est le coq du village des éléphants que je veux [et pas un autre].>>

Ngakoutou part pour le village des éléphants pour rapporter le coq de son frère. Brusquement une souche le heurte en chemin. Il revient sur ses pas pour la couper et la jeter. <<Ne me coupe pas! lui dit la souche, mais assieds-toi... et laisse-moi te parler.>>

Ngakoutou se lève, fait main basse sur un des coqs et s'enfuit chez lui. Aussitôt, les oiseaux font un vacarme assourdissant; les crapauds battent le tambour: tog..tog..tog..tog! [Là-bas dans la savane], le jeune éléphant qui a l'oreille dure dit: << Quelqu'un a touché le tambour!>> Les anciens le contredisent: <<Nous qui avons de bonnes oreilles, nous n'avons rien entendu, et toi qui es dur de la feuille, tu serais le seul?>> Mais, bientôt après, ils entendent, à leur tour, résonner le tambour.

Ils reviennent au grand trot, en chantant ce refrain:

<< Qui donc a touché le tambour, car maintenant il a résonné? (bis)

Quelqu'un a touché le tambour et maintenant il a résonné!>> (bis)

Au bout de quelque temps, ils entonnent une autre rengaine:

<<J'ai enfilé la peau de cabri, plus moyen de courir, yimri, yimri!

J'ai enfilé la peau de mouton, plus moyen de courir, yimri, yimri

J'ai mis la peau de katembour, plus moyen de courir,
yimri, yimri

J'ai mis la peau d'antilope-cheval, plus moyen de courir,

yimri, yimri!>>

Quand Ngakoutou entendit le vacarme que faisaient les oiseaux, il posa là son coq et se remit à tomber à la renverse. Bientôt les éléphants le retrouvèrent: <<Qu'est-il arrivé? - C'est moi qui suis tombé à la renverse, dit Ngakoutou, et les oiseaux se sont mis à piailler.>> Ils s'assirent, reprirent avec lui les chants de deuil et bientôt repartirent en brousse.

Quand Ngakoutou se lève, une souche le heurta: <<Quand le malheur m'éprouve à ce point, lui dit-il, pourquoi me frappes-tu? - Assieds-toi, lui dit-elle,.... et laisse-moi te parler>>. Ngakoutou obéit. Puis, elle ajoute: <<Va, coupe des feuilles de boundour, fais-les cuire en sauce; prépare une boule de son bien épaisse, plein une marmite et donne-la à manger aux gardiens du tombeau. Quand ils seront morts de sommeil, attrape le coq et va-t-en chez toi!>>

Ngakoutou coupe des feuilles de boundour, mais il fait cuire une toute petite boule de son; les gardiens du tombeau ont à peine de quoi se mettre sous la dent. Quand ils sont assoupis, il attrape le coq et s'enfuit. Mais, comme les oiseaux ont à peine goûté à la boule de son, bientôt ils se réveillent et crient à tue-tête; les crapauds battent le tambour..tog..tog..tog..tog!...

[Là-bas dans la savane], un jeune éléphant qui avait l'oreille dure, dit: <<Quelqu'un a frappé le tambour au village!>> Mais les autres le contredirent: << Nous qui avons de bonnes oreilles, nous n'avons rien entendu, et toi, qui es dur de la feuille, tu serais le seul?>> Mais, peu après, eux aussi entendirent résonner le tambour. Alors, ils revinrent au grand trot, en chantant ce refrain:

<<Qui donc a touché le tambour, car maintenant il a résonné?

Qui donc a touché le tambour, car maintenant il a résonné?

Quelqu'un a touché le tambour, et maintenant il a résonné!

Quelqu'un a touché le tambour, et maintenant il a résonné!>>

Au bout d'un certain temps, ils entonnèrent une autre chanson:

<<J'ai enfilé la peau de cabri, plus moyen de courir,

yimri, yimri!

J'ai enfilé la peau de mouton, plus moyen de courir,

yimri, yimri!

J'ai mis la peau de katembour, plus moyen de courir,
yimri, yimri!

J'ai mis la peau d'antilope-cheval, plus moyen de courir,

yimri, yimri!>>

Au grand trot, les éléphants arrivent enfin au village. Ne voyant pas Ngakoutou, ils poussent un peu plus loin, vers le tombeau: ils ne le voient pas non plus. Alors, ils se jettent à sa poursuite et le tuent. Ils allaient s'en retourner, quand ils voient sa boule qui s'ouvre sur des dents bien blanches [comme s'il riait]. Ils croient qu'il est encore vivant et qu'il se moque de leur croupe tombante.

Ils reviennent sur leurs pas, le piétinent de nouveau avec rage, puis s'en vont.

Extrait de: Dragon et Sorcières: Contes Moralités du pays Mbai: PP.235-149

LA FILLE DANS LE SAC DE L'HYENE

Des filles étaient allées arracher des herbes; Nyiragakeri, Mushyitsi et Kabungo étaient allées arracher des herbes de l'autre côté d'un ruisseau; l'une des filles avait emballé des petits grains de sorgho cuits. Ayant fini d'arracher, elles ficelèrent l'herbe, puis mirent leur charge sur la tête; quand elles furent arrivées au ruisseau, cette fille se mit à grignoter ces grains de sorgho. Comme elle en grignotait, ses compagnes dirent: <<Et si tu en prélevais une partie pour partager avec nous? - Vous n'aviez qu'à emballer votre provision!>>, et elle grignota les grains de sorgho toute seule. Elles se lavèrent, s'habillèrent, mirent leur charge sur la tête et partirent; lorsqu'elles furent arrivées beaucoup plus loin, elle dit: <<Oh, j'ai perdu mes colliers de perles au ruisseau! - Quoi? Fais-toi accompagner par ces petits grains de sorgho que tu as mangés! Ne t'aurions-nous pas accompagnée si tu nous en avais donnés?>>

La fille déposa sa botte d'herbes et retourna au ruisseau; en arrivant, elle y trouva une grosse bête avec son grand sac, qui dit: <<Que chercher-tu petite mère? - Grand-mère, je suis en train de chercher mes colliers de perles que j'ai oubliés ici au ruisseau! - Viens ici, grand-mère, dit la grosse bête, viens ici que je te les donne, les voici!>> Quand la fille essaya de se saisir de ces colliers de perles, la grosse bête l'attrapa, la jeta dans le grand sac, le ficela, le chargea sur sa tête et s'en alla. Lorsque les filles qui revenaient d'arracher les herbes rentrèrent chez elles, on

leur demanda: <<Où avez-vous laissé votre compagne? - Elle est restée derrière! Elle est retournée au ruisseau où elle avait perdu ses colliers de perles pour aller voir s'ils y étaient!>>

Le lendemain matin, on l'attendit en vain; on alla à sa recherche en vain; la grosse bête l'emporta et se mit à errer de-ci de-là avec elle; quand elle arrivait quelque part, elle disait aux cultivateurs qui cultivaient ou aux pâtres qui gardaient le bétail: <<Donnez-moi de votre casse-croûte et je vous révélerai mon tour magique, parle!>> Alors, la fille parlait; elle parlait de l'intérieur de ce grand sac en forme de besace:

[chanté] <<J'étais allée arracher des herbes avec Kabagwa, j'étais allée arracher des herbes avec Gakeri, j'étais allée arracher des herbes avec Gashyitsi et j'ai trouvé Nyamarumba tapie; vous qui avez un enfant, écoutez bien, apprenez que Mwendo m'a abandonnée au loin!

- Ferme-la, mon tour magique, ferme-la, ferme-la! Qu'elle se taise!>> La fille se taisait. On donnait alors de la nourriture à la bête; elle la jetait dans ce grand sac et la fille l'attrapait.

Or, comme elles continuaient de cette façon, allant de-ci de-là, la grosse bête en vint un jour à surgir chez la tante paternelle de cette fille. Ils avaient renoncé aux recherches. Elle déposa alors le grand sac contre l'entrée de la hutte: <<Ne me donnerez-vous pas à manger si je vous révèle mon tour magique? >> Puis elle frappa sur le grand sac. La fille dit:

[chanté] <<J'étais allée arracher des herbes avec Kabagwa, j'étais allée arracher des herbes avec Gakeri, j'étais allée arracher des herbes avec Nyirabashyitsi et j'ai trouvé Nyamarumba tapie; vous qui avez un enfant, écoutez bien, apprenez que Mwendo m'a abandonnée au loin, apprenez que Jabagwa m'a abandonnée au loin!>>

La tante paternelle dit: <<Eh! Serait-ce l'enfant de l'enfant de mon père?>> Elle considéra cette bête, lui donna à manger; après quoi, elle lui donna un grand panier délabré pour qu'elle aille lui puiser de l'eau.

La bête emporta le panier délabré et déposa le grand sac contre l'entrée de la hutte; alors, comme la bête était allée puiser avec ce panier délabré, chaque fois qu'elle puisait, l'eau se répandait; entretemps cette femme dit à ses compagnes: <<Venez me déballer ce grand sac!>> Elles déballèrent cette besace et y découvrirent la nièce qui avait

un côté et une cuisse pourrie; elles l'emmenèrent dans la petite hutte de l'arrière-cour et la couchèrent sur une peau, puis elles mirent dans ce grand sac des crapauds, elles y mirent des lézards, elles y mirent des pierres et elles le refermèrent après l'avoir rempli. Elles le déposèrent au même endroit, contre l'entrée de la hutte. Ensuite, elles allèrent nettoyer les plaies de la fille, elles firent chauffer de l'eau, elles frottèrent avec du beurre de vache et elles l'étendirent dans la petite hutte. Puis la tante paternelle vint attendre avec les autres.

La grosse bête rapporta le panier délabré; elle vint et le jeta: <<Voilà leur pus! Tu me donnes une cruche cassée en disant que c'est une cruche pour puiser l'eau?>> Elle prit le grand sac. Elle s'en alla. Elle arriva là où se trouvaient des cultivateurs: <<Donnez-moi de votre casse-croûte et je vous ferai entendre la chanson de mon tour magique! - Vas-y donc, chante-la-nous!>> Elle frappa sur le grand sac: <<Tiens! l'enfant a expiré! Il a expiré!>> Elle se remit en route. Elle arriva là où se trouvaient des cultivateurs: <<Donnez-moi à manger et je vous ferai entendre la chanson de mon tour magique!>> Elle frappait sur le sac: <<Hum, hum, mon tour magique a expiré!>>

Finalement, elle marcha jusqu'à une colline comme là-bas, à Rubavu, et elle appela ses enfants: <<Mes enfants, allumez un grand feu, allumez un grand feu, je vous ramène des provisions!>> Les enfants mirent donc beaucoup de bois sur le feu et quand ils eurent fini, la bête alla prendre le sac et le jeta dedans. Lorsqu'elle l'eut jeté dans le feu, les crapauds sautèrent, les lézards sautèrent, les pierres crépitèrent et ses enfants firent: <<Hum! Toi qui nous as appelés en nous disant de faire du feu, d'allumer un grand feu, que tu nous avais ramené des provisions, est-ce donc ça la nourriture que tu es allée chercher pour nous?>> Ils saisirent alors cette grosse bête de mère et allèrent en morceaux; que ce ne soit pas ma fin, que ce soit la fin de cette grosse bête!

Extrait de: Le récit populaire au Rwanda PP. 360-365

LES DEUX SOEURS ET LE SORCIER BOSSU

Il y a très longtemps, un homme et une femme se marièrent et construisirent leur demeure en pleine brousse. L'homme était un excellent cultivateur: il avait des champs de sésame, de haricots, de mil rouge et de petit mil blanc. Pendant qu'ils habitaient là, ils mirent au monde deux filles.

Un jour, la femme en déposa une sur le seuil, prit l'autre avec elle et l'emmena en brousse pour faire des cendres [destinées à la fabrication] du sel. L'enfant qui était restée à la maison pouvait ouvrir tous les greniers. Lors donc que le soleil monte dans le ciel, Dogdogoum, le lièvre arriva à la maison et demanda:

<<Petite fille, où donc sont allés ton père et ta mère?
- Mon père est parti en brousse et ma mère est allée faire des cendres avec lesquelles on fabrique le sel.>>

Le lièvre passa plus loin. Survint un sorcier qui s'appelait Ding-Ding ki Ding. Son corps était couvert de verrues et il était très gros. Il arriva derrière la clôture et appela la petite fille qui était à la maison, en lui disant: <<Ma petite-fille!>> L'enfant s'approcha de lui.

<<Va! lui dit-il, prends une vieillealebasse sur un tombeau puise de l'eau avec et apporte-moi à boire!>> La fille s'en alla, prit laalebasse gravée de sa mère, la rinça soigneusement, la remplit d'eau et la lui apporta. Le sorcier but: <<Han! dit-il, ma petite-fille, tu es donc bonne comme cela?

- Va, ajouta-t-il, chercher un pot cassé sur un tombeau et apporte-le moi!>> La fille alla prendre une jolie marmite toute neuve et la lui apporta. Le sorcier fendit en biseau l'écorce d'une canne à sucre et avec cette lame bien tranchante il coupa un morceau de sa chair.

<< Va, ma petite fille, me chercher du sel végétal pour la faire cuire; prends du son sur le séchoir, fais-en gâteau de mil rapidement et tu me l'apporteras!>>

La fille prit l'huile de sa mère, fit une bonne sauce avec la viande. Elle prit aussi du petit mil blanc de sa mère, le rinça, le pila, en fit un gâteau. Elle prit encore de l'huile, en enduisit le fond de laalebasse, fit glisser le gâteau dans le récipient gravé et bien huilé, puis elle le retourna sur une assiette et le présenta au sorcier:

<<Ham! dit le sorcier, maman ne mourra pas aujourd'hui!>> Quand il eut terminé son repas, il lava la marmite à sauce, laalebasse qui contenait la boule et appela l'enfant:
<<Ma petite-fille, viens ramasser tes affaires!>>

La petite emporta marmite etalebasse. <<Prends mon panier carré et fais-moi un bout de conduite sur la route!>>

La fille prit le panier, le sorcier la fit passer devant et se mit à chanter tout en emboitant le pas derrière elle:

<<Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!

Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!

Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!>>

Ils marchèrent ensemble longtemps et enfin arrivèrent au bord d'un fleuve d'où l'eau s'écoulait en abondance par différents bras. D'un côté, c'était de l'eau rouge, de l'autre, de l'eau aux reflets variés; d'un côté, c'était de l'eau blanche, de l'autre de l'eau noire.

<<Ma petite fille, demanda le sorcier, quelle sorte d'eau veux-tu pour ton bain? - Une petite étrangère, répondit-elle, ne connaît pas les secrets des initiés. - Tu as bien parlé, mon enfant, pose ton panier par terre, plonge-toi dans cette eau noire, lave-toi bien et je te laisserai retourner chez toi!>>

L'enfant courut se plonger dans l'eau. Quand elle en sortit, elle avait deux bracelets d'or aux poignets, deux autres aux chevilles; de grosses perles blanches très brillantes au cou; une ceinture de jolies perles rouges sur les reins et des boucles d'oreilles étincelantes.

<<Cela suffit, ma petite-fille>>, lui dit le sorcier. Et quand l'enfant s'approcha de lui: <<Va-t-en chez toi et ne deviens plus jamais sorcière!>> La fille retourna chez elle, entra dans la hutte de sa mère et se glissa dans une grande jarre qu'elle referma avec une calebasse.

Sa mère rentra de brousse avec sa soeur. <<Où est allée la fille que j'avais laissée sur le-seuil de la porte? Allume du feu, dit-elle à la grande soeur, va le porter dans la hutte et nous allons voir!>> La grande soeur alluma du feu, le promena au milieu des jarres, mais ne vit rien.

Elle revint dire à sa mère: <<Je n'ai rien vu! - Que tu es bête, ma pauvre fille, lui dit sa mère, retourne chercher ta soeur et regarde bien cette fois!>> La jeune fille retourna encore, mais son feu s'éteignit.

La mère y alla à son tour, coupa plusieurs torches de paille, en alluma une qu'elle promena dans les interstices entre les jarres, mais elle ne découvrit pas sa fille. Elle promena encore sa torche sur la grande jarre où s'était cachée la petite: celle-ci, du fond de son trou, souffla sur la torche et l'éteignit. La mère ralluma du feu et repassa encore au dessus de la grande jarre.

Cette fois, elle reconnut son enfant, avec tous ses bijoux qui étincelaient dans l'obscurité. Elle se frappa la poitrine de joie et la serra sur son sein, en lui disant: <<Ma fille, qui t'a donné toutes ces belles choses?>> L'enfant ne répondit rien, mais se glissa vivement hors de la jarre.

En la voyant ainsi parée, sa soeur se mit à pleurer: <<Si j'étais restée à la maison, gémissait-elle, j'aurais gagné tout cela!>> Mais sa mère l'empoigna et l'emmena avec elle, pour faire des cendres destinées à la confection du sel.

La cadette resta à la maison pendant trois jours; son aînée lui avait ôté tous ses bijoux et les avait déposés dans la jarre. Puis, elle avait suivi sa mère en brousse pour faire des cendres. Finalement, elle refusa tout net d'aller au sel. Le sorcier revint et lui dit: <<Viens ici, ma petite-fille!>> Elle éclata de rire:

<<Comment se fait-il, disait-elle, qu'il ait poussé une aussi grosse bosse sur le dos de mon grand-père?>> Et elle murmurait tout bas. <<Va prendre unealebasse fendue sur une tombe, lui dit le sorcier, puise de l'eau avec et apporte-moi à boire.>>

La jeune fille [prit les ordres à la lettre,] ramassa une vieillealebasse fendue sur un tombeau, la remplit d'eau et la rapporta toute dégoulinante au sorcier. Celui-ci la prit et but rapidement ce qui restait. <<Maintenant, ma petite-fille, va prendre une marmite ébréchée sur un tombeau et apporte-la moi!>>

Puis il ajouta: <<Tiens bien ma bosse! - Aïé! s'écria la fille, a-t-on jamais vu quelqu'un couper sa propre chair pour en faire un ragoût?>> Le sorcier ne répondit rien, mais il coupa lui-même la viande rouge dans la marmite: <<Ajoutes-y du sel, ma petite-fille et fais la cuire; puis remplis-moi laalebasse avec du son et prépare-moi une bonne boule que tu m'apporteras.>>

La fille revint, saupoudra la viande de sel; ensuite, elle prit le premier son du mil blanc, en fit un gâteau qu'elle moula dans la vieillealebasse, empila l'un sur l'autre gâteau et viande en sauce et porta le tout au sorcier, en disant:

<<Tiens! mange donc ta vieille viande!>>

Le sorcier ne répondit rien et mangea en silence.

<<Maintenant, ma petite-fille, dit-il quand il eut terminé, fais-moi un bout de conduite sur la route, car, cette fois, je m'en vais chez moi pour tout de bon.>> Il l'appela encore pour prendre son petit panier et demanda: <<Est-ce toi ma fille qui es née la première? - Quand l'étranger a le premier rang, répondit la fille avec insolence, alors c'est à ses hôtes de l'accompagner sur la route; mais, dans ce cas, le maître de maison est un homme de peu d'importance.>>

La fille mit le panier du vieux sur sa tête. Le sorcier se disait: <<Si je me mets à chanter, cette garce va se moquer de moi!>>

Finalement, il chanta sans s'interrompre:

<< Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!
Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!
Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!>>

Ils arrivèrent rapidement au bord du fleuve. Comme la jeune fille était tout en sueur, le sorcier lui dit: <<Ma petite fille, de quelle couleur veux-tu que je te donne de l'eau pour te baigner? - Donne-moi de l'eau multicolore, lui dit la fille, et je m'y baignerai. - Dépose ton panier, cours et saute dans l'eau!>> lui dit-il.

La jeune fille courut et plongea: quand elle sortit de l'eau, son corps était tout couvert de verrues et avait de grosses bosses tout autour. Le sorcier lui dit de venir vers lui. Quand elle monta sur la berge, elle entonna le chant du vieil homme:

<< Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!
Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!
Ding-Ding ki Ding! Je suis Ding-Ding ki Ding!>>

- Maintenant, je m'en vais chez moi>>, dit le sorcier. Et il disparut pour toujours. La fille s'en retourna chez elle. Quand elle voulut entrer dans la hutte, elle n'y arrivait pas tant elle était devenue grosse. Enfin, en poussant de toutes ses forces, elle parvint à passer de l'autre côté de la porte.

Sa mère rentra des champs et l'appela: <<Où est allée notre pie-jacasse?>> Puis elle dit à la cadette, celle qui avait gagné des bijoux: << Allume du feu, et regarde bien dans la hutte pour voir si ta soeur, la pie-jacasse, est arrivée!>>

La cadette alluma une torche et entra dans la hutte: la

bossue souffla sur le feu, mais il ne s'éteignit pas. Elle revint en disant: <<Maman! ta fille est complètement changée! - Et comment cela?>> dit la mère qui prit la torche des mains de sa fille et entra à son tour dans la hutte. [C'était bien vrai!] sa fille remplissait toute la chambre.

<<Alors, pie-jacasse, as-tu obtenu tout ce que tu voulais?>> Elle ajouta: <<Quand tu cherches, tu trouves! Quand tu sors de quelque part, tu cherches une place pour y rester.. Moi, quand j'étais enfant, je ne voulais dépasser ni mon père ni ma mère!>> C'est pourquoi une fille [ne doit pas faire l'orgueilleuse], elle doit respecter et craindre son père et sa mère.

Extrait de: Dragon et Sorcières: Contes et Moralités du Pays Mbai: PP.222-231

DOG-LÉM ET LA SORCIÈRE-PALMIER

Un jour des jeunes gens conduisent chez son époux la fiancée d'un de leurs amis. La mère de cet ami était enceinte. Quand elle se met en route, l'enfant qu'elle avait dans son sein se met à parler:

<<Maman! fais-moi sortir! - Ton jour n'est pas encore venu>>, lui répond-elle. Tandis qu'elle va uriner, son enfant sort, se dresse debout sur ses jambes et lui dit: <<Donne-moi un nom!>>

Avant qu'elle ait eu le temps d'y penser, il dit de lui-même: <<Mon nom est Dog-lém, c'est-à-dire: mon buffle.>> Puis, il court vite après son frère. Son corps était tout rouge. Son frère l'attrape, le frappe à coups redoublés et l'envoie promener. Il reviet; son frère l'empoigne et le frappe si fort, cette fois, qu'il casse sa baguette. Il revient une seconde fois, son frère le chasse encore.

Dog-lém est rentré chez lui. Son grand frère a poursuivi sa route et est arrivé au village de la sorcière [la mère de la fiancée]. Celle-ci lui donne une hutte pour la nuit. <<Et surtout, couche au fond de la hutte!>> lui avait dit Dog-lém. Il va d'abord couché près de la hutte; puis il rampe tout doucement, entre à l'intérieur et se couche sous le lit.

Au milieu de la nuit, toutes les sorcières se rassemblent devant la maison et se mettent à chanter:

<<Hein, hein! l'homme, il faut saluer les étrangers!

Hein, hein! l'homme, il faut saluer les étrangers!>>

Dog-lém leur répond: <<Est-ce qu'on salue les étrangers pendant le jour ou seulement pendant la nuit? - Holà disent les sorcières, cet enfant serait-il lui aussi un tueur d'hommes? - Si je suis un tueur d'hommes, réplique-t-il,

avez-vous vu ma mère sur la place où l'on danse? Si je suis un sorcier, y avez-vous vu mon père?>>

La fille de la sorcière réveille son fiancé:<<Va dire à ton frère de coucher avec les garçons!>> Le grand frère se lève, attrape Dog-lém sous le lit, le rosse copieusement, le jette dehors et referme la porte. Dans les ténèbres, la sorcière vient sans faire plus de bruit qu'un souffle, entre dans la hutte, prend un couteau, égorge sa fille.

[En voyant cela,] Dog-lém se lève, appelle son frère, et comme il était un sorcier des fourmiliers, il creuse un long tunnel où ils entrent tous les deux, marchent un certain temps, puis ressortent loin [de chez la sorcière]; ils s'enfuient et rentrent chez eux. Le matin, de bonne heure, la sorcière vient prendre le cadavre du frère de Dog-lém, pour le faire cuire et le manger. Quand elle passe la tête à l'intérieur, elle aperçoit le cadavre de sa fille. Toute hors d'elle-même, elle s'en va bien loin, en criant: <<C'est Dog-lém qui a fait cela!>>

A quelque temps de là, la sorcière se transforme en palmier. Elle s'en va au village de Dog-lém, où elle arrive de bon matin. Dog-lém allait partir aux champs avec son père. En voyant sur la route, il prévient tout le monde: <<Attention! Ce n'est pas un palmier, c'est la sorcière! Attachez les pieds de vos enfants, flanquez-les dans les huttes et fermez bien la porte sur eux!>> Tous les gens du village obéissent.

Malheureusement, il y avait un petit boiteux qu'on avait laissé sur la place et qu'on n'avait pas attaché. Clopin-clopant, il s'en va près du palmier, cueille une datte, la croque. Comme c'était très sucré, il en prend plein la main. Il se traîne vers la hutte la plus proche et jette quelques dattes sous la porte à un de ses amis. L'autre trouve les fruits délicieux. <<Ouvre-moi vite la porte>>, dit-il au petit boiteux. L'ami sort et celui-ci s'exécute: ouvre la porte à tous ses camarades, bientôt tous les enfants sont dehors.

Ils grimpent sur le palmier et se mettent à manger des dattes. Le pauvre boiteux est le seul à rester en bas. Tout d'un coup, le palmier s'envole, brrr! emportant avec lui une grappe d'enfants. Il passe au-dessus des champs. Les mères pleurent. <<Regardez, leur dit Dog-lém, la sorcière emmène vos enfants. Je vous avais pourtant bien dit de les enfermer

dans les huttes.>> Quand on rentre au village, toutes les mères, à leur tour, viennent le supplier: <<Dog-lém, je t'en prie, va chercher mon enfant et ramène-le moi!>>

Le lendemain matin, Dog-lém se change en une vache très noire et prête à vèler. Il se rend au village de la sorcière. <<C'est Dog-lém qui est là, dit la vieille, ce n'est pas ma vache! Si tu es vraiment ma vache, fais un petit veau tout blanc!>> Aussitôt, Dog-lém met bas un petit veau tout blanc.

La sorcière se met à modeler des marmites pour faire cuire les enfants et les manger. Dog-lém pousse son petit pour qu'il aille écraser les poteries encore fraîches. <<Qu'un enfant prenne ce veau, dit la vieille, et le mène près de sa mère!>> Puis elle se remet à modeler ses marmites. Le petit veau revient et écrase encore des poteries toutes fraîches. <<Levez-vous tous! dit la sorcière aux enfants, attrapez-moi ce veau et sa mère et emmenez-les loin d'ici.>>

Quand ils sont déjà loin, Dog-lém prend son petit, l'avale, reprend forme humaine et dit aux enfants: <<Je ne suis pas une vache; je suis Dog-lém. Vos mères m'ont envoyé vous chercher. Accrochez-vous à mes cheveux, à mes bras, je vous emmène au village!>> Les enfants viennent, s'accrochent à ses cheveux, à ses bras, serrés comme des mouches. Dog-lém s'envole avec eux. Quand ils passent au-dessus du village de la sorcière, celle-ci s'écrie: <<Ah! c'est Dog-lém qui a fait ce beau travail, il me le paiera!>>

Dog-lém arrive au village. Tous les gens s'assemblent autour de lui: <<Il faut déguerpir, leur dit-il [car la sorcière va revenir].>> Mais, peu après, lui retourne au village abandonné et monte dans la toiture, pour chercher la gourde à piment [que sa mère a oubliée]. La sorcière est entrée derrière lui dans la hutte: <<Si c'est bien toi, Dog-lém, qui est là, lève les yeux vers le ciel, car tu vois le soleil pour la dernière fois!

- Vraiment? réplique Dog-lém. Eh bien! Toi, ouvre bien les yeux pour me regarder!>> Il prend la gourde à sel et à piment et la lui écrase dans les yeux. La sorcière pousse des cris: <<Aïe! Je suis aveugle!>> Il descend du toit, renverse la hutte sur elle et y met le feu. Les gens reviennent dans leur village et font de Dog-lém leur chef.

Extrait de: Dragon et Sorcières: Contes et Moralités du Pays Mbai: PP.98-101

L'ENFANT TERRIBLE

Autrefois, tous les Animaux habitaient ensemble, dans un village à eux, qui n'était pas loin du village des hommes. Et les hommes et les Animaux se comprenant ne se livraient point la guerre.

Mais dans le village des hommes, était un homme pauvre qui avait un champ dont la route traversait le village des Animaux, lesquels, chaque fois qu'il passait, lui cherchaient noise.

C'était tantôt le Singe noir qui venait lui tirer la barbe; tantôt le Singe rouge qui lui tendait des pièges. Souvent, il trouvait le passage semé d'épines. L'homme passait quand même, parce que la guerre entre les hommes et les animaux n'était pas encore déclarée.

Cet homme, bien que pauvre, avait cependant une femme. Et tous deux s'aimaient à tel point qu'ils pensaient la même chose dans le même instant. Et cette femme tout le temps, à son mari, au champ apportait le repas de midi. Les Animaux la regardaient passer. Ils n'osaient lui faire un brin de cour, car sur ce chapitre les hommes sont d'une intransigeance connue. Pas la moindre plaisanterie non plus. Et la femme passait. Elle disait un bonjour ici, elle disait un bonjour là; et les Animaux lui rendaient son bonjour. Et la femme allait, et la femme venait. Puis elle fut enceinte et accoucha d'un garçon. Un phénomène. Dès qu'il sortit du ventre de sa mère, il demanda à porter à son père le repas de midi. Et il allait en sifflotant, le repas sur la tête. Arrivé dans le village des Animaux, il rencontra la Biche. Ils se regardèrent longuement, avec de part et d'autre la même insolence. La Biche aurait bien voulu chercher noise à ce bout d'homme. Mais elle était seule, tous les autres Animaux tant aux champs. Et puis ce bout d'homme d'un jour, seul, apportant à son père le repas de midi, vraiment ne lui disait rien qui vaille. L'enfant passa donc. Mais il avait son idée.

Au retour, arrivé dans le village des Animaux, il retrouva la Biche qui préparait le repas.

- Petite Biche, veux-tu me faire cuire l'igname que voici?

-Te faire cuire une igname? Va donner cela à ta mère.

-Petite biche impolie, veux-tu me faire cuire l'igname que voici?

- Tu peux la manger crue. Je n'ai pas de temps à perdre; si tu tiens à t'amuser, va le faire avec les enfants de ton âge, répliqua la Biche qui se mit à souffler sur son

foyer.

L'enfant, de colère, d'un coup de pied, renversa la marmite, éteignit le feu, battit la Biche, la ligota et continua son chemin.

Le soir venu, les autres Animaux rentrant, trouvèrent la Biche gémissant dans ses liens. Et de repas, point. Et de feu non plus.

- Que s'est-il passé? demandèrent tous les Animaux à la fois.

Et la Biche, déliée, tremblant encore, croyant partout voir le petit bout d'homme, conta la scène qui s'était passée entre elle et l'enfant d'un jour.

- Un enfant d'un jour? s'écrièrent tous les Animaux à la fois. Et lui, te mettre dans l'état où l'on t'a trouvée? Biche, tu n'as vraiment pas de force. Depuis quand donc, un homme, à la lutte, a-t-il battu un Animal, pour qu'un enfant d'un jour puisse te mettre dans l'état où l'on t'a trouvée? Biche, tu nous fais honte, vraiment honte.

Le lendemain matin, la Panthère resta au village. Elle voulait voir le phénomène. En longues foulées souples, elle allait d'un bout à l'autre du village, les griffes bien aiguisés et toutes au dehors. L'enfant ne tarda pas à venir.

Dès qu'elle le vit, la Panthère, de sa queue, se frappa les flancs et cela produisit un bruit tel que tous les oiseaux, ensemble, se levèrent d'un coup de tous les arbres. Ce coup de queue déplaça tant d'air, que tous les fruits, sur des lieux de distance, tombèrent. Mais l'enfant de deux jours, en sifflotant, son repas sur la tête, sans s'émouvoir, continuait sa route.

La panthère montra les crocs, ses yeux jetèrent des flammes. L'enfant sifflotait, riait, passait. La Panthère le regarda disparaître dans la brousse...

Elle était assise, préparant le repas, lorsque ce phénomène de deux jours revenu sur ses pas, lui dit:

- Petite Panthère, veux-tu me faire cuire l'igname que voici?

- Te faire cuire une igname, moi? Sais-tu qui je suis?

- Mais tu n'es que la petite Panthère.

- Tu es si petit toi-même que tu n'as pas encore entendu parler de moi. Que veux-tu?

Deux jours! A deux jours, que sait-on du monde?

- J'en sais plus que toi, petit panthère qui se frappait les flancs de sa queue belliqueuse, en montrant toutes ses griffes qui étaient effilées, effilées.

La marmite, sur le feu, bavardait. Elle soufflait, en soulevant le couvercle de ce côté-ci, et par-là, elle bavait, et sa bave tombait dans le feu, faisait chui!...chui!...telle de la graisse et cela donnait des idées, des visions à la panthère qui bouillonnait de colère. Cet enfant de deux jours, ça doit être de la bonne graisse, de la viande bien tendre; et voyez comme il est dodu, boudineux!

L'enfant s'approchant du feu, sous la cendre, mit son igname. La Panthère, retirant le tubercule, le jeta au loin. L'autre mit une deuxième igname sous la cendre. La Panthère voulant la retirer, il donna un cou de pied. La Panthère bondit sous l'outrage. Un coup de pied, à elle, la Panthère, mais c'est la guerre entre les hommes et les Animaux.

Elle vient! La voilà qui fond sur le bébé de deux jours. Mais clouc! l'enfant la coiffant de la marmite qui bavardait sur le feu, s'en retourna chez lui, en sifflotant.

Les animaux rentrant le soir, trouvèrent la Panthère ébouillantée, avec des plaies ici, des plaies là... des plaies dont elle garde encore les cicatrices sur son pelage. Et elle geignait sous sa couffure de marmite. Décoiffée, elle raconta son histoire.

Cela devenait vraiment inquiétant. Un enfant de deux jours accomplir tant d'exploits? Mais qu'arriverait-il dans une semaine, deux mois, un an, au train où allaient les choses?

Les animaux tinrent conseil. Les uns proposèrent de quitter la région, les autres préférèrent la résistance. Et le camp de la résistance l'emporta. Après la panthère, ce fut le tour du Singe, du Caméléon, du Phacochère, du Buffle, de l'Elephant, du Lion, de rester au village pour voir ce phénomène. Mais tous furent battus, maltraités par l'enfant. Les Animaux ne savaient plus ce qu'il fallait faire. Les grands comme les petits, tous avaient été vaincus par cet enfant. Et partir sans avoir jamais pu relever le gant? Sans une seule fois être parvenu à battre ce gosse? Mais les hommes vont en faire des gorges chaudes! Jamais plus ils ne laisseront en repos les Animaux, qui voyant en ce bébé de quelques jours, le fléau le plus mortel de leur race,

tenaient à le dompter. Qui maintenant allait rester au village? Tous se regardaient. Le Lion baissant la tête, la Panthère se grattait les jambes, le Singe jouait avec un fruit, l'Eléphant avec une herbe. Chacun semblait poursuivre une pensée. La Tortue sortit la tête et dit, face à l'aréopage embarrassé:

- Moi, je veux rester au village.

Tous les Animaux éclatèrent de rire. Vous ne voyez pas la Tortue réussir là où le Lion, le Singe, l'Eléphant n'avaient pas réussi?

- Tu veux rester au village?

-Oui.

- Et bien, s'il revenait, appelle nous. Il faut que nous en finissions avec cet enfant.

Et sur cette décision, les Animaux partirent aux champs.

Clouk! clak! clouk! clak! La tortue allait d'un bout à l'autre du village. Dès qu'elle vit l'enfant venir, elle courut vers lui, et le cou tendu, dressée sur ses petites pattes, les yeux humbles, et l'attitude respectueuse, elle engagea le dialogue.

-Bonjour, mon maître, l'homme le plus fort.

- Bonjour, Tortue intelligente.

- Donne-moi tes bagages! C'est pour moi un honneur que de te les porter. Je vais t'accompagner pendant un bout de chemin. Quelles nouvelles apportes-tu du village des hommes? Ici la récolte n'est pas bonne. La pluie ne tombe pas. L'année prochaine, peut-être que les choses se passeront autrement, et alors à la grande fête qui suivra les récoltes nous vous inviterons tous, les hommes. Oh! comme l'on dansera! C'est moi qui jouerai le grand tam-tam... Ce jour-là...Nous voici au bout du village... Je voudrais bien aller un peu plus loin... mais il y a les repères, les frontières.

Et la Tortue, après avoir remis le plat à l'enfant, alla se cacher près d'une case. Dès que le phénomène réapparut, vite, très vite, elle l'aborda:

- Ton igname, donne-la... La cendre est chaude. Je t'attendais là, pour prendre cette belle igname.

Elle prit le tubercule, le fit cuire. Bien pelée, fendue en deux, l'igname fut mise dans une écuelle propre contenant des oignons, du piment écrasé, du sel, de l'huile de palme et un peu de poisson sec grillé au feu.

L'enfant mangea et but; puis s'en alla en remerciant la Tortue intelligente.

L'enfant parti, la Tortue armée d'une daba, laboura le village.

Le soir, les Animaux, revenant, virent partout des trous.

- Que s'est-il passé, Tortue?

- Ce que vous voyez. A peine aviez-vous tourné le dos que ce phénomène de gosse se montra, plus arrogant que jamais. Il me saisit par le cou, et moi je le pris par le tronc. Nous avons lutté, lutté. Il me jeta ici, je le jetai là; il me renversa, je le renversai à mon tour. Le soleil était là, à cette hauteur, sur notre tête. Nous nous battions encore.

- Tu as pu tenir tête à cet enfant?

- Le soleil était parti, caché derrière les arbres, nous luttions encore. Regardez tous ces trous, ce sont nos traces...Ah! mes amis! C'est vraiment un phénomène que ce bout d'homme.

Il a promis de revenir.

- De revenir?

- Hélas, mes amis. Il veut remporter une victoire que je lui refuse...

Le Lion, la Panthère, l'Eléphant, le Buffle, tous les puissants de la jungle, avec inquiétude, regardaient la Tortue conter les exploits, en pensant à leur couronne... <<Si toutes les Tortues se coalisaient contre nous, ce serait la fin de notre domination...>> Et ils bâillaient comme pour dire à la Tortue qu'elle pouvait cesser son récit. Mais la Tortue continuait.

- J'ai voulu venger notre roi le Lion, notre maître la Panthère.

- Assez, tonna le Lion que ce rappel avait blessé.

- Oui, il a promis de revenir.

La Tortue parlait encore lorsque l'enfant réapparut. Les Animaux s'égayèrent. Le Singe s'en allait de branche en branche, le Lion rampait, le Buffle se coulait entre les arbustes, l'Eléphant se faufilait entre les arbres, la trompe baissée sous le ventre, la Panthère se glissait entre les lianes sans même les frôler. Tous s'en allaient sans même regarder derrière eux, sans nullement s'inquiéter du sort de leurs multiples sujets. Ils couraient, couraient, et lorsqu'ils osèrent enfin s'arrêter, chacun se trouva seul.

C'est à partir de ce jour que les Animaux ne vivent plus ensemble, dans un village, et qu'entre eux et l'homme, est née l'inimitié.

Mais les Animaux sont encore hantés par le souvenir de ce terrible fléau que fut pour eux l'enfant de l'homme pauvre.

Et depuis, lorsqu'au moindre bruit, le Capucin lance son alarme: Kpa-koum! la brousse aussitôt redevient silencieuse.

Elle regarde, scrute, interroge.

Extrait d: Le Pagne noir: PP. 45-52.

LE FRERE, LA SOEUR ET L'OGRE*

Il était un homme qui avait deux enfants, un garçon et une fille; puis l'homme vint à mourir et leur mère mourut. Dès lors, la fille qui restait là fut orpheline; elle s'appelait Nyansha; cette fille s'appelait Nyansha et le garçon s'appelait Baba. Une fois devenus orphelins, Nyansha et Baba allèrent dans la forêt pour attraper des petits oiseaux. Le garçon chercha pour sa soeur un abri dans un rocher. Elle vivait dans ce rocher.

Le garçon allait chasser des petits oiseaux. La fille restait là. Le garçon revenait la nuit. Lorsqu'il rentrait, il disait:

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère, ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit chat sauvage, il est pour toi. J'ai tué un petit rouge-gorge, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons.>>

Sa soeur disait: <<Rocher, ouvre-toi pour que Baba entre!>> Le rocher s'ouvrait et Baba entra. Il apportait des petits oiseaux et ils mangeaient; lorsque la fille avait un peu de pâte, elle la préparait et ils mangeaient; dès le lever du jour, à l'heure des gazouillis, le frère se levait prestement et allait chasser les petits animaux qui devaient les faire vivre. Il partait et tuait des petits animaux; il tuait un petit rouge-gorge, il tuait un lièvre, il tuait un perdreau et le soir il revenait:

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère, ouvre-moi! j'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit lièvre, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons. - Rocher, ouvre-toi pour que Baba entre!>> Le rocher s'ouvrait. Son frère entra. Ils faisaient la cuisine, ils mangeaient et le lendemain matin il repartait.

Puis vint une grosse bête appelée Kizimu; elle venait écouter, elle tendait l'oreille. Elle se présenta, elle aussi, chez la fille:

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère, ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit chat sauvage, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons.>>

La fille se demanda: <<Et si ce n'était pas la voix de mon frère?>> La bête recommença:

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère,

ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit chat sauvage, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons.

- Rocher, ouvre-toi pour que Baba entre!>> Le rocher s'ouvrit. Elle vit venir une grosse hyène: <<Oh là là! Que vais-je faire? - Hé, qu'y a-t-il encore? - Grand-père, si je te faisais griller des petits pépins de courge, de courge tendre? - Qu'ils te courgent dans le ventre! - Grand-père, si je te faisais griller des petits pépins de courge, de grosse courge? - D'accord, ma petite!>> La fille prit un plat et fit griller les petits pépins: <<Alors, grand-père, celui qui sautera vers l'extérieur sera pour toi, celui qui sautera vers l'intérieur sera pour moi et celui qui ira sous le lit sera pour mon frère. - Bien!>> Elle fit griller les petits pépins. Un pépin sauta vers l'extérieur. Lorsqu'il fut dehors, elle dit: <<Voilà le tien qui s'en va!>> La grosse hyène courut dehors pour ramasser ce pépin. Lorsqu'elle fut dehors, la fille dit: <<Rocher, ferme-toi!>> Le rocher se referma. L'entrée se ferma. La fille resta là. La grosse hyène s'en alla.

Son frère revint le soir:

[chanté]<< Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère, ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit chat sauvage, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons. >>

L'autre se tut; elle avait peur, croyant que c'était la grosse hyène qui revenait. Il reprit:

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère, ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit lièvre, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons.>>

Finalement, la fille reconnut que la voix était celle de son frère: <<Rocher, ouvre-toi pour que Baba entre!>> Le rocher s'ouvrit. Son frère arriva. Il se rendit compte que la fille avait eu peur: <<Qu'y a-t-il? - Laisse, il est venu ici une grosse bête qui m'a parlé et m'a appelée comme tu m'appelles. Lorsque j'ai dit: "Rocher, ouvre-toi pour que Baba entre!", elle est venue dans la maison. Je lui ai dit: "Grand-père, si je te faisais griller des petits pépins de courge, de courge tendre?" Elle m'a dit: "Qu'ils te courgent dans le ventre!

- Si je te faisais griller des petits pépins de courge, de grosse courge?

- D'accord, ma petite fille!" a-t-elle dit. Je lui ai dit ainsi: "Celui qui ira dehors sera pour toi, celui qui ira sous le lit sera pour mon frère, celui qui ira dans le fond

sera pour moi." Puis lorsqu'un pépin alla dehors, je lui ai dit: "Attrape!" Elle a couru dehors et le rocher s'est refermé. Je suis restée dans la maison et elle est partie. Elle m'a dit que lorsqu'elle reviendra, elle me dévorera.>>

Son frère passa la journée là, il passa la journée avec la lance et l'arc à attendre que la bête vienne; elle ne vint pas; elle vint écouter discrètement s'il était là. Après trois jours, ils mouraient de faim et le frère alla chasser. Il dit: <<C'était seulement la peur qui t'avait saisie.>> Il alla chasser des petits animaux. Cette grosse hyène revint. Elle appela ainsi>

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère, ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit rouge-gorge, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons.>>

_ Rocher, ouvre-toi pour que Baba entre!>> La fille crut que c'était son frère qui venait. Quand elle vit que la bête arrivait, elle eut peur. Elle fut prise de petites pisses et elle urina un peu partout: <<Rien à faire maintenant, mes affaires tournent mal!>> Puis la fille se dit:

<<Je vais fuir! - Tu ne me dis plus rien? demanda la grosse hyène.

- Si je te faisais griller des petits pépins de courge, grand-père?

- Je n'en veux pas!>> La grosse hyène la devora; lorsqu'elle eut fini de la dévorer et que le sang se fut répandu par terre, elle se remit en route et s'en alla.

Quand le frère revint, il découvrit que la grosse hyène avait dévoré sa soeur; en arrivant à l'extérieur, il dit:

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère, ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit rouge-gorge, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons.>>

Il n'entendit rien. Il recommença:

[chanté] <<Nyansha de Baba, ouvre-moi! Enfant de ma mère ouvre-moi! J'ai tué une petite bandelotte, elle est pour toi. J'ai tué un petit lièvre, il est pour toi. Le plus gros d'entre eux, nous le partagerons.>>

Rien! Elle ne disait rien. Son frère dit: <<Ouvre-toi pour que moi, Baba, j'entre!>> Le rocher s'ouvrit, le frère entra et pénétra dans la maison. Au moment où il allait allumer le feu dans l'âtre, il se rendit compte que la grosse hyène

avait suspendu une petite jambe au-dessus, il sentit du sang lui tomber sur la tête: <<Eh! petite fille, est-ce la peur qui t'a saisie? N'urine pas sur moi de là-haut!>> Il crut que c'était sa soeur qui était allée se cacher là-haut et que c'était la peur qui l'avait saisie. Il alluma du feu et quand le feu eut prus, il vit du sang par terre et découvrit que la grosse hyène avait dévoré sa soeur. Puis il passa la nuit là, il se coucha sans dormir.

Très tôt le matin, il prit sa lance, son arc et son bouclier. Il se mit en route pour se rendre chez Kizimu et il arriva devant l'enclos:

<<Hé, vous, les gens de chez Kizimu de Rwicamakombe, où est allé Kizimu? - Kizimu est allé au loin pour faire cultiver ses champs.- Appelez-le!>> La personne qui était dans l'enclos appela:

[chanté] <<O Kizimu, ô Kizimu de Rwicamakombe là-bas dans la vallée, le frère de Nyansha est venu; je lui ai offert un siège et il l'a repoussé; je lui en ai offert un autre et il l'a repoussé, disant qu'il cherchait Kizimu de Rwicamakombe là-bas dans la vallée!

- Que se passe-t-il à la maison?>> Il envoya deux de ses serviteurs et ils vinrent; lorsqu'ils arrivèrent, celui dont on avait tué la soeur les tua et il dépêcha la servante qui était dans l'enclos: <<Appelle encore!>> La servante se remit à appeler:

[chanté] <<O Kizimu, ô Kizimu de Rwicamakombe là-bas dans la vallée, le frère de Nyansha est venu; je lui ai offert un siège et il l'a repoussé; je lui en ai offert un autre et il l'a repoussé, disant qu'il cherchait Kizimu de Rwicamakombe là-bas dans la vallée!

- Allez voir, dit Kizimu, ce qui s'est passé à la maison!>> Il envoya de nouveau d'autres serviteurs. L'homme les tua. Il les entassait là. Lorsque les autres montaient, ils buvaient leur sang en croyant que c'était de la sauce qui coulait sur leur chemin.

Lorsque des gens y furent allés pour la quatrième fois et qu'il ne restait plus que Kizimu, ce Kizimu monta. L'autre dit à sa fille qui était dans l'enclos: <<Appelle plus fort!>> Et elle dit:

[chanté] <<O Kizimu, ô Kizimu de Rwicamakombe là-bas dans la vallée, le frère de Nyansha est venu; je lui ai offert un siège et il l'a repoussé; je lui en ai offert un autre et il l'a repoussé, disant qu'il cherchait Kizimu de Rwicamakombe là-bas dans la vallée!>>

Alors, Kizimu monta très vite: <<Mes affaires vont mal!>> En arrivant à la maison, il trouva l'autre qui attendait: << Eh bien, qu'y a-t-il, que se passe-t-il, que se passe-t-il, mes petits? - Que tu brises l'arc! Monte vite!>> Il monta en se Hâtant et en ayant très peur: <<Que se passe-t-il? Que se passe-t-il? O toi, ne me tue pas encore, coupe ce petit doigt et retires-en ta tante paternelle que j'ai dévorée!>> Il trancha le petit doigt. Il en retira sa tante paternelle que l'autre avait dévore. <<Coupe celui de la main droite! Retires-en ton oncle paternel que j'ai dévoré!.>> Il trancha le petit doigt et en retira ceux que l'autre avait dévorés. Quand il arriva au pouce, Kizimu dit: <<Retires-en ta soeur que j'ai dévorée avant-hier!>> Il l'en retira.

Puis, lorsqu'il vit que tous les autres étaient sortis, il tua cette grosse bête qui s'appelait Kizimu de Rwicamakombe, il la transperça de sa lance et l'étendit là. Il se mit alors en route avec tous les gens que la bête avait dévorés et il les emmena; le frère de Nyansha sauva donc ainsi sa famille; il s'empara aussi des nombreux biens de Kizimu, il les pilla et les emporta.

Extrait de: Le récit Populaire au Rwanda: PP. 366-375

ORIGINE DE L'INEGALITE*

Jadis, lorsque le Rwanda était encore une forêt, un homme vint de régions lointaines, sans enfant, sans serviteur, accompagné seulement de sa femme. Arrivé au Buberuka, il défricha la forêt, il cultiva, il fit les semailles; il habita là et s'y trouva bien. Les jours passèrent; il engendra un fils et l'appela Gatwa. Cet enfant ne traîna pas à terre. Il engendra sans tarder un autre garçon et l'appela Gahutu. Le troisième fut encore un garçon et il l'appela Gatutsi.

Ces enfants grandirent ensemble comme des jumeaux,. Au cours de leur croissance, Gatutsi les dépassa en agilité et en intelligence; il ajouta à cela l'art de flatter et de ruser. Son occupation favorite était de garder le bétail. Gahutu, lui, aimait cultiver et aider sa mère aux travaux du ménage, mais il avait peu d'intelligence. Gatwa joua l'enfant gâté; la gourmandise et la légèreté accaparèrent son coeur. Leur mère donna ensuite naissance à des filles.

L'homme resta là; il cultivait le sorgho pendant [la lune de] Werurwe et il le récoltait chétif pendant Tumba. Il plantait des haricots pendant Kaboza et le soleil de Mutarama les abîmait en pleine floraison. Il se dit alors: <<Rien à faire, la faim va nous tuer, moi et les miens, et pourtant j'habite une terre fertile. Si j'envoyais quelqu'un à

Kimenyi au Gisaka, il m'indiquerait l'ainé des mois et je saurais ainsi quel est le temps de la culture et celui de la récolte.>> Quant son projet eut pris consistance, il réunit ses fils et leur dit: <<Préparez suffisamment de provisions et levez-vous pour aller au Gisaka chez Kimenyi lui demander de ma part quel est l'ainé des mois. Gatwa qui est le plus âgé, transmettra le message. Et toi, Gahutu, si Gatwa oublie quelque chose, rappelle-le lui. Quand à Gatutsi, il vous tiendra compagnie. J'espère qu'il vous distraira en chemin.>>

Les garçons serrèrent leurs provisions et prirent la route. Après qu'ils eurent dépassé quelque quatre collines, Gahutu dit: <<Je n'en peux plus! Apportez ces provisions et mangeons!>> Gatwa qui les portait, dit: <<Patience, il ne fait pas encore clair!>> Gatutsi dit: <<Vraiment, Gahutu, tu es un gourmand. Veux-tu manger ce matin, avant même que les vers [du ventre] ne se soient mis la tête en bas [apaisés]?>> Ils continuèrent à marcher. Mais Gatwa qui venait derrière eux, avait épuisé de bonne heure toutes les provisions. En plein midi, Gahutu et Gatutsi se mirent d'accord pour manger. Gatwa déposa sa charge et, en l'ouvrant, ils découvrirent que le panier faisait appel à lui-même [était complètement vide]. Ils tombèrent de haut. Ne sachant que faire, ils continuèrent leur marche. Lorsqu'ils rencontraient des gens en train d'arracher des patates douces, Gahutu en demandait et on lui en donnait un petit tas qu'il mettait dans le panier et mâchait crues tout au long du chemin; lorsqu'il s'en lassait, il allumait un feu et les faisait griller. Quand il rencontrait des gens en train de récolter du sorgho, il demandait des épis et les croquait tout en marchant. Gatutsi, lui, se garda de ces aliments de Gahutu de peur que ça ne l'indispose et ne lui provoque les vers. Il se serra une corde autour du ventre et attendit l'invitation à dîner une fois qu'ils seraient arrivés à destination. Ils continuèrent à marcher et arrivèrent à la rentrée des vaches.

Parvenus devant l'entrée de l'enclos, ils se firent annoncer, on les reçut et ils furent servis jusqu'à plus soif. A force d'y ajouter d'autres choses, le ventre de Gatwa, qui était gonflé, se tendit comme un arc musical. A force d'ajouter à ce qu'il avait mâché cru, Gahutu fut indisposé et il tomba dans la détresse; les vers l'empêchaient de respirer et il poussait des gémissements. Gatutsi, absorbant ces choses dans un ventre blanc, se sentit d'autant mieux. Kimenyi leur demanda ce qui les avait amenés. Au moment où Gatwa allait ouvrir la bouche, il se rendit compte qu'il avait oublié. Gahutu dit: <<Notre père, Kibaza, nous a envoyés demander de sa part quel est l'ainé des mois.>> Kimenyi réfléchit et il se dit alors dans son coeur: <<Moi non plus, je ne le sais pas!>> Voyant qu'il ne

pouvait pas leur répondre, il donna le change et dit aux enfants: <<Je vous le dirai demain matin; levez-vous et allez vous coucher; ainsi vous ne l'oublierez pas en dormant!>>

Dès que les enfants furent au lit, Gatwa et Gahutu s'endormirent. Gatutsi entendit que Kimenyi faisait appeler son magasinier pour lui demander quel est l'ainé des mois. Le vaillant garçon se leva, alla dans la hutte principale et se cacha dans le recoin derrière la cloison de la tête du lit. Quand l'intendant arriva, on l'interrogea et il dit que l'ainé des mois est Mutarama parce que c'est le premier mois de l'année et qu'en outre, c'est alors qu'on sème le sorgho qui est la plus importante des semences; les agriculteurs l'appellent Nkuyuyu qui ôte la ceinture du ventre. On lui donna de la bière, il but, puis il retourna chez lui. Ceci entra dans l'oreille du garçon, mais il resta là en attendant qu'ils se couchent pour écouter ce que la femme dirait à son mari. Ils finirent par se coucher. En entrant au lit, la femme dit: <<On l'a vraiment bien dit, le nom ce n'est pas la personne! Dois-tu t'informer comme si tu ne savais pas que l'ainé des mois est Ukwakira qui reçoit toutes les semences: la pluie tombe, les haricots sont plantés, l'éleusine est semée, les patates douces sont cultivées, les courges, les ignames et beaucoup d'autres semences sont mises dans le sol? - Il semble bien, dit le mari, que ce soit ainsi!>> Ils continuèrent à bavarder entre eux jusqu'au moment où ils s'endormirent. Lorsqu'ils furent tombés dans un profond sommeil, l'enfant se leva et alla se coucher.

Le lendemain, Kimenyi les trompa en disant que l'ainé des mois est Mutarama. Il le fit pour que Kibaza ne sache pas le temps de la culture et soit affamé. Les enfants se levèrent et rentrèrent. Quand ils arrivèrent à la maison, leur père en fut satisfait. Après un petit moment, Gatutsi prit son père à part et lui dit comment ça s'était passé, comment ils avaient été accueillis, comment Gatwa avait oublié le message qui fut dit par Gahutu, comment Kimenyi n'avait pas su l'ainé des mois et leur avait promis de le leur dire le matin, comment il avait fait venir son magasinier en secret et l'avait interrogé, et aussi comment le magasinier lui avait répondu, ce que la femme avait dit à son mari une fois au lit, et comme ils avaient discuté et avaient enfin conclu. Il termina en lui disant que l'ainé des mois, d'après ce qu'il avait entendu, est Ukwakira.

Son père le félicita grandement. Il appela tous ses fils et s'adressa à eux avec une colère mêlée de joie: <<Je nomme Gatutsi chef de ma famille parcequ'il a fait preuve de beaucoup de vaillance. Et toi, Gahutu, comme tu n'as pas suffisamment montré que tu as quelque chose de plus que ton

frère aîné, je te condamne au pénible travail de la terre. Tu seras en outre le serviteur de ton frère cadet; qu'il te tue ou te sauve s'il le veut; tes arrière-petits-enfants eux-mêmes n'échapperont pas dans le futur à cette malédiction. Quant à Gatwa, comme il s'est montré incomparablement stupide, il vivra en mendiant; tout ce qu'il pourra tirer du sol sera l'argile. Toutes les générations à venir, qu'elles descendent de Gatutsi ou qu'elles descendent de Gahutu, le tiendront à l'écart, mais il mangera les choses de ceux que ses plaisanteries auront enchantés.>>

Le testament et la malédiction de Kibaza touchèrent tout homme qu'on dit Rwandais et il créa ainsi trois souches dans le pays. Le Tutsi se montrait fier à l'égard du Hutu. Le Hutu de son côté, face au Tutsi était conscient qu'il devait le craindre et lui témoigner du respect. Lorsque la famille s'étendit, Gatutsi devint à tous égards le chef du peuple de Kibaza. Kibaza instaura ainsi au Rwanda l'harmonie dans la population et la valeur qu'avait chaque homme parmi les autres.

Extrait de: Le récit Populaire au Rwanda PP. 140-147

NTANTENGERI

Il était une fois une jeune fille éprise d'un jeune homme et le jeune homme le lui rendait. Les parents de Ntantengengeri, c'était là le nom de cette jeune fille, ne voulaient pas la donner à l'élu de son coeur, car ils visaient à la marier à une famille princière ou encore au roi parce que Ntantengengeri étant très belle et non seulement belle mais aussi douce, calme et prudente, toutes qualités qui font d'une fille la chérie de son mari.

Ntantengengeri elle, ne l'entendait pas de cette oreille; ils avaient échangé leurs promesses et elle n'était pas de celles qui se reprennent lorsqu'une fois elles ont donné leur coeur. Le jeune homme, de son côté, éprouvait de l'amour pour elle, mais voyant que les parents de Ntantengengeri s'opposaient (à leur union) il l'abandonna; il n'a pas agi autrement.

Ntantengengeri, voyant qu'on s'opposait à son amour, se rendit compte qu'il était inutile de rester encore sur la terre et elle souhaita aller au ciel. Elle part dans la forêt, elle demande à l'esprit suprême à qui l'on recourt en toutes circonstances, qu'il ordonne à un arbre de monter au ciel avec elle. Elle reste donc debout sur une souche (de cet arbre) en psalmodiant:

" Arbre montant, allons, monte! "

Et l'arbre alors se mit à monter et plus elle chantait plus il s'élevait. Voyant cela, ses parents sont saisis de crainte.

Ils rassemblent leur parenté et leurs voisins pour qu'ils les aident à demander à leur enfant de revenir sur terre, qu'ils lui donneront des vaches en grand nombre, (en disant) qu'ils la donneront en mariage à des princes ou à des rois. Eux aussi chantaient une complainte qu'ils rythmaient en battant des mains:

" Reviens donc, chère enfant, ô Ntantengengeri.

Nous te donnerons de grandes richesses, ô Ntantengengeri."

Mais Ntantengengeri n'écoutait pas, elle continuait à ordonner:

Arbre, monte! et l'arbre continuait à monter au ciel.

On ne voyait plus que ses pieds, la tête et le tronc étaient déjà dans les nuages; les parents supplient alors le jeune homme aimé par leur fille et lui disent:

Tu peux l'appeler sans crainte, nous te la donnons.

Le garçon l'appella en chantant:

" Reviens, reviens, ô toi Ntantengengeri,

Tes parents viennent de te donner à moi, ô toi Ntantengengeri,

Reviens, tu recevras cent vaches en réparation, ô toi Ntantengengeri."

Ntantengengeri s'arrête et dit à l'arbre:

Descends, réponds à l'appel de ce jeune homme.

Et l'arbre se mit à s'abaisser jusqu'au sol. Ntantengengeri fut mariée au jeune homme qu'elle voulait.

Un jour, le mari de Ntantengengeri participa à une escarmouche

Son mari était brave, plein de vaillance. Son arc était en fer, ses flèches étaient en fer, sa lance était en fer. Au cours de l'engagement il fut tué et on le poussa sous un arbre. Ntantengengeri attendit pendant de longs jours, mais lorsqu'elle vit que c'était en vain, elle alla à sa recherche et en route elle psalmodiait:

" N'auriez-vous pas vu mon mari là-haut?

Il a un arc en fer

Une lance en fer

Des flèches en fer."

On lui dit:

- Ah! ma chère, si c'est celui que tu cherches, il a été tué, tu le trouveras au pied d'un arbre.

Ntantengengeri s'approchant du cadavre étendu lui dit:

- Ah! mon pauvre ami, tu m'as fait beaucoup de peine alors que moi je ne t'ai jamais contrarié!
Elle le lève, l'enduit de beurre et essaie de lui faire avaler du lait en chantant:

" Lève-toi et partons
Tu es encore dans l'empyrée
Tu n'es pas encore aux cieux."

Elle continuait à lui donner du lait mais celui-ci se répandait parce que (son mari) était mort et ne pouvait plus avaler. Ntantengengeri n'abandonnait pas; elle pleurait et suppliait Imana en disant que lorsqu'elle était partie pour le ciel, c'était lui (son mari) qui l'avait ramenée sur la terre, qu'il ne pouvait pas la laisser seule sur la terre pour s'en aller de son côté au ciel puisqu'elle ne lui avait pas fait de difficultés pour revenir; que lui donc ne lui fasse pas de difficultés, qu'il quitte l'empyrée et revienne à la vie. Imana écoute les pleurs de Ntantengengeri et son mari ouvre les yeux comme quelqu'un qui s'éveille, il boit le lait, se redresse et s'assied. Ils conversent et ensuite se lève et rentrent chez eux.

Extrait de: Anthologie Rundi: PP. 265-269

UNE FILLE INCOMPARABLE

Il était une fois une fille dont le père possédait d'immenses troupeaux de boeufs. Les boeufs étaient si nombreux qu'on ne pouvait trouver d'endroit pour les faire paître. La nouvelle parvint au roi de l'Orient, au souverain de l'Occident, à celui du Nord et à celui du Sud. Chacun de ces puissants décida d'aller s'emparer des troupeaux. Le vieux n'avait qu'un enfant unique, c'était une fille; elle était dans la maison. Son père n'avait aucun garçon, elle seule était là.

Un jour, le souverain du Djoloff arriva et prit toutes les bêtes. Vers le soir, comme de coutume, le vieux vint voir ses animaux. Il suivit la trace et comprit aux empreintes des chevaux que c'était une véritable armée qui était venue en razzia. Il retourna chez lui alors et fondit en larmes, le coeur plein d'amertume et de désespoir. Il pleura, pleura, tant et si bien que son visage gonfla et devint une masse informe d'où les yeux avaient disparu. La fille s'approcha de lui et dit:

- Mais Papa, qu'as-tu donc à pleurer ainsi? Que se passe-t-il?

Le père d'une voix émue répondit:

- Ma fille je suis déçu. Tous mes boeufs ont été enlevés.

- Par qui?

- Je ne saurais le dire, mais en tout cas les traces laissées par les chevaux montrent qu'il s'agit d'un homme puissant et soutenu par une forte armée. Tu sais que tout

mon espoir reposait sur ces animaux qui du reste servaient à nous entretenir, ta mère, toi et moi-même. Or, je n'ai personne pour me venger, je n'ai pas de garçon, je n'ai que toi et tu es une fille.

Tout mon espoir est parti et je vais mourir.

La fille lui répliqua:

- Père, tu n'as pas besoin de tant de lamentations, veux-tu me donner un cheval et me permettre d'aller à leur poursuite?

- Non, ma fille, ne pense jamais à cela. Perdre mes boeufs, mon cheval et toi-même, jamais je ne saurais sousrire à une telle idée. Laisse-moi me morfondre en regrets jusqu'à la mort et ne songe jamais à te lancer à une poursuite sans issue. Je ne te laisserai jamais le faire.

Après avoir insisté sans succès, la fille décida de passer outre. Prenant par une porte dérobée, elle entra dans l'écurie, prit le cheval, pénétra dans la chambre, prit le fusil, la cartouchière chargée, la corne à poudre, serra sa monture qu'elle enfourcha, se fraya un passage derrière et disparut au galop de son étalon:

- Maca Bane Mag Diégui Ab Naig, Sondiane May Daral, tel était le chant que traduisaient les pas du chaval à travers la brousse.

Poursuivant son galop, le cheval passa la nuit à courir jusqu'au petit matin. L'amazone aperçut au loin le nuage de poussière soulevé par les boeufs en marche. Elle descendit de son coursier, souffla un peu, reserra les harnais, chargea son fusil. Après être remontée cheval, elle partit au galop vers les pilleurs. Les pas du cheval recommencèrent leur chant jusqu'au moment où la fille arriva tout près des ennemis. Elle déploya alors le drapeau rouge qu'elle avait et les interpela. Tous se retournèrent et le souverain dit:

- Cette fille qui cavale derrière nous avec son drapeau rouge n'a pas l'air de vouloir la paix, mais quand elle sera là, je la réduirai en poussière, je la ferai disparaître comme un fétu de paille.

L'amazone arriva en trombe, traversa l'armée du Djoloff, puis se retourna pour leur faire face et dit au roi:

- Que je ne vous surprenne pas! Vous êtes des hommes et je suis une femme, mais vous allez voir aujourd'hui que je suis une femme au pagne bien serré.

Le roi lui répondit:

- Je connais des genres de femmes comme toi, on les nomme Ndiadiiry, seulement, tu verras qu'ici tes actions seront nulles. Chez moi, le chat n'a jamais bu de lait. A ces mots, la femme guerrière épaula son fusil et Boumm-Boum la balle partit et chanta:

- Faradia Marédia Bou Thi Benne dou Desse

Quand toute l'armée ennemie fut anéantie, elle se donna une petite tape sur la cuisse et tout le troupeau la suivit jusqu'à la maison. De retour chez elle, la brave fille cria:

- Père, viens donc attacher les boeufs et voir les vaches que tu pourras traire.

- Ah! ,a fille te moques-tu de moi? Les boeufs, je ne compte plus les revoir, pourvu seulement que les ravisseurs ne reviennent pas.

Sur ces entrefaites, les vaches meuglèrent, de même que les boeufs et les veaux, toute l'atmosphère se remplit de cris. La mère sortit et dit:

- Pourtant la demoiselle a bien raison, les bêtes sont bien là.

D'un coup, le père se leva et porta les doigts aux yeux. Il se les frotta énergiquement, riti... riti.. Huit biches et un petit faon en sortirent, et il les écarquilla pour voir ses troupeaux. Il esquissa un sourire si large que tous les arbres se déracinèrent pour tomber dans la bouche du vieux.

Alors, il vint traire celles des vaches qu'il pouvait traire et les autres, il les laissa là-bas.

Le lendemain, le souverain du Nord vint prendre les troupeaux.

Père suivit les traces et comprit très vite qu'un malheur lui était encore arrivé. Il recommença ses pleurs, heurtant les cailloux et tombant dans les buissons jusqu'à la maison. Il trouva sa fille en train de préparer les condiments pour le repas du soir. En voyant son père dans ce piteux état, la fille cria:

- Père qu'y-a-t-il encore et pourquoi ces pleurs?

- Oh, ma fille, les boeufs ont été de nouveau enlevés.

- Cesse tes pleurs, père. Tes ennemis sauront que tu comptes sur un sûr défenseur.

Elle se leva, reprit son armement, enfourcha son cheval et l'élança en direction des ravisseurs. Les pas du cheval résonnèrent dans leur chant d'espoir et bientôt l'amazone se trouva encore à côté de l'armée ennemie. Elle déploya comme de coutume son drapeau rouge. Ils se retournèrent tous et le roi déclara:

- Cette cavalière qui nous tend son drapeau rouge est une ennemie qui cherche la bagarre. Mais attention, quand un combattant se fait surprendre, il ne mérite même pas la poignée de nourriture qu'il se porte à la bouche.

Un griot surenchérit en disant:

- Oui Sire, lorsqu'un lutteur entend une semaine durant, l'annonce de son combat, s'il est terrassé, il ne peut attribuer sa défaite à la surprise.

Ils prirent donc la décision de combattre. La fille prit encore son fusil et, d'un coup, elle déchargea les deux canons sur ses ennemis. La balle partit et comme la première fois, elle toucha et étendit tous les guerriers ennemis. Les boeufs firent encore le retour sous la direction de l'incomparable fille.

Ainsi donc, tous les souverains y passèrent jusqu'au dernier. Celui de l'Occident, ayant appris l'anéantissement de tous ses collègues se dit:

- Il paraît que ce vieil éleveur a une fille extraordinaire qui met en déroute toutes les armées qu'on lui oppose. Pour ma part, j'irai razzier cette famille omnipotente. Mais, auparavant, je ferai décapiter le père, la mère et la fille. Je prendrai les boeufs que j'amènerai dans mon royaume sans autre forme de procès.

La nuit, la fille vit en rêve ces projets machiavéliques. Le lendemain elle raconta tout à son père et leur dit de désertier la maison et d'aller passer la journée là-bas dans les buissons, en pleine brousse.

- Ce perfide saura que je ne suis pas une femme qui peut être maniée par n'importe qui, ajouta-t-elle.

L'armée pillarde arriva donc et commença par fouiller la maison. Personne! On fureta dans tous les coins: pas une vie. Le roi dit alors:

- Mais ces gens ont pris la fuite. Ils ont eu peur et se sont enfuis abandonnant leurs boeufs.

Les troupeaux furent encore pris et en route vers le royaume du ravisseur. La fille guerrière vint à son père et lui dit:

- Père, le souverain de l'Occident vient de s'emparer de toutes nos bêtes. Mais ne te fais pas de mauvais sang, car je ne suis pas une personne à me laisser faire. Avant le dîner, il saura qui je suis.

Elle entra aussitôt dans l'écurie et serra son cheval Maga Nelh, se mit dessus armée de son fusil et de sa corne à poudre. En route et au galop. Les sabots résonnèrent une fois de plus dans leur chant singulier jusqu'au soir. Elle atteignit les ravisseurs et les interpella. Tous se retournèrent et reçurent l'ordre d'attaquer sans attendre. Mais un gros bosquet flanquait la route à cet endroit. L'amazone le contourna comme une flèche, se retrouva par derrière, épaula et Boum-Boum, la balle partit en sifflant, Faradia Maradia Bou Thie Benne Dess, (pan, pan, qu'il n'en reste pas un seul), jusqu'à ce que tous les guerriers soient exterminés. Alors, elle reprit ses troupeaux et se dirigea vers le village. Sur le chemin du retour, elle sentit des malaises, car elle était enceinte. Comprenant qu'elle était au travail, elle prit deux pagnes qu'elle s'attacha fortement l'un sous le bas-ventre, l'autre au niveau du coeur et accéléra son allure.

Quand elle fut arrivée à la maison, elle descendit de cheval et demanda à sa mère de lui donner de l'eau.

Elle but et aussitôt accoucha: c'était un garçon.

Le nourrisson poussa trois cris: Ou hais! ou hais! ou

hais! La mère accourut très vite et félicita sa brave fille:

- Que Dieu te bénisse ma fille. Les services que tu as rendus à ton père sont inoubliables. Sois sûre qu'avec les prières de tes parents, tu vivras toujours dans des flots de bonheur.

Au même moment, il y avait dans la maison une poule et son petit poussin. Partout où cette poule grattait avec son poussin il en sortait de l'or et de l'argent. Au moment où la mère de l'accouchée s'apprêtait à prendre le nouveau-né pour le baigner et lui couper le cordon, un aigle plongea sur le précieux poussin et l'emporta. Le poussin se débattait et poussait des cris:

- Thipe! Thipe! Thipe!

L'aigle volait toujours et bientôt couvrit une distance énorme.

Alors, brusquement le bébé se leva, prit le fusil, épaula et tira. Le rapace, touché, tomba. Le poussin était délivré. La grand-mère lui dit:

- Oui, je savais bien qu'après ta naissance tu ferais parler de toi.

Le conteur demande à l'assistance, laquelle de ces deux personnes (la mère ou son fils) a accompli la plus grande prouesse?

Extrait de: Contes Wolof du Baol: PP. 124-130

LES ORPHELINS, LA MARATRE ET LE SORCIER ANTHROPOPHAGE

Un cultivateur avait épousé deux femmes. La première lui avait donné trois enfants: deux filles et un garçon. La fille aînée avait seize ans, la seconde en avait douze et le garçon, le benjamin, six.

Leur mère mourut, laissant ses enfants entre les mains de leur père et de la seconde femme qui était très méchante. Tous les jours le père partait en brousse au petit matin et ne revenait que le soir.

Pendant son absence, la marâtre frappait les enfants sans aucun motif.

Aussi les enfants, par suite du chagrin, dépérissaient-ils à vue d'oeil, sans que leur père se rendît compte de la raison pour laquelle ils maigrissaient, tant il aimait sa seconde femme.

Un jour, le père partit en brousse de bon matin, suivant son habitude; de son côté, sa femme s'en alla au marché. Alors la fille aînée, profitant de l'absence de son père et

de sa marâtre, prit avec elle sa soeur et son petit frère et s'enfonça avec eux bien loin dans la brousse. Ils marchèrent ainsi pendant huit jours, en se nourrissant seulement de fruits sauvages.

Dans leur course, ils arrivèrent en plein coeur de la forêt et s'arrêtèrent pour se reposer. Juste à ce moment, ils virent une fumée légère qui s'élevait devant eux au milieu des arbres. La crainte les saisit, car le lieu était tellement désert qu'il était peu vraisemblable qu'un homme y fit du feu.

Malgré la crainte, l'aînée poussa devant elle son frère et sa soeur dans la direction où cette fumée s'élevait, tellement c'était pour eux un sujet d'étonnement.

Dès qu'ils eurent pénétré dans une petite clairière, ils aperçurent une hutte de branchages entourée d'une clôture faite avec des poteaux de bois. Ils s'arrêtèrent un instant, puis pénétrèrent dans l'enclos.

Dans l'enclos, personne! La fille aînée entra dans la hutte et appela son frère et sa soeur. Puis, s'aventurant davantage, ils se laissèrent glisser dans une grande jarre qui se trouvait là au milieu de plus petites. Ils prirent quelques-unes des petites jarres empilées l'une sur l'autre pour boucher l'orifice et se couchèrent à l'intérieur.

La hutte appartenait à un sorcier anthropophage qui allait chercher sa nourriture dans les villages habités. A peine étaient-ils installés que les enfants entendirent le bruit d'un vent très fort qui soufflait au dehors. Ils retinrent leur haleine dans l'attente de ce qui allait arriver.

Avec ce vent qui soufflait, c'était le sorcier qui revenait de sa tournée. Aussitôt le vent s'arrêta. Le sorcier jeta à l'intérieur de l'enclos les quatre hommes qu'il portait sur la tête et se mit à inspecter soigneusement les lieux, comme il le faisait chaque fois qu'il rentrait de la chasse.

Il remarqua alors des traces de pas qui se dirigeaient vers l'intérieur. Il baissa la tête, réfléchit longuement, car ce qu'il venait de voir le jetait dans un grand étonnement.

Très ému, il se mit à parler tout fort: "Comment cela pouvait-il se faire? Jusqu'à présent aucun homme n'avait pénétré chez lui." Puis, brusquement il alla consulter ses fétiches, rentra dans la clôture et se précipita dans la hutte pour découvrir les hommes dont il avait vu les traces sur le seuil.

Il regarda sous le lit: personne! En haut, sur l'étagère: personne! Il se retourna brusquement, sortit fit le tour de la hutte: personne encore! Alors, il entra à nouveau dans la hutte, alla droit vers les jarres et se mit à descendre celles qui étaient empilées les unes sur les autres.

Quand il arriva à la grande jarre dans laquelle se trouvaient les enfants et qu'il l'eut ouverte, ceux-ci poussèrent des cris épouvantables. Le sorcier sortit de sa maison et s'enfuit à toutes jambes; en chantant:

15. " O gros richard, cours vite! O gros richard, lève le pied!

O gros richard, cours vite! O gros richard, lève le pied!

O gros richard, cours vite! O gros richard, lève le pied!"

Il courut ainsi longtemps sans regarder derrière lui, en s'enfonçant toujours davantage vers les lieux déserts et il y demeura.

Après une longue attente, les enfants sortirent de leur cachette et commencèrent à installer là leur demeure. Ils firent si bien que d'autres familles vinrent aussi habiter près d'eux. Ils défrichèrent de grandes plantations, devinrent riches et appelèrent ce village, Yan-goto, c'est-à-dire, le Désert.

Pendant ce temps, les parents étaient rentrés chez eux. Le père, ne voyant pas ses enfants, demanda à sa femme: "Qu'as-tu fait des enfants, quand je suis allé en brousse? Où les as-tu laissé partir? - Ne t'inquiète pas, lui répondit-elle, ils sont allés ramasser de vieilles souches pour faire du feu, ils reviendront bientôt."

Bref, cette fois encore, le père fut tellement aveuglé par son amour pour sa femme que la peur de lui déplaire l'empêcha de se mettre aussitôt à la recherche de ses enfants.

Bien des semaines s'écoulèrent. Enfin, un beau jour, il se décida, mit son couteau de jet et sa sagaie sur l'épaule et s'enfonça dans la brousse. Sa femme courut après lui pour le retenir. Il se retourna pour la frapper et continua son chemin.

Il marcha pendant trente jours et rencontra enfin un cultivateur auquel il demanda s'il n'avait pas vu passer ses trois enfants. Le cultivateur lui demanda leurs noms. " L'aînée, dit-il, s'appelle Ngojo; la seconde Koro et le dernier se nomme Sou.

- Est-ce que tes enfants n'auraient pas fondé un village où ils se seraient établis? Qui donc t'a dit qu'ils étaient perdus?" Le père resta bouche bée tellement il était stupéfait. "Puisque tu doutes de ma parole, lui dit son interlocuteur, il faut que nous allions ensemble et que tu voies de tes yeux tes enfants et le village qu'ils ont construit."

Ils se mirent en route et arrivèrent bientôt au village. L'homme le quitta en lui disant: "Ce sont tes enfants qui demeurent ici."

Lorsque les enfants aperçurent leur père, le plus jeune, le garçon se leva et courut à sa rencontre. Mais la grande soeur le retint par la main et le força à s'asseoir: "Est-ce un père, gronda-t-elle, l'homme qui nous a contraints à vivre dans la misère, quand notre mère est morte? Reste donc tranquille et assieds-toi!"

En voyant cela, le père s'arrêta interdit, resta un instant pensif, puis se mit à verser des larmes. Il marcha vers ses enfants et les serra contre sa poitrine. Alors l'amour filial l'emporta et ils se laissèrent attendrir. Ils restèrent deux jours à parler ensemble. Puis le père décida de rentrer chez lui pour ramener sa femme et ses bagages et s'établir à côté de ses enfants.

Avant son départ, la fille aînée dit à sa servante d'aller chercher une boucaille de mil et de la donner à son père, afin qu'il ait de quoi manger durant son voyage et jusqu'à son retour.

La servante prit la boucaille, en versa tout le contenu par terre; remplit à moitié le panier avec du sable, compléta avec du mil, puis l'apporta au père. Ce dernier prit la boucaille sur la tête et marcha tant qu'il put. Enfin le fardeau lui pesa tellement qu'il en eut le cou cassé et tomba mort misérablement sur la route.

Les voyageurs qui passaient par là trouvèrent son cadavre.

L'un d'eux le reconnut; ils poursuivirent leur route et avertirent ses enfants. Bientôt, ils arrivèrent; la marâtre vint aussi, tous le visage en larmes. Ils prirent le corps de leur père et l'ensevelirent à côté d'eux.

Extrait de: Dragon et Sorcières: Contes et Moralités du Pays Mbai: PP260-267

LA FILLE DANS L'IMPASSE

Je vais vous expliquer d'où il est venu de dire, dans la langue rwandaise, que les choses en arrivent à Ndabaga. Jadis, ceux de l'Ankole attaquaient le Rwanda et venaient razzier ses vaches, jusqu'au jour où le roi se décida à installer là un camp militaire frontalier. Il y installa un camp et toute personne de sexe masculin devait aller dans ce camp jusqu'à ce qu'il y soit remplacé par son enfant. S'il n'avait pas d'enfant, il devait mourir là-bas. Les choses trainèrent, des hommes y moururent et il y avait là-bas un homme qui n'avait pas d'enfant; sa femme accoucha et mit au monde une fille mais le père ne savait pas que sa femme avait accouché.

La fille se mit à interroger les autres: "Où se trouve mon père?" On lui répondit qu'il était au camp. Puis sa mère lui demanda: "Sais-tu où vit ton père? - Je ne sais pas! Où vit donc mon père? - A quoi te servirait-il que je te le dise puisque tu es une fille? Si tu étais un garçon, là je te le dirais!" La fille en fut attristée et comme elle avait appris que son père était dans un camp, elle se décida dès lors à apprendre à tirer à l'arc: elle apprit tous les exercices des garçons dans le but d'aller relever son père au camp et de décharger sa mère de travaux excessifs. Elle apprit à tirer à l'arc et au lieu de tresser des petits paniers comme les autres, elle allait concourir à la cible; lorsqu'elle vit qu'elle avait grandi, elle pressa ses seins pour qu'ils ne poussent pas, de peur qu'on sache qu'elle était une fille.

On alla dire à son père: "Ta fille veut venir ici pour te remplacer." La fille dit à sa mère: "Je sais comment je vais m'y prendre. Va me chercher des gens et prépare-moi des provisions, puis nous partons; ils iront me montrer où se trouve mon père et je prendrai sa relève dans le camp." Elle mit des habits de garçon, elle y alla et, tout en restant avec ses compagnons, elle offrit beaucoup de choses à son père. Au moment où ils arrivèrent, son père ne la connaissait pas et cette fille ne connaissait pas son père.

Puis le père les logea et il croyait, en les logeant; que c'étaient des gens de passage qui allaient s'en retourner. Finalement, la fille lui dit: "Viens, j'ai à te parler!" Il vint et elle lui déclara: "J'ai voulu venir pour prendre désormais ta relève dans le camp; je demandais souvent à maman où tu étais et elle me le cachait; quand je l'ai su, j'ai appris tous les exercices. Reconnais-tu mon sexe maintenant?"

- Tu es un garçon. - C'est juste, je suis un garçon, j'ai voulu être un garçon; j'étais en fait une fille, mais j'ai pressé mes seins pour venir te remplacer. Alors demain tu t'en iras avec les autres qui partent et ce soir, puisque je viens te remplacer, tu vas me présenter au roi."

Cet homme avait signé chez le roi qu'il n'avait pas de fils pour le remplacer et qu'il acceptait de mourir au camp. Il alla donc parler au roi lorsque tous les autres vinrent présenter leurs remplaçants: "Je veux; moi aussi, être remplacé. - Tu avais signé que tu mourrais au camp: où donc as-tu trouvé maintenant un remplaçant? - Taisez-vous tous! dit la fille. Quel est celui qui vient de dire que mon père n'a pas de remplaçant? - Eh bien! s'écria le roi, voilà une personne qu'il faut craindre, quelqu'un qui arrive dans le camp de cette manière-là et qui n'a pas peur de parler dès le premier jour! - Demain, dirent-ils alors à son père, tu pourras rentrer."

La fille resta là et chaque fois qu'on faisait un concours, elle était la première; elle était la première au saut en hauteur et elle était la première dans tout le reste. Elle devint alors la première du camp; elle était en tête des hommes du camp. Lorsqu'on donnait un concours de tir, elle gagnait tout. Elle construisit une petite annexe dans l'enclos où elle était et c'est là qu'elle allait uriner le matin.

Après bien des jours, le chef des hommes du camp qui habitaient avec elle, sut que cette fille était une fille; il vit qu'elle allait uriner dans la petite annexe qu'elle avait construite. Il alla dire alors à son chef: "Sachez-vous que celui qui vous bat au tir à l'arc, qui les bat tous au saut en hauteur, est une fille?" Mais il en parla à son boy. Celui-ci, lorsqu'il le sut, alla le répéter. Quand il le répéta, les autres dirent: "Cet homme devient fou! Si nous découvrons que ce n'est pas une fille, nous te tuerons! - D'accord! Alors, pour le savoir, venez demain et allons l'observer dans sa petite annexe."

Comme ils connaissaient l'heure, ils partirent très tôt et se

cachèrent dans la petite annexe où elle avait l'habitude d'aller uriner. La fille vint uriner, ils découvrirent que c'était une fille et l'un d'eux alla le dire au roi: "Cette fille, celui-là qui nous bat au tir à l'arc, c'est une fille!" Le roi fut très étonné et il rit beaucoup. Pour vérifier leurs dires, il voulut alors lutter à bras-le-corps avec elle de façon à se rendre compte si c'était une fille. Mais elle était si vaillante qu'il ne parvenait pas à la jeter à terre. Ils luttèrent, luttèrent..., les jours passèrent et le roi n'arrivait pas à ce qu'il voulait.

Finalement, la fille lui demanda: "Pourquoi veux-tu toujours lutter à bras-le-corps avec moi? - On m'a dit... viens, allons dans la maison, je vais t'interroger et tu me diras si c'est vrai, mais ne me cache rien!...On m'a dit que tu es une fille. - Majesté, je ne peux pas te le cacher, je suis en effet une fille. Quand je suis née, on m'a dit que mon père était dans un camp et qu'il ne pourrait pas trouver de suppléant, aussi ma mère me le reprochait beaucoup; j'ai appris alors à tirer à l'arc, j'ai tout appris et j'ai pressé mes seins pour pouvoir, moi aussi, partir à la guerre et suppléer mon père." Quand le roi sut cela, il dit: "ça, c'est extraordinaire: Pars, va te marier; les filles, ça se marie: une fille ne va pas à la guerre! - Puisque j'ai pressé mes seins, qui pourrait m'épouser?" Alors le roi l'épousa, ils vécurent ensemble et il congédia tous ceux du camp; les jours passèrent et la fille fut enceinte; une fois enceinte, elle ne put plus sauter; elle avait mis son arc de côté et quand elle le prit pour tirer, le roi vit bien que, vraiment, une fille ne peut aller à la guerre: "Quand une fille va à la guerre, c'est que les paroles "les affaires" en arrivent à Ndabaga; je congédie tout le monde, partez!" Ainsi le roi les congédia tous, il resta avec la femme et ils eurent des enfants. Que ce ne soit pas ma fin!

Extrait de: Le récit Populaire au Rwanda. PP. 180-185

UN ENFANT ET SON ONCLE MATERNEL

Alors que cet enfant était assis, en train de jouer sous l'arbre qui se trouve à l'entrée du village, deux hommes arrivèrent et lui dirent: "Enfant, veux-tu nous montrer le chemin? Si tu nous mets sur le chemin, nous te donnerons cette génisse."

L'enfant leur montra le chemin et prit la génisse, puis alla la confier à son oncle maternel dans un des villages voisins. Cette génisse resta là et sa postérité finit par remplir un parc.

Le père de l'enfant étant devenu pauvre, il (son fils) lui dit: "Papa, allons chercher mes boeufs chez mon oncle maternel." Ils y allèrent ensemble.

L'oncle ne voulut lui donner que la vieille mère, disant que tous les produits étaient issus de son propre taureau.

Ils réunirent les vieux du village et leur exposèrent l'affaire, mais en vain. L'enfant dit (à) son père: "Papa, partons, il me donnera mes boeufs." Ils sortirent (du village) et partirent.

Une fois qu'ils furent un peu éloignés du village, le fils dit à son père: "Papa, attends-moi ici, je vais aller chercher mes boeufs et je reviens."

L'enfant, arrivé près du village, se mit à crier: "Mon oncle! Mon oncle! Vieux du village! Donnez-moi une calebasse neuve, du beurre (de karité) et du savon; papa est accouché d'une fille et je vais la laver."

Tous les vieux se mirent à crier ensemble: "Tu es fou? Comment un homme peut-il enfanter?"

L'enfant dit: "Vous êtes des vieux à barbe blanche et vous n'avez jamais rien vu de pareil?" Les vieux répondirent: "Jamais nous ne l'avons vu."

L'enfant dit: "La cause qui a fait que le taureau de mon oncle a enfanté des vaches est la même cause qui a fait que mon père est accouché d'une fille!"

Tous les hommes du village dirent à son oncle: "Donne-lui ses boeufs, ils sont à lui." L'enfant emmena tous ses boeufs chez son père.

Extrait de: La mère dévorante, PP. 187-188

L'ADROITE RÉPONSE

Il y avait une fois une femme qui ne pouvait pas avoir d'enfant. Elle alla trouver Ouendé pour se plaindre. "Va, dit Ouendé, prends du mil et fais du béré "mets liquide". Bois-le, ton pied se gonflera et un enfant en sortira." La femme fit ce que lui avait dit Ouendé et son pied se gonfla. Un jour un enfant en sortit: il naquit un couteau à la main et une peau de bouc en bandoulière. La femme fut effrayée et se mit à pleurer disant: "Ce n'est pas un enfant comme cela que je voulais! - Ne pleure pas, dit l'enfant. Je suis bien, quoi qu'il en soit, ton enfant. Attends-moi, ma mère, je vais aller chercher de quoi manger." Il entra dans la brousse, tua des rats et les rapporta, puis les fit griller et les mangea. Ensuite il repartit, alla trouver le chef de

Le père de l'enfant étant devenu pauvre, il (son fils) lui dit: "Papa, allons chercher mes boeufs chez mon oncle maternel." Ils y allèrent ensemble.

L'oncle ne voulut lui donner que la vieille mère, disant que tous les produits étaient issus de son propre taureau.

Ils réunirent les vieux du village et leur exposèrent l'affaire, mais en vain. L'enfant dit (à) son père: "Papa, partons, il me donnera mes boeufs." Ils sortirent (du village) et partirent.

Une fois qu'ils furent un peu éloignés du village, le fils dit à son père: "Papa, attends-moi ici, je vais aller chercher mes boeufs et je reviens."

L'enfant, arrivé près du village, se mit à crier: "Mon oncle! Mon oncle! Vieux du village! Donnez-moi une calebasse neuve, du beurre (de karité) et du savon; papa est accouché d'une fille et je vais la laver."

Tous les vieux se mirent à crier ensemble: "Tu es fou? Comment un homme peut-il enfanter?"

L'enfant dit: "Vous êtes des vieux à barbe blanche et vous n'avez jamais rien vu de pareil?" Les vieux répondirent: "Jamais nous ne l'avons vu."

L'enfant dit: "La cause qui a fait que le taureau de mon oncle a enfanté des vaches est la même cause qui a fait que mon père est accouché d'une fille!"

Tous les hommes du village dirent à son oncle: "Donne-lui ses boeufs, ils sont à lui." L'enfant emmena tous ses boeufs chez son père.

Extrait de: La mère dévorante, PP. 187-188

L'ADROITE RÉPONSE

Il y avait une fois une femme qui ne pouvait pas avoir d'enfant. Elle alla trouver Ouendé pour se plaindre. "Va, dit Ouendé, prends du mil et fais du béré "mets liquide". Bois-le, ton pied se gonflera et un enfant en sortira." La femme fit ce que lui avait dit Ouendé et son pied se gonfla. Un jour un enfant en sortit: il naquit un couteau à la main et une peau de bouc en bandoulière. La femme fut effrayée et se mit à pleurer disant: "Ce n'est pas un enfant comme cela que je voulais! - Ne pleure pas, dit l'enfant. Je suis bien, quoi qu'il en soit, ton enfant. Attends-moi, ma mère, je vais aller chercher de quoi manger." Il entra dans la brousse, tua des rats et les rapporta, puis les fit griller et les mangea. Ensuite il repartit, alla trouver le chef de

village, lui dit qu'il passait et qu'en passant il venait lui dire bonjour. Le chef de village, qui était très méchant, le regarda de travers et lui dit: "Tu vas accoucher mon taureau. - Comment un taureau aurait-il un veau? dit l'enfant. C'est impossible. - Ah! tu ne veux pas, dit le chef. Eh bien si tu n'accouches pas mon taureau je te tuerai.

- Laisse-moi sortir un instant, dit l'enfant. Je vais revenir tout à l'heure. - Soit! et songe à ce que je t'ai dit." L'enfant sortit. Il y avait à peine quelques minutes qu'il était parti qu'il rentrait en courant disant au chef: " Ton fils m'envoie pour te dire de lui envoyer du monde, car il vient d'accoucher de deux jumeaux! - Ah bah! dit le chef, tu es un joli menteur et c'est pour cela que je veux te tuer. Où est le pays où les garçons mettent au monde des enfants et des jumeaux? - Mais ici même, répondit l'enfant, puisque les taureaux y accouchent bien de veaux." Estomaqué de cette réponse, le chef le renvoya sans lui faire de mal.

Extrait de: La mère dévorante: PP.199

LA FILLE DANS LA BARATTE

A IL était une fois un homme qui avait sa femme; un jour, la femme fut enceinte, mais chaque fois qu'elle était enceinte, elle faisait une fausse couche. Elle alla alors consulter un devin et le devin lui dit : < Puisque chaque fois que tu es enceinte, tu fais une fausse couche, la prochaine fois que tu seras enceinte, tu laveras ton ventre avec du lait, tu le froteras avec du beurre ; il ne faut pas que tu le touches avec de l'eau, ni que tu ailles au soleil ! Si tu mets un enfant au monde, qu'il n'aille pas lui non plus au soleil et qu'il ne touche pas l'eau ! Si c'est une fille, qu'elle se lave toujours avec du lait, qu'elle se frotte avec du beurre, que pas une seule fois elle ne touche l'eau et qu'elle n'aille pas au soleil !> La femme s'en alla, fit ce que le devin lui avait dit et bientôt elle enfanta ; elle enfanta une fille. La fille grandit, devint belle, puis sa mère mourut.

B Après sa mort. La fille s'assit au centre de la hutte, prit son fond de panier et se mit à tresser. Son père était allé chasser. C'est alors que passèrent deux garçons turbulents qui venaient d'abreuver les vaches : << C'est cette fille don't on dit qu'elle ne touche pas l'eau ; si on lui en jetait pour voir ce qui se passera ?>> L'un d'eux amena alors de l'eau dans une petitealebasse, y mit la main et l'aspegea. Dès qu'elle fut aspergée, la fille jeta son fond de panier, s'enfuit en courant sur la colline et, tout en s'en allant, elle disait :

[chanté] <<ô vous les chasseurs, ô vous les chasseurs, ô vous les chasseurs qui êtes ailés chasser au Buha du Nord, j'étais

naguère celle à qui l'eau est interdite, j'étais naguère celle à qui le soleil est interdit, j'étais enfant de Ruringa qui chasse au Bugesera !

Et tandis qu'elle parlait, elle s'enfonçait dans le sol. Alors son père, là où il se trouvait dans la forêt, dit aux autres chasseurs qui l'accompagnaient ; << Tenez donc les grelots de ces chiens pour que je puisse entendre!>> Elle dit de nouveau :

[Chanté] <<ô vous les chasseurs, ô vous les chasserus, ô vous les chasseurs qui êtes allés chasser au Buha du Nord, j'étais naguère celle à qui l'eau est interdite, j'étais naguère celle à qui le soleil est interdit, j'étais enfant de Ruringa qui chasse au Bugesera !>>

- << Que vous soyez dépossédés, dit le père, ma fille se meurt !>> Il vint en courant, mais ils trouvèrent en arrivant qu'il ne restait que les huppés. Ils tirèrent dessus, mais ça résista. Alors ils rentèrent.

C Quelques jours plus tard, à l'endroit où la fille s'était enforcée, poussa un plant de courge. On entra ce plant de courage d'une haie d'épineux, puis il y vint une très grosse barrate et cette barrate grandit avec, à l'intérieur, cette fille qui y resta. Peu après, des gens qui passaient vinrent contempler la barratte et allèrent en parler au roi : <<Majesté, il y a là une barratte qui ne convient à personne d'autre ; elle est vraiment digne de toi, maître du Rwanda ! >> Le lendemain, le roi envoya des Hutu qui allèrent regarder ; ils revinrent en s'tonnant : << Il y a là une barratte qui ne convient à personne d'autre ; elle est vraiment digne de toi, Maître du Rwanda ! >> Il envoya des Tutsi. Les Tutsi allèrent regarder et revinrent, eux aussi, en s'étonnant : << Il y a là une barratte qui ne convient à personne d'autre ; elle est vraiment digne de toi, Maître du Rwanda ! >> Alors, le lendemain, il dit aux Hutu : << Partez allez la prendre ! >> Ils y allèrent mais ne parvinrent pas à la soulever. Puis il envoya de nouveau les Tutsi. Les Tutsi y allèrent, ils essayèrent et eux non plus n'y parvinrent pas. Ils lui dirent de même : << Nous n'y sommes pas parvenus.>> Il envoya des Twa. Les Twa y allèrent et eux non plus n'y parvinrent pas. Vint alors un jeune homme qui s'adressa au roi : << Majesté, que me donnerais-tu si j'allais prendre cette barratte qui a résisté à ces gens ? Je te récompenserais grandement, je te donnerais tout ce que tu veux.>> Le garçon alla la prendre, il revint et on lui dit : >> Dépose-la sous le grenier ! Quand il l'eut déposée sous le grenier. Le roi lui donna des vachers, il le récompensa, il lui donna de belles choses.

D Or ce roi n'avait pas d'épouse, mais il avait une soeur. Le lendemain, le roi alla chasser ; quand il fut parti, sa soeur qui était restée là, dit :

[Chanté] <<Voyez-vous cette barratte de mon frère qui ne vient pas m'aider à tresser des couvercles de painier, qu'elle se brise ! Voyez-vous cette barratte de mon frère qui ne vient pas m'aider à laver les pots à lait, qu'elle se brise !

La fille qui était dedans dit alors :

[Chanté] <<Laisse-la, laisse-la, il y a dedans Doigt-de-rotang et si elle venait, elle te surpasserait !

L'autre dit :<<Viens me surpasser !>> La fille sortit de la baratte et vint ; elles tressèrent des petits paniers et elle la surpassa ; elles barattèrent et elle la surpassa ; elles se lavèrent et elle la surpassa ; puis elle retourna de nouveau dans sa baratte.

E Le lendemain, la jeune fille dit au roi :<< Dans cette barratte, il y a une belle fille. Tu vas rester ici et te cacher dans l'étable ; je l'appellerai, elle viendra et, une fois qu'elle sera venue, tu iras prendre la baratte, tu l'enlèveras de là, puis tu épouseras la fille.>> Le lendemain, le roi alla dans l'étable et s'y enferma ; quand il s'y fut enfermé, la jeune fille alla s'asseoir à côté du grenier et se mit à dire :

[chanté]<< Voyez-vous cette baratte de mon frère qui ne vient pas m'aider à tresser des couvercles de panier, qu'elle se brise ! Voyez-vous cette barratte de mon frère qui ne vient pas m'aider à laver les pots à lait, qu'elle se brise !>>

L'autre dit :

[Chanté] <<Laisse-la, laisse-la, laisse-la, il y a dedans Doigt-de-rotang et si elle venait, elle te surpasserait !

La première dit :<< Viens me surpasser !>> La fille sortit de là, elle vint et dans tout ce qu'elles firent, elle la surpassa ; alors, quand elle l'eut surpassée, le roi sortit de l'étable, alla prendre la baratte et la cacha. Quand la fille revint pour aller dans sa barratte, elle trouva que celle-ci avait disparu. A ce moment, le roi la prit, l'emmena dans la hutte et l'épousa. Que ce ne soit pas ma

fin que ce soit la fin du conte !

Extrait de: Le récit Populaire au Rwanda, PP. 334-339